LA VIE SPIRITUELLE

N° 339 Avril 1949

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE PASCAL

A. HAMMAN, O.F.M. LE SEIGNEUR EST RESSUSCITÉ 339

ORIGÈNE. « NOUS SOMMES RESSUSCITÉS AVEC LUI » 350

R.-G. RENARD, O.P. DIGNITÉ CHRÉTIENNE DE LA CHAIR 353

La Résurrection — et donc le jour de Pâques, que l'Église reproduit mystiquement d'année en année — est au centre de notre foi : « Si le Christ n'est pas ressuscité... votre foi devient sans objet. »

Sans objet aussi notre foi, si nous ne portions déjà en notre chair même les gages de notre propre résurrection. C'est cette leçon parmi d'autres que nous voudrions tirer cette année du mystère pascal, spécialement en faisant appel à la science et à l'expérience du P. Renard qui, depuis le 14 mai 1943, dans le cimetière dominicain du Saulchoir, attend, parmi ses frères qu'il aimait tant, la résurrection.

UNE VOCATION : LE CÉLIBAT INVOLONTAIRE

*** LES FEMMES CÉLIBATAIRES INVOLONTAIRES 372

Dr S. LEURET. RÉFLEXIONS D'UNE PSYCHIATRE 395

S. FOUCHÉ. CÉLIBAT ET TRAVAIL FÉMININ 406

A. PLÉ, O. P. LA RÉPONSE DE LA FOI 410

BIBLIOGRAPHIE 420

Le nombre des jeunes filles en âge de se marier l'emporte sensiblement, dans nos pays d'Europe, sur celui des jeunes gens.

Cette disproportion est un fait social dont les répercussions psychologiques et morales devraient préoccuper la société tout entière.

Chefs de famille et pédagogues, législateurs du travail ou de la santé ne semblent guère malheureusement se soucier d'une situation qui « voue », bon gré mal gré, plusieurs centaines de mille de jeunes filles françaises à un célibat involontaire redouté, méprisé, honni.

Mais cette disproportion est aussi un fait religieux. Elle pose une question à la foi des intéressées.

L'exaltation du mariage chrétien — si opportune par ailleurs — venant s'ajouter au mépris, aussi facile que stupide, de l'opinion publique pour la « vieille fille », les difficultés intimes d'une telle destinée, tout converge pour enfoncer ces jeunes filles dans un « complexe d'infériorité », les persuader qu'elles ont « manqué leur vie » : c'est non seulement la société, c'est Dieu aussi qui les abandonne.

Et pourtant cette vie a un sens. Il s'agit bien d'une vocation. Vocation à une vie difficile, inconfortable, par moment peut-être héroïque, mais, à la lumière de la foi, c'est une belle vocation qui mérite l'estime et — pourquoi pas ? — l'enthousiasme.

Il suffit de la regarder en face, avec toute sa foi et tout son courage, et d'y découvrir le dessein de Dieu.

CHRONIQUES

A TRAVERS LES REVUES

Études. — Masses Ouvrières. — Esprit et Vie. — L'Anneau d'Or. — La Croix. — La Documentation Catholique 423

LES LIVRES

Voir en page 3 de couverture la liste des livres recensés 428

Viennent d'arriver à la revue 447

Le Seigneur est ressuscité

Analyse

En l'an 60, un fonctionnaire romain, Tertius, résume le conflit entre Paul et les Juifs :

« Une dispute entre Juifs à propos d'un certain Jésus qui est mort et dont Paul affirmait qu'il était vivant » (Act., 25, 19).

La foi des premiers messagers de l'Évangile se fonde sur le Seigneur ressuscité, non point qu'ils ignorent la vie terrestre, qu'ils sous-estiment la Passion ou la mort du Sauveur, pour s'attacher à une vision céleste : au contraire, la Résurrection implique la Passion, elle ne prend toute sa grandeur que si elle est précédée d'une vie humiliée, souffrante. Le sens chrétien de la croix est de mener à la victoire pascale.

1. *Les Évangiles synoptiques.*

C'est dans cette optique que nous devons lire les Évangiles. Évidemment la vie terrestre du Christ y est longuement développée, la matière était plus ample. Cependant la résurrection

n'est pas un simple appendice à une vie tragiquement interrompue, mais le terme vers lequel le Christ s'oriente sciemment et délibérément.

Les trois prophéties de la Passion du Christ que nous rapporte saint Marc sont accompagnées de l'annonce de la résurrection. Jésus vient y expliquer le sens de son passage sur terre. Il ne vient pas simplement pour souffrir, la mort n'est qu'un moyen qui l'achemine douloureusement à la gloire : la résurrection est donc l'achèvement de son œuvre de salut, qui explique sa vie et sa mort.

Le triomphe pascal inaugure l'ère nouvelle, l'ère de la grâce, où l'histoire du salut entre dans sa dernière phase, qui s'achèvera avec le retour du Seigneur. De là, l'attente chrétienne s'écoule entre la foi en la victoire du Christ et l'espérance de notre salut. L'un et l'autre éléments se découvrent dans l'Eucharistie.

Au moment de son institution, la veille de sa mort, en synchronisme avec elle, le Christ affirme avec la Passion imminente l'ouverture de l'ère nouvelle et dernière dont la durée demeure inconnue.

> En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je boirai le vin nouveau dans le royaume de Dieu (Lc, 22, 18).

La résurrection du Christ par l'Esprit-Saint inaugure l'ère eschatologique qui renouvelle toutes choses, terre et ciel, et l'homme qui les habite. Cette ère dernière s'achève dans le royaume où sera servi un breuvage nouveau, le vin éternellement jeune de l'amour béatifiant que nul œil n'a contemplé, que le cœur de l'homme n'a encore goûté. De ce festin, l'Eucharistie est l'anticipation, la figure, le gage.

2. *Actes et saint Paul.*

La foi en la résurrection est l'événement-clef de la prédication et du témoignage apostolique. Le Christ n'est pas resté dans la mort, il vit dans la gloire. Après la Passion, Jésus s'est donné, avec force preuves, comme vivant, il leur était apparu, quarante

jours durant, et avait discouru du royaume de Dieu (Actes, 1, 2-3).

Bien plus, la résurrection semble aussi indispensable que la Passion dans l'œuvre du Christ.

> Lui, Chef et Sauveur, Dieu l'a exalté par sa droite pour donner à Israël le repentir et la rémission de ses péchés (Actes, 5, 30).

La victoire pascale conditionne la rémission des péchés et réalise la promesse faite à Israël, en ouvrant l'ère du salut pour le nouveau peuple de Dieu.

Mieux encore que dans les fragments de discours, la foi apostolique s'exprime dans le culte nouveau, dans lequel la communauté chrétienne s'édifie « comme corps du Christ ressuscité ». La liturgie où l'assemblée chrétienne prend conscience de la présence toujours efficace du Christ, au milieu des siens, est axée tout entière sur la résurrection.

Le culte chrétien commençait, lorsque les trompettes du temple avaient sonné la fin du sabbat. Il coïncidait avec le premier jour de la semaine sabbatique, le jour où le Christ, selon l'expression même des Évangiles, est ressuscité, le huitième jour de la création, comme s'exprime Berdiaeff. Pour les chrétiens, chaque dimanche était donc la résurrection.

Pour cette raison on l'appelle *le Jour du Seigneur*, expression que nous rencontrons la première fois dans l'Apocalypse (1, 10). Le Seigneur désigne ici le Christ, c'est donc le jour où Jésus est ressuscité des morts. Ainsi le jour dominical, où l'on célèbre le culte chrétien, est à la fois le souvenir d'un fait passé, qui demeure une réalité toujours présente, et, dans le sens biblique, l'anticipation du grand jour final. Les premiers chrétiens pensaient que, au cours de ce culte, le Christ Jésus allait revenir.

A cette réunion des chrétiens qui commémore *le Jour du Seigneur*, la lecture des Écritures alterne avec les psaumes et les hymnes. Toute cette liturgie prépare la cène du Seigneur, qui est le point culminant vers lequel tend tout le culte primitif et sans lequel on ne saurait le concevoir. Car c'est dans la cène que le Christ, le crucifié et le ressuscité, s'unit à son Église et l'unit à lui, c'est dans la cène qu'il l'édifie vraiment comme corps.

La cène que les Actes appellent la *Fraction* du pain, pour signifier son rapport avec la mort du Christ, fait mémoire avec la Passion de la résurrection du Seigneur. Les deux éléments, le pain et le vin, sont intimement liés et également indispensables à la célébration eucharistique, comme l'explique, deux siècles plus tard, saint Cyprien en se référant à une tradition apostolique.

Il faut ajouter que les premières apparitions du Christ eurent lieu au cours d'un repas, dans la chambre haute de l'institution eucharistique, où la foi des apôtres en la résurrection fut confirmée. C'est encore après un repas que le Ressuscité leur fit les dernières promesses avant de les quitter.

La fraction du pain, le Jour du Seigneur, se caractérisait par la joie débordante de la communauté chrétienne, parce qu'elle célébrait la présence invisible du Ressuscité au milieu de ses frères, et qu'elle anticipait le repas du royaume éternel que les fidèles attendaient dans la ferveur.

Il reste donc que les fidèles ne dissocient jamais dans leur foi et leur espérance la Passion de la résurrection du Christ.

★

L'apôtre saint Paul sait le mystère de la résurrection si essentiel qu'il dit sa foi *vide* si le Christ n'était pas ressuscité, après sa mort, et nous serions les plus malheureux des hommes. A l'encontre de la mort qui fut le salaire du péché « et le dernier ennemi à vaincre », la résurrection du Christ est l'éclatement de la puissance de Dieu, créateur et maître du corps. Le prodige pascal constitue le Christ ressuscité le « premier-né d'entre les morts ».

Pour l'apôtre, la résurrection est d'abord un fait du passé, elle est vraiment le centre de l'histoire. Mais elle est en même temps un mystère présent; désormais la puissance de l'Esprit a pénétré dans le monde corporel, qu'il va transformer progressivement. L'espérance chrétienne mesure et exprime la tension des fidèles qui attendent que s'accomplisse leur propre résurrection, à la fin des temps, où nous serons en tout semblables au Ressuscité.

Aussi les mystères chrétiens, le Baptême, l'Eucharistie, sont-ils

établis sur le binôme : mort et résurrection de Jésus. Au cours de l'histoire chrétienne, la table du Seigneur signifie le mystère de la mort et de la résurrection, toujours actif, pour l'édification (construction) du corps du Christ dont l'achèvement coïncide avec son retour.

3. *Saint Jean.*

L'Évangile de saint Jean est bâti sur deux thèmes : le Verbe de Dieu descend au milieu des hommes, premier mouvement; le Logos retourne au Père, deuxième mouvement. C'est à l'approche de sa mort que le Christ commence à parler de sa glorification. La Passion lui apparaît comme le sombre passage qui le ramène à la gloire du Père. Loin de représenter une fin, la mort y apparaît comme une étape, la dernière avant le retour, la marche à la gloire. Pas une allusion à la croix qui ne puisse être entendue de la Résurrection et de l'Ascension.

Cependant le Christ victorieux n'est pas déshumanisé. Avec insistance saint Jean montre qu'il n'est pas un fantôme. Il mange avec les apôtres, se fait toucher par eux. A la Résurrection se rattache aussi le pouvoir de remettre les péchés, l'envoi du Saint-Esprit, la mission définitive des apôtres, l'efficacité extraordinaire de la prédication apostolique, la venue plus intime de Dieu dans nos âmes, la sainteté, la puissance de la prière chrétienne. La grâce, qui est lumière et vie, est aussi résurrection. Le crucifié de saint Jean porte la couronne royale que la piété primitive aimait à lui donner.

L'Apocalypse décrit l'Agneau égorgé mais triomphant aux chrétiens persécutés, qui vivaient le sort douloureux du Maître, pour développer mieux en eux l'espérance de la Jérusalem céleste. L'arbre qui fleurit sur les bords d'un fleuve aux eaux claires fait contraste avec l'arbre de la Genèse, qui avait été fatal à l'humanité. Les premiers chrétiens y ont vu la croix du Christ, qui nous rouvre la porte du Paradis. La piété la plus ancienne orna la croix de gemmes et d'émaux à cause de la résurrection qui en éclaire la signification.

Le prodige pascal, qui fait partie intégrante des plus anciennes professions de foi, apparaît donc décisif dans le Nouveau Testa-

ment pour éclairer l'œuvre du Seigneur et pour expliquer le sens de la souffrance que les Juifs n'avaient pas voulu admettre.

Dans l'Ascension, le Ressuscité atteint le terme de sa route, le définitif. Il est désormais fixé irrévocablement dans la joie de Dieu. Sa vie et son être ont atteint toute la plénitude. C'est le triomphe, et le triomphe définitif.

Il est le vainqueur de Satan, l'adversaire, et sa royauté s'effectue au bénéfice des siens, auxquels il demeure uni et lié jusqu'à la fin du siècle. Auprès du Dieu vivant, il se tient comme avocat et comme témoin de la réconciliation du Père avec les hommes de la réconciliation universelle.

A l'aide de ces éléments scripturaires, il nous est possible de cerner le mystère du Seigneur en agonie et de mieux dégager le sens du paradoxe chrétien.

Synthèse

1. *Résurrection et Mort.*

Le Verbe de Dieu, écrit le P. de Lubac dans *Paradoxes*, en s'incarnant, pose le premier acte d'une série infrangible, qui se poursuit par la mort, la résurrection et enfin l'ascension. Son mystère est donc enracinement, détachement et transfiguration.

La seule explication que l'Évangile nous donne de la souffrance est sa finalité. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour atteindre ainsi la gloire », dit le divin compagnon d'Emmaüs. L'éclatement du grain est la raison de sa fécondité. « Maintenant, dit Jésus à la Cène, le Fils de l'Homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jn, 13, 31-32).

Sans la certitude pascale, la Passion aurait bien pu signifier l'abandon de Dieu, l'injustice sans nom, sans espérance. A ne voir dans le Christ qu'une victime, à ne voir que l'Agneau mené à la boucherie, on finit par oublier la tranquille possession de soi du grand prêtre, la dignité jamais troublée de l'accusé devant le procureur ou le roi, la conscience de soi qui donne sa vie, quand l'heure est venue, délibérément, librement.

Comme il éclaire le calvaire, le sens pascal explique le sens de la mort. Sans lui, la Passion engageait le chrétien dans un drame sans issue, dans une foi sans espérance. La croix serait à bon droit scandale et folie, malédiction et ignominie. Car en elle-même la mort est un mal; c'est l'ennemie, dit saint Paul. Désirer la mort pour elle-même, c'est demeurer son esclave.

Tout autre est le cas du Christ, il est parti dans la mort avec la certitude de la victoire. La Résurrection éclaire donc le mystère du calvaire et lui donne sa proportion vraie : la dimension de Dieu. Dans l'optique du triomphe pascal, de gibet la croix devient « arbre de vie ». Et les peintres des catacombes aimaient de la représenter en pleine floraison, comme l'a montré Bréhier.

La liturgie n'a jamais séparé les deux volets du diptyque dans son enseignement en image et en action. Le vendredi saint adore et chante le triomphe de la croix, non pour elle-même, ce serait idolâtrie, mais pour la puissance de Dieu qui éclate.

> Nous adorons ta Croix, Seigneur, et nous louons et glorifions ta sainte Résurrection, car voici : par elle la joie a visité la terre.

La liturgie orientale associe encore plus intimement que la nôtre ces deux mystères, preuve cette hymne :

> En ce jour, sur le bois est pendu Celui qui a suspendu la terre sur les eaux.
> Et d'une couronne d'épines est couronné le Roi des Anges.
> Il est vêtu d'une pourpre de dérision, lui qui a paré de nuages les cieux.
> Celui qui libéra Adam dans le Jourdain supporte des coups.
> L'Époux de l'Église est cloué au bois. Le Fils de la Vierge est percé d'une lance.
> Gloire à ta Passion, ô Christ.
> Gloire à ta Passion, révèle-nous ta sainte Résurrection.

Tout le *Vexilla Regis* serait à relire.

Il faut même aller plus loin. Les Pères grecs considéraient la vie mortelle du Christ comme une mise en veilleuse de sa gloire toujours existante. Une seule fois, au cours de sa vie terrestre, à la Transfiguration, le Seigneur se fit voir aux trois témoins futurs

de l'agonie dans une humanité qui resplendit de la lumière de sa divinité.

La liturgie de la fête de la Transfiguration, si chère à l'Orient, exprime nettement les deux aspects de l'humanité du Christ : l'un naturel, celui qu'en droit Jésus aurait pu revendiquer; l'autre volontaire, celui que le Christ a librement accepté dans une humanité déchue.

> Tu t'es transfiguré sur la montagne, ô Christ Dieu, et la gloire a tellement saisi d'admiration tes disciples, qu'en te voyant crucifié ils comprendront que tes souffrances sont volontaires et ils annonceront au monde que tu es vraiment la splendeur du Père.

Cette gloire, longuement cachée, apparaît enfin et éclaire aujourd'hui de sa lumière le drame de la Croix. Elle ne supprime pas la tragédie de la mort violente, mais elle l'explique. La résurrection met fin à une kénose volontaire. Il faut donc se garder d'en minimiser la signification en ne retenant que la récompense de la Passion. Elle est le sens même de la mort, elle la mesure à l'aune de Dieu.

Dans l'économie chrétienne, souffrance et mort sont *passage*. On ne s'installe pas dans un passage. Le Christ lui-même le traverse à la hâte, comme on mangeait l'Agneau pascal, l'Agneau du Grand Passage, pour atteindre la Terre Promise.

Souffrance et mort sont rupture nécessaire pour atteindre le définitif. Quelle erreur de concevoir un christianisme qui ne serait pas marqué de la Croix, qui n'en comprendrait l'essentielle nécessité ! L'humanisme chrétien est un humanisme déchiré, meurtri, dépouillé de l'homme.

Mais au cœur de ce déchirement, dans l'écartèlement de la Croix, se prépare la Pâque universelle, la Pâque de Dieu. Le grain donne la mort, et par elle donne la vie. Jésus a vaincu la mort et le péché, en voyant au-delà et en les dépassant. Sa victoire signifie non seulement qu'il les a enchaînés, mais retournés : il les fait servir à la cause de Dieu. Il se joue d'eux comme Iaweh utilisait la fille du pharaon pour sauver le libérateur d'Israël.

La résurrection du Christ est l'intégration du mal lui-même au service de Dieu. Fidèle à la pédagogie divine, le Christ ne

supprime ni la souffrance ni la mort, mais il les fait servir à la cause du royaume. Le chrétien ne sera dispensé ni de souffrir ni de mourir, mais il possède dans la foi les arrhes de la résurrection. L'apôtre saint Paul va jusqu'à désirer et appeler la mort, pour que s'accomplisse en lui, jusqu'à la rencontre de Dieu, le mystère du Christ. Toute l'espérance des martyrs, au milieu des souffrances, en marchant à la mort, reposait sur la foi au Christ ressuscité, vivant comme son Père, et que bientôt ils verront dans la gloire.

> Je suis le froment de Dieu et par les dents des bêtes je suis moulu pour devenir le pain blanc du Christ...
> ... Rien ne me servirait de posséder le monde entier, ou les royaumes du siècle présent. Il m'est bon de mourir pour le Christ Jésus, plus que de régner sur tout le monde. C'est lui que je cherche, celui qui est mort pour moi. C'est lui que je veux, celui qui est ressuscité pour moi. Ma délivrance est là...

2. *La fête du corps.*

Le Christ de gloire n'est pas un être déshumanisé, mais celui-là qui fut sur terre, avec son corps. Mais tout le sépare de Lazare, qui, même ressuscité, garda un corps mortel. Le corps du Christ, au contraire, est un corps renouvelé, spiritualisé, sans opacité aucune, dans l'harmonieuse soumission à Dieu, diaphane à la lumière divine, un corps glorieux.

La peinture représente le Christ traversant la pierre qui ferme le sépulcre. Son âme reprend le corps. Désormais elle le pénètre totalement, au point d'en supprimer toute opacité, elle le rend spirituel. Au lieu du corps de notre humilité, limité, résistant, opaque, le Christ possède maintenant le corps de sa propre gloire (Phil., 3, 21). Il est mort, dans le déchirement de son âme avec son corps, pour nous faire mourir au péché, il ressuscite pour nous faire vivre en lui et ressusciter un jour avec lui. Le corps sacrifié est devenu le corps glorifié. Le point final est mis au rachat des hommes. La gloire du Christ n'est donc pas une désincarnation. Dieu demeure constant dans l'unité de son économie. Il ne rejette pas ce qu'il a créé avec amour. Désormais il intègre

le corps lui-même dans la joie de Dieu. A la ressemblance de ses vêtements lors de la Transfiguration, le corps du Christ est revêtu de lumière, associé à la fête de l'âme. Tout dualisme, toute contradiction, toute opposition est dissoute dans l'harmonie parfaite, sans mutilation aucune. Le corps du Christ partage la récompense.

Pour mesurer toute la nouveauté, toute la répercussion de cette doctrine, il faut l'opposer à la conception grecque d'un Platon. Pour l'auteur du *Phédon*, le mal est avant tout la présence de l'âme dans un corps et dans l'union qu'elle a contractée avec lui. La mort est donc son salut, à condition qu'elle accomplisse une séparation absolue et définitive.

Cette philosophie part de l'idée que l'âme est le principe immuablement bon, alors que le corps, « ce pelé, ce galeux d'où vient tout le mal », est mauvais par essence et voué à la corruption sans espoir. Le corps ne serait qu'un obstacle, l'âme seule est nécessaire, il faut la délivrer de la contagion de son compagnon.

La foi en la résurrection résout tout antagonisme entre le corps et l'âme, elle nous permet d'intégrer toutes les valeurs dans l'économie divine. Les valeurs charnelles, le corps, l'amour, l'art sont l'expression de l'âme et ne sont jamais opaques de leur nature, mais parce que notre âme s'est obscurcie. Le corps partage le sort de l'âme, gloire ou déchéance.

« Le corps, comme s'exprime M. Marrou dans son *Traité de la musique*, pour nous n'est pas quelque chose d'extérieur qui vienne s'ajouter à l'homme, il fait partie de sa nature même. L'homme n'est pas un pur esprit; il n'est pas seulement une âme, mais un corps aussi, lié à elle pour l'éternité.

« L'homme, pour nous, c'est Adam au sein du paradis de Dieu, c'est plus encore le Christ dans son Incarnation, le Christ surtout dans la gloire de sa Résurrection, prémice et gage de sa résurrection future; il n'est plus possible au chrétien de mépriser, de haïr un corps promis à une telle destinée, à une telle gloire. »

Il n'est donc pas vrai de dire avec F. Mauriac : « Le christianisme ne fait pas sa place à la chair, il la supprime. » La foi en la résurrection nous montre au contraire que le Christ sauve et

glorifie le corps, la chair, mais en la sacrifiant en une offrande pure.

Le mystère du Christ, comme le drame chrétien, est donc un mystère de résurrection, mais aussi un mystère de mort. L'un ne va point sans l'autre, le paradoxe réside en leur inextricable nécessité. La Pâque universelle du rassemblement de tous dans l'unique Christ ne peut s'effectuer que par la rupture où l'homme cesse de se prendre pour fin, se renonce pour être, meurt pour vivre.

De ce drame le Christ n'est pas simplement le vainqueur couronné, il est le héros d'une histoire qui s'éternise. Par sa mort et sa résurrection il a introduit un germe dans le monde, il en suit le développement. Il demeure lié à notre drame humain, il ne s'est pas évadé. Il est dans le monde sans lui être soumis. L'Incarnation s'achève jusqu'à la fin du monde. L'humanité du Verbe n'est pas un masque, mais le visage de Dieu. Il est un lien indissoluble qui le rive à notre lutte, à notre agonie, à notre mort. Pour vaincre et ressusciter dans l'aube pascale il faut croire à l'amour des deux bras ouverts, à la croisée de l'histoire [1].

fr. Adalbert Hamman, O.F.M.

1. Nous renvoyons le lecteur à notre livre, *La Rédemption et l'Histoire du Monde* (Éd. Alsatia), sous presse.

" *Nous sommes ressuscités avec lui* "

Origène avait déjà traité de la résurrection et quelques-unes de ses idées avaient éveillé un certain émoi chez des esprits moins audacieux et moins robustes que le sien. Ici — il s'agit du commentaire de Jean, 2, 19 : Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours » — sa pensée s'inspire plus étroitement de l'Écriture. Ce qui frappera peut-être le plus dans cette page qu'anime un souffle si large, c'est l'aisance avec laquelle l'auteur parle d'un mystère qui nous trouve d'ordinaire si peu prolixes. N'est-ce pas qu'on avait alors un sentiment plus juste de son importance, de sa cohésion avec tout le mystère chrétien, et qu'une méditation plus fréquente rendait aisée et comme familière l'évocation de visions si grandioses?

★

Tous les deux pourtant, le sanctuaire et le corps du Christ, sont à mon sens, dans une seule acception, type de l'Église : elle est bâtie de pierres vivantes, cette demeure spirituelle « destinée à un sacerdoce saint », dont prophètes et apôtres sont « les fondations, le Christ la pierre d'angles », et qu'on appelle justement « Temple ».

Or « vous êtes le Corps du Christ et chacun de vous est l'un

de ses membres ». Peut-être nous semble-t-il qu'on a disjoint les pierres du Temple, que les adversaires de son unité ont dispersé, comme dit le psaume 21, tous les os du Christ : cependant, le texte de Paul en fait foi, au troisième jour le Temple se relèvera, le Corps ressuscitera, après le jour de malice qui pèse sur lui, et le deuxième jour, celui de l'Accomplissement. Un troisième jour se lèvera dans des cieux nouveaux et une nouvelle terre, quand ressusciteront, après l'écrasement de la mort, tous ces os, toute la maison d'Israël, au grand jour du Seigneur. La résurrection du Christ, après les douleurs de la Croix, enferme le mystère de la résurrection de tout son Corps. Le corps sensible du Christ a été mis en Croix, enseveli; puis il est ressuscité; de même l'ensemble du Corps des saints du Christ a été mis en Croix avec le Christ, et maintenant il ne vit plus : comme Paul, chacun d'eux ne trouve sa gloire « que dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ »... Mis en croix, crucifié au monde, chacun est aussi enseveli avec le Christ : « Nous avons été ensevelis avec le Christ », dit Paul. Et, comme s'il tenait en main les arrhes de la résurrection, il ajoute : « Nous sommes ressuscités avec lui », parce qu'il marche dans une vie nouvelle avec le sentiment de n'être toutefois pas encore ressuscité avec tout le bonheur qu'il espère et dans la plénitude de la résurrection...

Grand mystère, ce mystère de la Résurrection, et d'examen difficile à la plupart d'entre nous ! A beaucoup d'autres pages l'Écriture en parle, mais c'est lui aussi qu'annoncent ces paroles d'Ézéchiel : « La main du Seigneur fut sur moi et il me ravit dans l'esprit du Seigneur. Il me plaça au milieu de la plaine et cette plaine était couverte d'ossements humains. Il me fit passer près d'eux, tout autour, et voici : ils étaient en très grand nombre sur la face de la plaine et complètement desséchés. Il me dit : Fils d'homme, vivront-ils, ces ossements ? Je dis : Seigneur, Seigneur, toi, tu le sais. Il me dit : Prophétise sur ces ossements et tu leur diras : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur... » Et, quelques lignes plus loin : « Le Seigneur se mit à me parler en ces termes : Fils d'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël. Ils disent : Nos os sont desséchés et morte est notre espérance. Nous sommes perdus!... »

A quels ossements dit-on : « Écoutez la parole du Seigneur »,

sûr que, appartenant à la maison d'Israël, ils perçoivent la parole du Seigneur ? A ce Corps du Christ évidemment dont le Seigneur a dit : « Tous mes os sont dispersés. » Les os de son corps à lui, au contraire, n'ont pas été disjoints; bien plus, aucun de ses os n'a même été froissé. Mais quand aura lieu cette résurrection du véritable Corps et du Corps plénier du Christ, alors les membres du Christ, ossements desséchés maintenant si l'on songe à l'avenir, se rejoindront os à os, jointure à jointure, sans qu'aucun de ceux qui ne peuvent s'emboîter ne se rejoignent dans l'homme parfait, « à la taille qui convient au complément » du corps « du Christ ». La multitude des membres formera le seul Corps, tous les membres, malgré leur grand nombre, faits membres d'un Corps. Quant à la distinction de pied, de main, d'œil, d'ouïe, d'odorat, de ceux qui achèvent, les uns la tête, les autres les pieds, et le reste des membres, les plus faibles et les plus humbles, ceux qui sont décents comme ceux qui ne le sont pas, c'est à Dieu seul qu'il appartient de la faire. Il équilibrera le Corps en donnant alors plus d'honneur que maintenant à ce qui en manque, pour qu'il n'y ait jamais « de fissure dans le Corps, mais que les membres se témoignent une même sollicitude », que si l'on éprouve quelque plaisir, tous les membres l'éprouvent, si l'un est à l'honneur, tous les autres prennent part à sa joie [1].

ORIGÈNE.

Traduit par F. BERTRAND, S. J.

---

1. Commentaire de saint Jean, Migne, *P. G.*, XIV, 369-373; Preuschen, pp. 209-211. La traduction de ce commentaire paraîtra dans la collection « Sources chrétiennes ».

DIGNITÉ CHRÉTIENNE DE LA CHAIR

I. — LA CHAIR ET L'ESPRIT

L'Église honore le corps de l'homme. Vivant, elle n'en fait pas une enveloppe ; mort, une dépouille. Le corps de l'homme, c'est l'homme considéré dans la matière où l'âme s' « individue »; sans corps, sans chair, il existe des esprits purs, des « substances séparées », comme dit la théologie, — non pas des âmes. Un homme, ce n'est pas la rencontre ou l'association d'une âme et d'un corps; c'est une interpénétration, une interaction bien plus intime. De nos parents, nous tenons notre corps; de Dieu notre âme : sublime collaboration à cette œuvre unique dont les deux parties ne se divisent pas : faire un homme! La génération physiologique provoque et conditionne le geste divin. L'âme suppose le corps. Elle n'a pas plus d'existence en dehors de lui que la statue en dehors de ce bloc de marbre ou cette masse d'airain. Leur séparation est un phénomène contre nature et une condition passagère; même en cette condition, l'âme ne garde son individualité que pour l'avoir acquise dans son incarnation; même durant le passage de la mort, il subsiste quelque chose du corps : la « forme », — c'est la définition de l'âme, — et cette forme demeure en puissance de réassumer une matière, c'est cela la résurrection.

L'esprit n'est pas emprisonné dans la chair. Au vrai, on ne

voit même pas ce que peut signifier cette image : on loge le voyageur à l'hôtel, le vin dans les fûts et les gaz sous des cloches; on ne loge pas un esprit, ni Dieu, ni les anges, ni les âmes, ni dans les palais, ni en prison. Touchant le mystère de l'Incarnation du Verbe, le symbole de saint Athanase spécifie qu'elle s'est accomplie non par une localisation de la divinité dans la chair, — ce serait déraisonnable et le mystère ne saurait blesser la raison en la dépassant, — mais par l'assomption d'une nature humaine dans la divinité (*non conversione divinitatis in carnem, sed assumptione humanitatis in Deum*), dans une unité analogique à l'unité substantielle de l'esprit et de la chair dans la facture humaine (*sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus*). Ce qui fait l'homme, c'est l'emprise de l'âme sur la matière à laquelle elle est substantiellement associée, l'asservissement de celle-ci à la maîtrise de celle-là, et, par contre-coup, son exhaussement à une dignité véritablement spirituelle. La matière incorporée dans l'homme est un prélèvement opéré sur le règne de la matière pour une destination supérieure, — une participation à la destinée du monde des esprits.

L'homme est la double merveille d'un esprit incarné et d'une chair spiritualisée dans un être unique, — indivisible, indissociable, n'était le scandale du péché. C'est donc tout accidentellement que le corps et l'âme se posent en adversaires : *invicem adversantur* (Gal., 5, 17) : l'accident du péché; or le péché est l'acte contre nature par excellence : la contradiction radicale, non point seulement au commandement de Dieu, mais à la nature humaine; la négation de la nature humaine par le sujet de cette nature; le renversement des valeurs dont l'ordonnance hiérarchique fait un homme.

Le péché porte en soi la mort; bien plutôt que le châtiment, la mort est le produit du péché.

★

Mais pas plus que l'asservissement de la matière à l'esprit, pas davantage l'exaltation de la matière dans l'esprit — ce sont

deux façons de dire la même chose — n'implique la moindre inclination à la destruction de la première; l'esprit reste esprit et la chair reste chair [1].

On devine seulement des degrés dans la domination de l'esprit sur la chair; et, à chaque degré, c'est pour celle-ci une nouvelle ascension dans la dignité de celui-là : sa gloire est de servir; mieux elle sert, plus elle règne; elle s'épanouit dans la proportion où elle se renonce; elle s'enrichit de ce dont elle se dépouille : *qui perd sa vie...*

★

A l'échelon inférieur, c'est la vertu commune, la tempérance

1. Par ailleurs, saint Jean de la Croix ne manque pas de distinguer des « appétits volontaires », dont le dépouillement absolu s'impose « même des plus légers », pour parvenir à l'union divine, les « appétits irréfléchis de la nature ». Quant à ces derniers, « l'empêchement qu'ils apportent à l'union de l'âme est faible, et parfois nul, pourvu cependant qu'elle ne donne pas son adhésion à ces premiers mouvements »; il entend par là « tous ceux où la volonté raisonnable ne prend aucune part, ni avant ni après l'acte. Il est impossible de les mortifier entièrement et de les faire disparaître en cette vie; d'ailleurs, ils ne forment pas un obstacle invincible à l'union divine. Il peut très bien se faire qu'ils subsistent dans la partie inférieure de l'âme, et qu'elle en soit très dégagée dans sa partie supérieure. Ne voit-on pas souvent des âmes qui, par la volonté, sont élevées à une très haute union de quiétude, tandis que leurs instincts s'agitent dans la partie sensitive, sans troubler la partie supérieure qui n'y prend aucune part ? (*Montée du Carmel*, livre I, chap. XI.) Et plus bas — comme si le saint Docteur voulait rassurer les âmes scrupuleuses — cette réserve : l'âme tombera bien souvent, par surprise, dans des imperfections et des fautes vénielles, sans qu'il soit entièrement en notre pouvoir d'échapper aux déplorables tendances des appétits naturels... Il est écrit de ces péchés où la volonté a une si faible part, que le juste tombera sept fois par jour et se relèvera... Et même, « quant aux appétits délibérés et entièrement réfléchis », « j'entends, déclare-t-il, parler ici d'une habitude et non de quelques actes passagers, qui ne sauraient causer des ravages aussi considérables (*loc. cit.*; cf. sur ce dernier point A. Gardeil, *Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne*, chap. XV, « Le progrès spirituel », 5 et 6).

Entre autres, et plus que tous autres, les appétits de la chair! Le P. Chocarne nous le dira tout à l'heure : saint Jean de la Croix est un psychologue; sa doctrine est expérimentale; et c'est pourquoi elle n'est pas brutale, inhumaine. Les vrais mystiques sont des « réalistes ».

naturelle et infuse, la chasteté dans le monde : en mariage et hors mariage.

A ce stade, la maîtrise de l'esprit n'est affirmée assez souvent, mais très fâcheusement, que sous sa face négative; l' « œuvre de chair » n'évoquait guère, à nos yeux d'enfants, qu'une image de péché, — un péché si horrible qu'il ne fallait même pas en parler...; plusieurs, même de nos jours, en sont encore là; et non pas seulement des enfants; la « honte de la chair » n'est pas bannie de tous les manuels de morale : *nec nominatur in vobis* (Eph., 5, 3).

Saint Paul en disait même autant de l'avarice et de tout autre péché : *fornicatio et omnis immunditia aut avaritia.* Mais il parlait de la chasteté; et il la justifiait précisément par la dignité de notre chair : Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ, *nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi*? (1 Cor., 6, 15.)

L'œuvre de chair est d'abord la consommation du « grand sacrement » dont les époux s'administrent la grâce.

La chasteté, dans le mariage comme dans le célibat, selon qu'il convient à l'un ou à l'autre état, est certes, comme on nous apprenait à en parler, la « belle vertu », la « sainte vertu »; mais la première des vertus est tout de même la charité, et les infractions à la charité plus peccamineuses, la plupart du temps, que les infractions à la chasteté : il y a plus de faiblesse dans celles-ci, plus de méchanceté dans celles-là; beaucoup pèchent contre la chair avec honte; les manquements à la charité trahissent l'égoïsme et l'orgueil...

En tous cas, c'est une lourde erreur, touchant l' « œuvre de chair », de mettre au premier plan, quelle qu'en soit l'importance, le point de vue du péché. Et ce n'est certes pas le diminuer que de le subordonner au point de vue de la consécration sacramentelle; tout au contraire, puisque c'est alors que les égarements de la sensualité se colorent d'une nuance de profanation : employer comme un jouet les organes de la génération, c'est le détournement d'une chose sainte à des fins, à des usages vulgaires.

... Échelon inférieur, vertu commune!... une infériorité bien relative, l'alignement à un niveau dont le grand nombre des

hommes considère qu'il est impossible à tenir : peut-être, en pratique, ont-ils raison! La loi morale réclame ici de nous plus que nous ne sommes capables; et nulle de ces prescriptions n'est plus probante, et de la déchéance d'une nature qui a perdu le pouvoir de se réaliser elle-même, et de la nécessité d'un secours extérieur pour remédier à ses propres déficiences. L'homme, est-il écrit dans les Livres saints, ne peut être continent sans un don de Dieu : *Scivi quoniam non possem esse continens, nisi Deus det* (Sap., 8, 21).

★

... Immédiatement au-dessus, c'est le sacrifice; cette chasteté parfaite qui fait l'objet du premier des vœux de religion. Une maîtrise plus complète de l'esprit sur la chair et, par ricochet, un nouveau degré de spiritualisation de la chair, une nouvelle étape vers la glorification de la chair!

Sacrifice, immolation, — sans doute! Destruction, soit! mais au sens du grain de blé prélevé sur la moisson pour les semailles : il ne donnera ni farine ni pain; il sera enterré et broyé en terre; mais il poussera un épi, et de nombreuses vies sortiront de son anéantissement : *Vita mortem pertulit, et morte vitam protulit* (hymne *Vexilla Regis*). Mieux : destruction au sens du froment dont on fait les hosties; la transsubstantiation abolira le pain de ce froment, mais pour faire place à la Présence réelle; l'hostie de froment qu'au début du sacrifice le prêtre offrait au nom des fidèles deviendra l'hostie pure, sainte, immaculée, le pain sacré de la vie éternelle que le Christ, maintenant, présente lui-même au Père, par les mains de son ministre, pour la rédemption du monde.

Le sacerdoce et la profession religieuse sont aussi une manière de transsubstantiation, — et très spécialement des énergies corporelles qu'ils distraient de l'usage ordinaire et vertueux, pour les affecter au sacrifice et à l'immolation. Destruction? Si l'on veut! mais non point pour choir dans la dissolution et retourner au néant; destruction par assomption; destruction par exhaussement à une surnature qui, celle-ci, loin d'abolir la nature, — la chair demeure la chair avec tous ses appétits, — l'exalte par une

vocation de choix à laquelle elle n'avait, par elle-même, aucun titre. *Ego vos elegi.* C'est la plénitude de l'envahissement spirituel et divin; mais un envahissement pacifique... à la façon de la greffe qui, entée sur une plante, lui fait pousser de plus belles fleurs et de meilleurs fruits, mais sous la poussée de sa propre sève.

★

... Dès ce monde, l'emprise de l'esprit et l'exaltation de la chair se révèlent parfois par des manifestations extraordinaires. Certains hommes ont un charisme; une vertu se répand à leur passage; ils témoignent de la Vérité, de la Lumière, par ce qu'ils sont bien plus que par ce qu'ils en disent ou par ce qu'ils font; ils semblent possédés par l'Esprit, et en eux la motion de l'Esprit n'est pas seulement réelle, efficace, mais en quelque sorte sensible, parfois à eux-mêmes, plus souvent à qui les approche : Dieu est là; ils sont la preuve : la preuve du monde invisible auquel ils appartiennent déjà plus qu'à ce monde périssable, la preuve de la Providence dont ils sont les ministres, la preuve de l'immortalité...

Mais c'est bien davantage dans le souvenir qu'ils se révèlent et que leur témoignage fait preuve : une preuve sans discussion ni démonstration, mais doucement et impérieusement convaincante. « Que tout soit alors fini; qu'une telle source ait versé ses eaux rafraîchissantes et soit tarie pour jamais..., c'est là une monstruosité contre quoi se révolte non le sentiment, mais la raison; contre un tel blasphème, elle se dresse, indignée; à ce compte, le monde serait trop mal fait; plutôt tous les dogmes — — le péché et la rédemption, l'immortalité et la résurrection, et le ciel et l'enfer — que cette aberration » (*Vie charitable de Marguerite Renard*, p. 298).

C'est vrai! des justes, la fécondité posthume est la plus fructueuse. Nous ne les perdons pas lorsqu'ils nous quittent; à l'exemple du Maître, il nous est bon qu'ils s'en aillent; ils nous apparaissent plus grands dans l'auréole de la mort; celle-ci les place dans leur vraie lumière; c'est alors qu'ils nous apparaissent ce qu'ils étaient, et que nous soupçonnions seulement dans le resplendissement de leur âme, au travers de leur corps à demi

diaphane sous la domination exaltante et libératrice de leur être spirituel.

Anéantissement? destruction? — Allons donc! Adaptation plus parfaite à un « service » plus admirable; tel fut le sort de la chair de Marie; tel est, à très respectueuse distance, le sort de la chair des justes et des saints : tantôt s'adjoignant à la génération physique dans la condition du mariage; tantôt passant outre à celle-ci par le sacrifice dans les états consacrés ou non, toujours une vaste génération spirituelle, dont leur chair, immolée ou disciplinée, fut l'instrument, sous le statut constitutif de la nature humaine telle qu'il a plu au Créateur de le régler.

★

... Faut-il voir toujours un degré plus haut encore de cette maîtrise de l'esprit et de cette spiritualisation du corps dans les états miraculeux ? Des saints ont été soustraits au besoin du boire et du manger, à l'aiguillon de la chair; d'autres investis d'un pouvoir merveilleux sur les éléments...

La Vierge occupa, de son vivant, le sommet de la hiérarchie; et, de son vivant, elle ne manifeste par aucun miracle l'incomparable et inégalable domination de son esprit sur toute nature : elle ne connut ni les extases ni la lévitation (il serait du moins téméraire de lui prêter pareils phénomènes); elle ne marcha point sur les eaux; elle ne guérit point les malades... Mais elle fut « servante »; « servante », elle reçut les grâces de son « service »; et son service comportait d'insignes privilèges, en tête l'exemption de la souillure originelle... D'autres reçurent, avec d'autres « services », les dotations appropriées; elles leur ont été réparties « pour l'utilité commune » : une prérogative de leur « office », non de leur « personne »; une « compétence », traduirait un juriste : « A l'un une parole de sagesse, à l'autre une parole de connaissance; à un autre la foi; à un autre le don des guérisons; à un autre la puissance d'opérer des miracles; à un autre la prophétie; à un autre le discernement des esprits; à un autre la diversité des langues; à un autre le don de les interpréter... » (1 Cor., 12, 7 à 10.) La Vierge n'est point partie pre-

nante à cette répartition, pas plus qu'au partage des vocations : dans le plan providentiel, elle est, avons-nous dit, en amont de toutes les bifurcations; elle est l'universelle Médiatrice; elle le fut dans la préfiguration de la Sagesse avant le départ des temps...

Et aujourd'hui, avec son Fils, le Verbe Incarné, mort et ressuscité, elle représente les prémices de la spiritualisation suprême à laquelle notre chair a vocation d'atteindre lorsqu'elle rejoindra celles du Christ et de sa Mère; car, esprits incarnés, nous deviendrons « corps spirituels ». Esprits incarnés, « corps spirituels » : ce sont les deux termes de notre course; Jésus et Marie ont achevé de la parcourir aux jours de la Résurrection, de l'Ascension et de l'Assomption; et, du Ciel, ils nous tendent les bras.

II. — ET VERBUM CARO FACTUM EST

Car *le Verbe s'est fait chair*. Chair humaine et esprit humain : bien sûr, mais qui dit l'un inclut l'autre.

Le corps humain est inclus dans cette formule romaine de la sainte communion, qu'on dirait substituée à celle que conservent les liturgies de l'ordination sacerdotale et de la messe dominicaine (*Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat te...*) pour forcer l'attention sur une merveille où s'affirme, saisissante, la dignité de ces éclats de matière que l'esprit attire à soi et assume en soi dans la constitution humaine : Corpus *Domini Nostri Jesu Christi custodiat* animam *tuam in vitam aeternam.*

Suivant les voies ordinaires, — les voies sacramentelles, — la vie du Dieu qui est Esprit ne se communique à l'homme qu'en observant la loi de notre nature. Cette loi, c'est que rien ne pénètre dans l'esprit humain que par une médiation corporelle : *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*; tout échange d'homme à homme s'opère par les sens; par les sens aussi, normalement, tout échange entre l'homme et Dieu : d'une part l'élévation de l'homme vers Dieu par la prière for-

mulée, prononcée, accompagnée du geste des mains jointes et des genoux ployés, enveloppée de la chorégraphie liturgique et de la musique sacrée, mais soulevée par le mouvement de l'âme, assumée dans l'ascension simultanée de l'esprit, et jetée hardiment au ciel avec les nefs et les flèches des cathédrales ; en retour, la propagation de la vie divine dans l'homme par un réseau de signes *sensibles*, propres à opérer efficacement ce qu'ils signifient : la production, la fructification, la restitution de la grâce, — toute la montée *spirituelle*; mieux encore : l'influx divin tirant à soi la nature dans une condition transcendante; enfin, en tête des sept signes, le corps à corps de l'Eucharistie : *Corpus Christi custodiat animam tuam.*

Réciproquement, l'âme est incluse dans la formule de saint Jean, reprise par le symbole et trois fois par jour répétée par les chrétiens fervents : *Verbum caro factum est.* Le Christ eut — ou plutôt il a et conserve — une âme humaine dont la divinité ne lui tient pas lieu; l'incarnation de la divinité ou, tout aussi bien, de quelque substance angélique dans une chair sans âme ne ferait point un homme : le Christ ne serait point l'un de nous, et sa mission exigeait qu'il le fût... Mais, en saint Jean, l'accent est mis sur le corps; il dit « chair » : une pudibonderie absurde a rayé ce mot du dictionnaire de la bonne société en lui imprimant une spécification tendancieuse qu'il ne comporte pas; il est relégué, avec l' « œuvre de chair », dans l'armoire aux poisons. *Verbum — caro :* l'apôtre très chaste a voulu ce contraste pour mettre en pleine valeur l'immensité du mystère et comme pour faire mesurer l'espace franchi par l'Être infiniment pur pour atteindre le péché.

C'est par la chair que l'humanité avait été perdue; car, ce jour-là, la révolte de l'esprit se traduisit et, en quelque sorte, s'incarna dans une faute grossière qui apparaît dans le livre de Moïse comme un péché de gourmandise : c'est aussi par la chair que l'humanité fut rachetée. Le Christ revêtit une chair pour souffrir dans cette chair. Il souffrit la faim au désert; il n'y subit pas seulement, comme le premier Adam, la tentation de la vanité; mais d'abord, comme Adam, mais cette fois sans succès. Satan essaya de le prendre par l'appétit du manger. Enfin le Christ fut cloué sur une croix.

Et cette incorporation qu'il accomplit à l'instant de l'Annonciation, le Verbe de Dieu ne s'en est jamais désisté. Il fallait bien que son Corps ressuscitât, puisqu'il était un vrai corps humain; eh donc, pas plus que les nôtres, à qui nos âmes communiqueront en définitive leur immortalité, le Corps du Christ, une fois ressuscité, ne pouvait plus retomber dans le néant : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur* (Rom., 6, 9). Le Christ aurait échappé à la charte de l'humanité si son Corps s'était dissous dans l'atmosphère lorsqu'un nuage le déroba aux regards des disciples. Ce Corps est quelque part, en cet instant, tel qu'il se manifeste aux trois apôtres sur la montagne de la transfiguration, tel qu'il apparut durant les quarante jours, « à Céphas, puis aux Douze, après cela à plus de cinq cents frères » (1 Cor., 15, 5 et 6) : dans cette condition glorieuse où les multiples témoins le virent participer, *sans cesser d'être chair*, aux propriétés de l'esprit, comme y participe déjà le corps de Marie, comme y participeront un jour nos propres corps[2].

Le Christ et Marie ne couronnent pas l'humanité, comme le diadème placé sur le front du monarque : ils font partie de l'humanité. Ils n'en sont pas la fine pointe, puisqu'ils la contiennent tout entière, comme la lumière blanche toutes les couleurs réfractées par le Christ. A l'agonie du jardin des Oliviers, chacun de nous est sa goutte de sang; mais ce sang, Jésus l'avait reçu dans le sein de Marie. Au Cénacle, chacun de nous a reçu sa petite langue de feu; mais l'Esprit du Père ne s'était pas divisé le jour de l'Annonciation. Nous sommes misérables auprès du Fils et de la Mère; et pourtant nous en sommes humainement solidaires, — humainement et corporellement.

★

Sans cesser d'être chair : il se faisait apporter à manger, et Thomas mettait la main dans les plaies de ses mains et de son

2. L'Ascension est le jour très saint où « notre fragile nature a été placée par le Fils de Dieu à la droite de la gloire du Père » (*communicantes* de la messe de cette fête).

côté. *Sans cesser d'être chair :* il n'avait pas laissé dans le tombeau ses affections humaines; elles s'accordaient si bien en lui à l'amour divin!

La journée de Pâques en fournit la preuve émouvante. Le Ressuscité en disposa pour ses intimes : sa Mère, Madeleine, les pieuses femmes qui étaient venues pour embaumer son Corps. Ce n'est pas ce jour-là qu'il conféra la primauté à Pierre, mais il vint à lui, en ami, pour lui pardonner. C'est l'amitié encore qui le fit approcher de Cléophas et de son compagnon sur la route d'Emmaüs; et, doucement, il les conduisit à le reconnaître dans la fraction du pain. La journée de Pâques rejoint les trente années de la vie cachée; elle en a le parfum de tendresse et de discrétion; ces deux pages appartiennent moins à l'histoire de l'Église qu'à l'histoire de son cœur d'homme... Il attendit le soir pour faire — mais alors avec éclat — sa rentrée publique.

Eh! il en sera de même de nous. Nos amours humaines ne s'éclipseront pas dans l'apothéose de notre glorification, — ces amours où notre sensibilité épouse et sent si fidèlement les attachements spirituels de notre âme, et parfois supplée par ses trouvailles aux passagères défaillances de ceux-ci : que d'unions conjugales lui doivent d'avoir victorieusement triomphé d'un fléchissement!

C'est vrai, l'homme n'est tout entier que dans ses amours : image de Dieu, dont la définition est l'Amour! L'amour : une force profonde, mystérieuse, impérieuse, qui s'empare de l'homme dans les derniers replis de son être, dans toutes ses énergies physiques et spirituelles et qui les totalise pour les projeter au-delà de lui-même.

En masse, trop souvent, comme un torrent qui emporte tout, comme un brasier qui fait feu de tout : mais c'est alors le triomphe brutal de l'instinct; et c'est ce désordre que l'Apôtre censurait dans sa lettre aux Galates : « Marchez selon l'esprit, n'accomplissez pas les désirs de la chair; la chair conspire contre l'esprit... » Or, qu'on y réfléchisse, dans pareil désordre, l'homme n'est pas tout entier ; il ne donne le meilleur de lui-même, il ne donne pas vraiment son cœur : le cœur, — ni une faculté purement spirituelle, ni un pur organe charnel, mais tout cela, — indivisément, indivisiblement, mais non pas confu-

sément. L'homme est un être ordonné, et donc il ne s'est pas donné tout entier, et il n'aime pas en vérité; tant que, dans le don de soi, il n'a pas inclus le principe ordonnateur de ses puissances par lequel il se distingue et de l'ange et de la bête : le gouvernement spirituel de sa chair. Jusque-là, il n'a soi-disant aimé qu'avec une chair animale; bien pis : une chair humaine dégradée au niveau de l'animalité; et, de fait, pareille prostitution de l'amour n'est que l'un des modes les plus odieux de l'égoïsme : amour d'un cœur replié sur soi-même, amour d'un cœur atrophié, en définitive amour sans cœur et contrefaçon de l'amour.

L'homme ne peut pas davantage aimer en esprit pur; Dieu, le pur Esprit, s'est fait homme pour trente années humainement. Ce n'est pas ici le lieu de disputer si l'homme peut faire complète abstraction de sa facture corporelle dans le labeur intellectuel ou dans la prière mentale, ou s'il en est abstrait par un privilège miraculeux dans le ravissement des extases : saint Paul était incapable de dire si c'est dans son corps ou hors de son corps qu'il fut ravi au troisième ciel (2 Cor., 12, 2 et 3). C'est de l'amour qu'il s'agit : tout amour est « totalitaire »; de la part de l'être humain, il n'est tel et il n'est lui-même que sous la régulation analogique de la raison, qui en proportionne les démonstrations sensibles à la variété des états de vie et des offices de la société chrétienne : des franchises de la tendresse conjugale aux marques discrètes qu'autorise la *spiritualis dilectio* des moines.

Là-haut, tel office étant épuisé et telle mission sociale de la chair venue à son terme, tel usage et tels appétits de celle-ci seront éteints. Ceux-ci lui ont été donnés pour celui-là, comme les yeux pour voir et les oreilles pour entendre; et de ce dédoublement de la structure humaine a suivi le besoin de complément mutuel. Mais, là-haut, passé le commandement du premier jour : « Croissez et multipliez-vous »; et passées les énergies données à la nature humaine à cet effet; et passées les émotions qu'elles suscitent; et périmées les fins secondaires avec la fin principale de l'union des sexes; et finis les sacrifices que permet et appelle le comportement humain pour la charte de la croissance et de la multiplication de l'espèce. C'est en ce sens que les hommes ne

prendront plus de femmes, ni les femmes de maris, et sous ce rapport qu'ils seront comme les anges de Dieu (Mt., 22, 30).

Alors nos affections humaines seront sublimées, — mais non point dénaturées; humaines elles demeureront, au plein sens du terme; elles le deviendront plus que jamais, de même que les élus atteindront la plénitude de leur humanité, par cela précisément qu'ils la dépasseront en conformité de sa propre vocation... Quand le Christ apparaîtra sur les nuées comme lorsqu'il descendit dans notre chair, ce ne sera pas pour détruire, mais pour parfaire : *non veni solvere sed adimplere*; et il en sera alors de la loi constitutive de notre nature comme il en avait été jadis de la loi juive et des prophètes : *non praeteribit iota unum* (Mt., 5, 17 et 18). Petit iota de la chair!

★

Eh donc ! tandis que nous sommes sur terre, convient-il de poursuivre héroïquement l'abolition, ou, mieux, de solliciter du ciel l'exemption d'un instinct de nature? Le succès de pareille violence à soi-même ou de pareille sollicitation est-il le critère ou du moins la condition de la vie parfaite, autant qu'il est possible à l'homme d'y réussir sur cette terre ? Les ascensions de la pudeur chrétienne tendent-elles à une sorte de désincarnation de l'esprit, à une vie tellement spiritualisée qu'elle ne serait plus une vie humaine ? A ce compte, la perfection chrétienne ne pourrait être recherchée que dans l' « état de perfection » : la perfection est-elle le monopole des cloîtres?...

Eh bien non! Le cadre monastique constitue un milieu exceptionnellement propre à la perfection individuelle ; la carrière monastique est la recherche de la perfection érigée en « profession », disait le P. A. Gardeil; la vie monastique est de soi une œuvre insigne de perfection chrétienne; la communauté monastique, comme telle, une offrande et un sacrifice continu, un acte permanent de religion... mais là n'est pas l'essence de la perfection; l'essence de la perfection est charité; elle est possible et elle se réalise dans le monde; elle s'accommode de l' « œuvre de chair »; elle utilise à ses propres fins l' « œuvre de chair »; elle la magnifie — ne disons pas : elle la rachète — par l'acceptation

généreuse des suites qu'elle entraîne. Lisez la liturgie chrétienne des « relevailles » : « Dieu qui, par l'enfantement de la Bienheureuse Vierge Marie, avez changé en joie les douleurs des chrétiennes qui deviennent mères, regardez favorablement votre servante qui vient avec joie pour vous rendre grâces, et faites qu'après cette vie elle mérite d'arriver avec son enfant aux joies de l'éternelle béatitude. » La joie, l'action de grâces, l'espérance : pas un mot qui éveille l'antique « purification »; Marie se purifia en présentant son Jésus par obéissance à la loi; les mères chrétiennes présentent leurs « petits Jésus » sans se purifier; et si, à la salutation du ministre de Dieu, leur visage se colore, ce n'est plus, comme les filles d'Israël, du rouge de la honte, mais de la fierté : « Entrez dans le temple de Dieu et adorez le Fils de la Bienheureuse Vierge Marie, qui vous a donné une heureuse fécondité[3]. » Oui, la perfection se rencontre dans le mariage, nous la croisons dans la rue; mais nous ne la reconnaissons pas; elle-même ne se connaît pas.

---

3. Du reste, *adimpletio legis, non solutio*. Le christianisme rétablit l'antique signification du rite. Au sens ordinaire, il signifie la restitution à l'usage humain d'un être consacré, une « désaffectation » (en style juridique) qui le libère de l'emprise divine. La maternité a consacré la femme; la purification la rend à son mari. Ainsi, dans notre liturgie, le prêtre se « purifie » les doigts par les ablutions qui suivent la consécration et la communion.

Le vieux judaïsme plaçait très justement le domaine de l'homme entre l'impur et le sacré : le contact de l'un et de l'autre appelait une expiation ou une « exsécration » : la purification des mères a été successivement entendue de ceci et de cela.

Elle se rattachait à la pensée juive sur le sang : le sang était considéré comme la part de Dieu, la réserve de Dieu,... comme le Temple, comme le sabbat, comme les animaux sacrifiés... Même le sang des bêtes : d'où l'interdiction de manger la chair des bêtes étouffées, la saignée des bêtes de boucherie... et encore la protection du sang de l'agneau pascal contre l'ange exterminateur... De là, par ailleurs, la honte attachée à la crucifixion (*maledictus a Deo est qui pendet in ligno*) et l'obligation d'enfouir le cadavre dans la même journée (*in eadem die sepelietur*) moyennant la garantie que la terre de sa sépulture n'en serait pas souillée (*et nequaquam contaminabis terram tuam, quam Dominus Deus tuum dederit tibi in possessione*, Deut., 21, 22 et 23) : ce cadavre a perdu tout son sang! De là le scandale d'un Messie crucifié, la répulsion provoquée par la prédication évangélique, l'incompréhension des prophéties (*sicut ovis ad occisionem ducetur*, Is., 53, 7), etc.

III. — MYSTIQUE ET CHASTETÉ

Il est imprudent de lire les mystiques sans prendre conseil... Arrivé à la dernière des « nuits » de la vie purgative, — et ce n'est encore que la première des trois étapes! — le P. Chocarne prend soin d'avertir le disciple engagé dans *La Montée du Carmel* : « Lorsqu'on voit avec quelle implacable fermeté saint Jean de la Croix secoue l'intelligence et la mémoire pour en faire tomber les fleurs, les feuilles et les fruits, végétation d'automne et d'hiver destinée à périr, et y greffer une bouture divine et immortelle, on se demande ce qu'il va faire de la volonté ou du cœur. Dans les principes d'une telle mystique, on s'attend bien que le cœur ne sera pas épargné[4]. » Surprise! A ce point, l'auteur s'arrête. Mais les principes qui l'ont guidé jusqu'ici permettent de suppléer à son silence.

« Saint Jean de la Croix, comme presque tous les théologiens mystiques, est bien moins métaphysicien que psychologue; il recherche plutôt les vérités de l'ordre moral et pratique que celles de l'ordre spéculatif » (p. LXVII). Stratégie spirituelle, plan de combat contre le démon intérieur! ... Par ailleurs, poursuit le fils de « notre doux Père » saint Dominique, même ramenée au plan de l'action, la doctrine du grand Carme doit être replacée sur ses lèvres et sous sa plume; toute parole sincère est comme le portrait de l'homme qui la prononce : elle l'évoque, mais combien plus efficacement pour celui qui l'a connu! C'est pour lui qu'il revit dans son image... « Pour ceux qui le connaissent peu ou mal, saint Jean de la Croix c'est une vie d'aspect plutôt effrayant et terrible; c'est un saint qui ne se plaît qu'au milieu des croix et des têtes de mort, et qui parle un langage de nature à repousser plutôt qu'à attirer. Si on demandait ce qu'elles pensent de cette légende sur saint Jean de la Croix à celles de ses filles qui l'ont étudié de plus près et qui vivent de ses exemples et de sa doctrine, elles répondraient en souriant que ce saint d'un

4. Préface à *La Montée du Carmel*, dans *Vie et œuvres de saint Jean de la Croix*. Traduction nouvelle publiée par les soins des Carmélites de Paris, t. II, 2e édit., Paris, 1890, p. LX.

aspect si austère et si impitoyable était au fond une âme très tendre, très compatissante, et que toute l'histoire de la vie de leur Père rend témoignage à ses vertus de douceur et d'indicible bonté » (pp. LXXX-LXXXI).

★

Détachement, anéantissement, dénuement... formules « psychologiques »; au niveau « métaphysique », elles se traduisent toujours par la mesure dans l'usage de la chair et du cœur.

« Se détacher des créatures, écrivait lui-même le terrible compagnon de Thérèse d'Avila, c'est trouver en elles plus de jouissances et de satisfaction que si on y attachait son cœur avec un *sentiment de propriété*... L'abnégation jouit de tout, comme si elle possédait tout, mais la propriété, par là même qu'elle se porte sur un objet particulier, se prive de la satisfaction générale de tous les autres » (*Montée du Carmel*, l. III, ch. XIX). *Centuplum accipiet*, a promis le Seigneur (Mt., 19, 29). Il y a loin de là, on en conviendra, à un désintéressement moins surhumain qu'inhumain, et du reste non exempt de consciente ou inconsciente fatuité.

Touchant les affections humaines, la mesure consiste à ne pas se les *approprier*, mais à les rapporter à Dieu; et cela est vrai des amours conjugaux comme des amitiés compatibles avec la vie monastique; déjà sur terre, les époux chrétiens s'aiment « en Dieu et pour Dieu », comme écrivait une pieuse femme à son mari; et c'est pourquoi leur amour ne se dissoudra pas, mais trouvera au contraire son plein épanouissement dans la « maison de Dieu », où « les hommes ne prendront plus de femmes, ni les femmes de maris ».

— Vous redoutez la mort, hommes et femmes qui aimez, bons chrétiens et bonnes chrétiennes qui avez pleine confiance dans la miséricorde de votre Juge, gens de bonne volonté dont la paix ne devrait se voiler d'aucune ombre? D'où vient donc votre appréhension? Ne serait-ce point la crainte vague que là-haut vos personnalités s'effacent, se dissolvent, s'abîment dans une béatitude, — souveraine, bien sûr! — mais où votre tout petit cœur d'homme ne trouverait plus son compte? Bonheur surhu-

main... vous souhaiteriez un bonheur mieux ajusté à votre humble taille, un bonheur plus humain...

— Mais c'est bien pour vous rassurer que la promesse vous a été faite de n'être pas jugés, ni vos destinées éternelles fixées par un esprit pur, — ni par un ange, ni par l'Esprit-Saint, ni par le Père Éternel, — mais par l'Homme-Dieu :

Jésus, qui fut un être sensible, et dont la sensibilité se nourrissait, comme la vôtre, d'émotions présentes, concrètes et actuelles ;

Jésus, dont on ne dira jamais assez l'humaine spontanéité, et que les âmes spontanées sont ses préférées;

Jésus qui, sans mot dire, suivait le malheureux père qui venait de perdre sa fille ; Jésus qui arrêtait un convoi funèbre et rendait le fils à sa mère; Jésus qui répandait des larmes devant le tombeau de son ami; Jésus qui fit honte au prêtre et au lévite de la charité du Samaritain empressé au secours du premier venu qui implore sa pitié;

Jésus qui s'est fait crucifier pour vous sauver, vous qui lisez cette page, et toi, petit enfant, qui ouvres tout grands les yeux tandis que ta maman te raconte sa cruelle Passion;

Jésus qui est ressuscité comme nous ressusciterons; Jésus qui nous est revenu sur terre afin de montrer :

comment un mort ressuscité demeure bien un homme;

comment, morts et puis ressuscités, nous resterons vraiment des hommes;

comment, par suite, la vie future ressemblera à la vie présente, en tout ce qu'elle peut apporter de satisfaction à nos cœurs d'hommes;

et que nous y retrouverons ceux que nous avons aimés sur la terre;

et que nous les aimerons du même amour dont nous les aimions ici-bas;

et qu'entre le monde visible et le monde invisible, il n'y a qu'un rideau; et que nos morts sont près de nous; et que, morts, nous resterons auprès de ceux que nous aimons.

Si vous aviez cette foi, vous déplaceriez la montagne des terreurs que vous inspire la mort. La mort est l'humiliation de la chair; mais la chair n'a été élevée ici-bas à la dignité de l'union

substantielle à l'esprit que pour le rejoindre dans la splendeur de son immortalité : la chair parcourt le cycle de son Rosaire; ses abaissements momentanés relient ses joies terrestres à sa gloire à venir dans le ciel.

★

Il convenait de situer dans un large cadre cette méditation sur la dignité de la chair. A présent, concluons.

Ce n'est qu'en apparence que les actes de notre vie corporelle ressemblent à ceux des animaux. L'homme ne mange pas comme une bête : pour lui, c'est un acte raisonnable de se nourrir. L'homme ne travaille pas comme une bête : c'est pourquoi l'Église exige le respect de la personnalité humaine dans le labeur corporel. L'homme ne se livre pas à l'instinct sexuel comme une bête : Pie XI a consacré une longue encyclique à la chasteté conjugale. L'homme ne meurt pas comme une bête : nous honorons les corps de nos morts; nous vénérons les reliques de nos saints; nous attendons pour eux les revanches de la vie.

Notre corps est non seulement l'agent de liaison de notre personnalité avec celle de nos semblables, mais l'instrument de notre participation à la vie divine : au séjour éternel, il sera entraîné par notre âme dans sa communion à la félicité du Père, du Fils et de l'Esprit.

Il est encore, à travers le monde présent, le ministre des œuvres de Dieu. Dieu a associé l'homme, dans son corps comme dans son âme, à sa double activité créatrice et rédemptrice :

Remplissez la terre : voilà le premier ministère; un ministère par l'exercice duquel Dieu est lié, jusque dans sa profanation, comme par la parole sacrilège du prêtre indigne qui ose monter à l'autel.

Soumettez la terre : domptez la terre; dominez sur la terre, les animaux et les plantes : c'est le second ministère; le travail de la terre qui est le premier travail humain et le prototype de tous les autres, même du labeur intellectuel; mais l'homme est-il même apte à un travail qui ne serait qu'intellectuel ? Après le service de Dieu, l'homme a été créé pour faire fructifier la terre :

le travail de l'usine s'enchaîne à celui de la terre : toute industrie et toute richesse procèdent du don que Dieu a fait à l'homme de la terre, pour la féconder par son effort.

Enfin le ministère de la souffrance corporelle, où saint Paul découvre splendidement, mais sous une formule effrayante, la signification profonde du Corps mystique : *je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ pour son corps qui est l'Église* (Col., 1, 24). La plus haute dignité de la chair en ce monde est sa vocation à être clouée sur la croix avec la chair du Verbe : *Christo crucifixus cruci* (Gal., 2, 19).

Bienheureux sont ceux qui peinent; bienheureux les malades et les infirmes, et ceux qui les approchent et les consolent; c'est le Christ souffrant qu'ils soulagent! Bienheureux tous les blessés de la vie et tous les samaritains et les samaritaines : tous ceux qui sont sur la croix avec Jésus ou au pied de la croix avec Marie. En cette vie, on ne trouve Dieu qu'en refaisant le chemin de la Croix : *si quis vult post me venire...*

fr. R.-G. Renard, O. P.

Les femmes célibataires involontaires

Le but des recherches entreprises est d'élaborer une doctrine spirituelle spécifique, valable pour les vocations particulières des femmes d'aujourd'hui qui ne se sentent pas appelées à la vie religieuse, et qui, par ailleurs, n'ont pu se marier. Ce problème comporte des dimensions strictement théologiques. Mais il dépend aussi d'un fondement naturel, dont il est urgent de prendre explicitement conscience si on ne veut se perdre en des spéculations irréelles. La grâce parfait la nature. L'âme chrétienne, en qui habite cette grâce, anime un corps matériel, engagé dans toutes les servitudes, mais aussi toutes les richesses de la vie sociologique. L'étude de ces conditions naturelles est l'introduction normale aux problèmes strictement théologiques qui viendront ensuite. Cette loi générale s'applique de manière particulièrement urgente dans le cas présent, où la vocation même est imposée par des circonstances sociologiques.

On envisagera successivement quatre thèmes, dont le premier est plutôt sociologique et les trois autres plus spécifiquement psychologiques. Une brève conclusion achèvera l'exposé.

I. — Il y a plus de femmes que d'hommes.

1° Le problème, à ce niveau, est essentiellement démographique. Il y a, dans un pays comme la France, plus de femmes que

d'hommes. Il est donc mathématiquement impossible que toutes les femmes se marient. Il importe cependant de préciser le mécanisme de cette disparité.

A la naissance, il y a plus de garçons que de filles, dans la proportion d'environ 105 à 100. A priori, on devrait donc arriver à un net excédent d'hommes. Mais la surmortalité masculine est nette à tous les âges, et surtout après vingt ans. L'excédent de garçons s'amenuise donc progressivement ; vers vingt ans les sexes sont également nombreux, et ensuite les femmes prennent un avantage de plus en plus grand.

Cette différence croissante est importante. Pour mesurer le déficit nuptial, il ne suffit pas de comparer en bloc le nombre d'hommes et de femmes, il faut encore tenir compte de leurs âges. Parmi les hommes sont comptés les garçonnets en surnombre, qui ne peuvent évidemment épouser les filles en excédent de vingt-cinq ans. Réciproquement d'ailleurs, on compte parmi les femmes l'excédent de vieilles personnes de plus de soixante ans, dont beaucoup sont d'ailleurs des veuves qu'il n'est pas question de remarier. D'autre part, la situation est aggravée par l'âge différent du mariage chez les deux sexes : les hommes se marient en moyenne trois ans plus tard que leurs compagnes. Ce facteur suffirait à lui seul à créer un déséquilibre, car le groupe d'âge masculin aura compté en ces trois années des décès qui n'ont pas encore frappé le groupe plus jeune des filles. En définitive, il faut comparer les groupes d'hommes et de femmes en âge de se marier, en tenant compte du décalage signalé. Dans la France actuelle, il y a environ 463.000 femmes de dix-huit à quarante-quatre ans de plus que d'hommes de vingt et un à quarante-sept ans[1].

2° Comment expliquer ce taux différentiel de mortalité qui,

---

1. Chiffres fondés sur les statistiques du 1er janvier 1946, d'après le tableau publié dans *Population*, 1946, p. 354. Il ne s'agit d'ailleurs que d'un ordre de grandeur. Car il faudrait encore tenir compte des veuves, dont le nombre n'équilibre pas exactement celui des veufs, et qu'on ne peut d'ailleurs compter comme célibataires. Il y aurait aussi les divorcés remariés, qui sont en fait des bigames successifs, et les autres irréguliers, qui tous compliquent la situation.

triomphant d'un excédent initial de garçons, en arrive à le transformer en déficit ?

Il faut d'abord constater que les hommes sont à tout âge plus délicats que les femmes. Cette formulation peut étonner : elle ne fait cependant qu'exprimer ce que les taux différentiels de mortalité attestent avec une rigueur irréfutable. Voilà le fait fondamental, qu'aucun mythe sentimental concernant le « sexe faible » ne devrait faire oublier. Cette façon d'exprimer la réalité est confirmée par le taux de mortalité des nourrissons, et aussi la mortalité prénatale, qui désavantagent déjà nettement les garçons, comme le montre abondamment l'analyse statistique de la mortinatalité des naissances tant normales que prématurées. Cette observation est d'autant plus précieuse qu'elle concerne des enfants traités de manière identique quel que soit leur sexe. Si l'indice de masculinité est de 105 au moment de la naissance, il doit être de 115 au moins au moment de la conception : ce qui souligne encore la fragilité relative des garçons par rapport aux filles. Le fait d'une plus grande vulnérabilité des hommes, ou, si l'on préfère, d'une plus grande robustesse des femmes, est donc indubitable.

3° Mais il y a une autre façon d'envisager les choses, valable surtout pour la mortalité différentielle des adultes. Un taux de mortalité vaut pour une population vivant en de certaines conditions extérieures. Si le milieu varie, la mortalité changera en conséquence. On l'observe depuis de longues années déjà en constatant qu'une hygiène améliorée diminue la mortalité générale pour toutes les classes d'âge. On pourrait donc dire que la surmortalité des hommes adultes atteste la dureté des conditions de vie qui leur sont imposées. On ne pense pas seulement ici à l'incidence catastrophique des guerres, mais plus généralement à tous les dangers, fatigues, efforts, travaux, études, etc., qui peuvent exercer une influence fâcheuse sur leur mortalité. Cette façon de voir se verrait confirmée par les structures de populations fort différentes qu'on rencontre en divers pays. Car il faut bien se rendre compte que l'excédent féminin est une situation relativement exceptionnelle, qui n'est point du tout imposée par la biologie, mais qui résulte au contraire de circonstances sociologiques assez précises. Tout dépend évidemment des mortalités dif-

férentielles des deux sexes. La surmortalité masculine est considérable dans les pays occidentaux. Ailleurs elle se fait négligeable, disparaît tout à fait, ou se voit même remplacée par une surmortalité féminine. C'est le cas de pays moins policés, qui réservent aux femmes des travaux plus pénibles et une vie plus dure. En France, où la surmortalité masculine varie de 118 entre vingt et vingt-quatre ans à 172 entre quarante et quarante-quatre, l'alcoolisme joue peut-être un rôle. Mais ce n'est certes pas le cas en Angleterre, où les chiffres correspondants sont de 112 et 138 (pour atteindre 152 pour les âges plus avancés), et moins encore pour la Hollande, où elle s'élève à 125 entre vingt et vingt-quatre ans pour disparaître complètement dans la suite. Il y a donc une surmortalité masculine résultant du mode de vie plus dangereux qu'impose l'organisation sociale. Ceci est un facteur permanent en nos pays, dont l'effet sera fortement accru par l'incidence des guerres[2].

Une situation équilibrée serait sans doute celle qui, assurant à chacun des deux sexes un traitement proportionné à ses moyens de résistance, serait vérifiée par une égale mortalité. Il faut donc conclure qu'en France, du fait des conditions sociologiques, les hommes sont plus durement traités que les femmes et éprouvent une mortalité plus grande.

4° Ces considérations ne peuvent laisser indifférents ni le psychologue ni le moraliste. S'il y a proportionnellement trop de femmes, c'est qu'elles ont été spécialement favorisées. Une plus juste répartition des peines de ce monde eût laissé survivre moins de filles et plus de garçons. Les femmes en surnombre, ou du moins la moitié d'entre elles, eussent dû être sacrifiées, afin de permettre à un nombre égal d'hommes de survivre. Particulièrement avantagées dans la lutte pour la vie, elles ne triomphent dès lors que pour se voir condamnées au célibat. Au moins leur reste-t-il l'incomparable avantage d'être restées en vie.

Bien entendu, ceci n'a aucun rapport avec la responsabilité morale. Les faits observés résultent de causes sociologiques com-

---

2. Pour la mortalité différentielle, voir les chiffres dans *Population*, 1946, pp. 661-680. Pour l'alcoolisme, *ibid.*, pp. 317-328.

plexes qui engagent toute la structure de notre civilisation et son histoire. Voulût-on les modifier, on ne pourrait changer ces conditions que lentement sous l'action commune de générations entières. Reste ce fait que l'existence de femmes en surnombre témoigne de leur condition privilégiée, dont la nécessaire rançon sera le célibat. Ce fait indubitable doit être pris en considération dès lors qu'on veut réfléchir sur le sens exact de l'épreuve qui les frappe et sur la signification réelle de leur vocation.

5° La veuve qui pleure son mari est aussi dans une condition anormale. Le foyer est brisé. Il reste que le coup qui a frappé son mari est plus violent. Et il est significatif lorsqu'il s'agit d'une veuve de guerre que l'homme a accepté ce renoncement radical qu'est la mort afin que d'autres puissent être épargnés et parmi eux sa femme.

Il en va de même ici. Telle fille qui ne se mariera pas est la fiancée à jamais délaissée d'un soldat anonyme qui est mort au nom de tous. Telle autre restera toujours solitaire parce que le garçon qu'elle eût épousé est mort avant son heure, victime d'une vie anormalement meurtrière, tandis qu'elle demeurait épargnée.

De telles considérations sont immédiatement fondées sur les faits les plus irrécusables. Elles ne laissent pas cependant que d'offusquer certaines âmes. Elles objectent qu'il peut être plus facile de mourir jeune dans un sacrifice total mais rapidement accompli que de traîner pendant de longues années un douloureux veuvage ou un célibat involontaire. Et il est certain que cela exige de tout autres qualités. Mais là n'est pas la question. La difficulté à surmonter est fonction de la vocation personnelle, et nous croyons fermement que toute épreuve providentielle est accompagnée des grâces requises pour la supporter. A ce point de vue, il n'y a donc pas à choisir. Quant au mérite, il ne dépend que du degré de la charité, et point du tout des circonstances particulières de la vie extérieure. La seule comparaison qui soit légitime, et la seule que l'on oserait suggérer ici, concerne la nature objective du sacrifice. Et, à ce point de vue, la mort avec le don total qu'elle implique exige manifestement un renoncement plus absolu que la viduité ou le célibat. La chose est d'ailleurs parfaitement illustrée par le cas parallèle du martyre, dont

on pourrait tout aussi bien dire qu'il est plus facile qu'une longue et peut-être pénible vie chrétienne, s'achevant par la mort naturelle. Reste qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime.

6° Tout ceci pourrait utilement suggérer un certain sens du relatif. La vocation au célibat involontaire repose certes sur un douloureux sacrifice. Il est normal d'en ressentir la peine, profonde, durable et peut-être même, en de certains cas, inguérissable. Mais elle n'est pas unique au monde. Il ne manque pas d'âmes qui ont été obligées au même sacrifice, d'autres ont été contraintes à des renoncements plus grands encore, certaines enfin ont été acculées au don total qui avec la vie immole tous les espoirs terrestres. La comparaison pourrait inspirer une discrète modestie dans le jugement que l'on porte sur son destin. Rien n'est plus dangereux que de prendre au tragique les difficultés d'ailleurs très réelles que l'on rencontre, ni de plus malsain que de s'apitoyer sur son propre sort. Un réalisme courageux donnera à l'âme une perception plus aiguë du sacrifice des autres et un sens plus mesuré de ses propres peines. Ce qui l'aidera à surmonter sa douleur, au lieu de la cultiver avec une vaine complaisance.

7° Ces comparaisons ont d'ailleurs une autre utilité. Nous disions plus haut que la survie privilégiée des femmes en excédent, et donc leur célibat, étaient liés à la condition anormalement meurtrière de la condition masculine en notre société. On voyait d'emblée qu'il n'y avait là aucune responsabilité ni individuelle ni collective. Mais on percevra mieux maintenant la véritable connexion des deux phénomènes, qui s'exprime par une authentique et très profonde communauté de destin. C'est un même coup qui prend la vie de l'époux, fait de sa femme une veuve et de ses enfants des orphelins. Le lien même qui les unissait les rend solidaires dans le sacrifice, liés mais inégalement touchés. Et c'est l'appartenance, moins directe, mais non moins essentielle, à une même communauté, qui unit intimement le sort des garçons et des filles d'une même classe d'âge. Leur vie commune au sein d'un groupement humain identique les rend solidaires, et on ne peut nuire aux uns sans du même coup frapper les autres. Cette mutuelle dépendance s'exprime de manière

poignante dans le cas présent de la nuptialité. Car ce sont les facteurs mêmes qui conditionnent la surmortalité masculine qui contraignent les femmes relativement plus favorisées à un involontaire célibat. Que la femme non mariée ne se plaigne donc pas trop amèrement de son sort. Par un côté, sa vie se verra sans doute sévèrement limitée. Mais combien de possibilités lui restent de remplir une haute et libre vocation humaine. Et l'alternative, celle-là même qu'ont dû subir ceux-là auxquels anonymement elle fut préférée, était la mort précoce, qui supprime de manière radicale et définitive toute possibilité d'épanouissement et de pleine maturité spirituelle. Ici encore, le sacrifice commun reste inégal. Relativement privilégiées du sort en un sens très concret, de telles vocations se doivent plus que d'autres au bien de la communauté. Car elles lui doivent la vie, en même temps qu'un involontaire célibat.

II. — De l'incertitude a la vertu de force.

1° Dans notre civilisation, l'éducation des filles leur confère une indubitable ambivalence dont elles auront le plus grand mal à se défaire quand la vie leur imposera de vivre seules. Quelques indications sommaires devront suffire ici, quoique le sujet soit complexe et étendu.

Selon le schéma reçu, la vocation normale de la femme était le mariage. Ceci est déjà remarquable et fort différent de ce qui se passait chez le garçon. Celui-ci deviendra mineur ou banquier, fonctionnaire ou marin, médecin ou cheminot, etc. : autant de vocations distinctes, qui diversifiaient de longue date sa préparation à la vie et l'orientaient progressivement vers sa carrière. Qu'avec cette vocation spécifique il remplissait aussi celle, plus générale, du mariage, était un fait qui jouait un rôle relativement secondaire dans sa vie. La fille, au contraire, était destinée au mariage, sans plus. Vocation unique, uniforme, nécessaire. Vocation qui ne pouvait cependant s'expliciter qu'au moment où elle s'accomplissait. Toute la vie de la jeune fille était donc orientée en un sens à la fois fort précis et totalement vague. Sa vocation était, en principe, complètement déterminée; mais elle restait dépourvue de tout contenu concret. D'où une attitude néces-

sairement indécise, polyvalente, ouverte à toutes les déterminations et soucieuse surtout de ne pas se fixer avant l'heure.

2° A cela se superposait un type sociologique de mariage où toute l'initiative venait (ou devait sembler venir) de l'homme. Celui-ci « prenait femme »; la jeune fille attendait qu'on la distingue. Le schéma était obligatoire, il s'imposait à ceux-là même qui en secret ne s'y soumettaient point. Cette attitude est d'ailleurs renforcée aujourd'hui par l'excédent numérique des femmes qui augmente l'avantage du sexe le plus rare. Cause nouvelle de passivité, d'attente, de disponibilité qui hésite, car la vocation ne peut se fixer que par l'intervention d'un autre.

3° Cette attitude fondamentale est bouleversée en notre temps par une économie en désaccord avec le schéma familial classique. Les jeunes filles d'aujourd'hui ne peuvent plus se contenter d'attendre paisiblement le mariage, elles doivent entre temps gagner leur vie. D'où un souci nouveau, radicalement étranger à leur préoccupation majeure de trouver un mari. Cette fois, il y a ambivalence au degré supérieur. A la passive polyvalence de la jeune fille qui attend un mari s'ajoute l'orientation nouvelle vers le gagne-pain, et donc vers la carrière. Attitudes divergentes, entre lesquelles il faudrait choisir. Mais le choix est impossible, puisque la décision appartient précisément à l'*autre*, à ce fiancé tant attendu, qui demeure pour l'instant totalement indéterminé et dont l'existence même est incertaine. De cet état on sort normalement par le mariage. Mais ce n'est pas ce cas qui nous intéresse ici.

4° Il s'agit des jeunes filles qui, voulant se marier, attendent en vain un fiancé qui tarde à venir. Ce qui rend la situation particulièrement difficile, c'est qu'elle n'est jamais définitivement acquise. L'attente passive, polyvalente à l'égard des maris acceptables, et écartelée entre la profession nécessaire et le mariage espéré, tout cela est d'emblée nécessaire. C'est le point de départ universel et obligatoire. Et puis la situation dure, elle continue, indéfiniment et sans terme prévisible. Les années passent, l'inquiétude augmente, le doute s'installe peu à peu, le désespoir paraît. Quand faut-il renoncer? Pourquoi ne pas espérer encore? L'ambivalence est ici le caractère central de la situation, et avec elle l'angoisse croissante qui toujours l'accompagne. L'esprit est

proprement désorienté, comme l'aiguille d'une boussole affolée par un orage magnétique.

5° L'ambivalence angoissée dérive essentiellement des sentiments contradictoires qui se disputent la conscience. Ces tendances opposées aboutissent nécessairement à l'inhibition totale et à l'impuissance. La seule façon de résoudre le dilemme est de le transporter sur le plan de la connaissance.

Il faut d'abord *reconnaître* ces deux tendances opposées, se les énoncer explicitement. Je veux me marier, mais dois attendre l'occasion. En même temps, je dois poursuivre ma carrière professionnelle, pour des motifs sociaux et économiques évidents, comme s'il n'était pas question de mariage. Reconnaître ces deux éléments de la vie, les appeler par leur nom, les regarder en face, est le premier élément de guérison.

Il faut ensuite *accepter* la situation. Elle est imposée par les faits, et l'intéressée n'y peut rien changer. Il faut donc reconnaître cet état en s'avouant honnêtement qu'il peut durer... on ne sait combien de temps. Pour une âme chrétienne, cela s'appelle accepter la volonté de Dieu, manifestée de manière irréfragable par des faits sans équivoque. La volonté divine est donc que j'attende. Ma vocation n'est donc pas d'être dès maintenant fixée dans un genre de vie. Au contraire, elle consiste précisément dans cette disponibilité totale à l'égard d'indications imprévisibles. L'acceptation de cette volonté, et de l'épreuve qui l'accompagne, sera dès lors la caractéristique d'une telle vocation. Elle exige un total abandon et une confiante soumission. Et il faut pouvoir reconnaître une intention divine dans cet état de dépendance, dont l'essence est d'exclure encore les engagements terrestres. Sans doute, on n'a pas choisi une vocation aussi étrangère au jeu normal des prévisions humaines. Elle est imposée comme du dehors, surimposée sur des désirs personnels qui pouvaient sembler légitimes. Elle exprime un appel particulier, d'autant plus certain qu'il repose sur des faits qu'aucune interprétation ne peut faire disparaître.

La reconnaissance de cet état et son acceptation au moins provisoire aideront à retrouver la paix de l'âme. Savoir la vérité, la vérité de son état, et donc la vérité divine sur soi, remet de l'ordre en toutes choses. Et cette rectification de l'âme est d'autant

plus facile qu'elle n'engage provisoirement qu'un état momentané : on ne sait encore s'il doit durer... et on espère bien qu'il s'achèvera par un heureux mariage. Ce qui en effet arrive. Mais ce n'est pas le problème ici étudié.

6° Car il arrive aussi que cet état d'attente dure. Il faut alors veiller à la maturation de cette condition imprévisible, que nul ne peut choisir, mais qui se dévoile peu à peu, à mesure que les années s'écoulent et imposent aux faits une signification qu'il devient de plus en plus difficile de méconnaître. Pour quelques-unes, ce sera le mariage tardif. La solution vaut ce que vaut le mariage; ceci dit pour mettre en garde contre un coup de force, qui risquerait d'être infidèle à la vocation reçue. Pour quelques autres, une mort prématurée laissera le problème en suspens. Pour la majorité, cependant, l'issue ne peut venir que d'un acte personnel, où l'on reconnaît d'abord, et où l'on accepte ensuite, qu'on est décidément destinée au célibat.

L'aveu est difficile. L'acceptation plus encore. Ils sont cependant indispensables si l'on veut acquérir un équilibre humain d'abord, une vie religieuse normale ensuite. L'évolution vers cette honnête reconnaissance des faits et de la volonté divine peut être facilitée. Il conviendrait d'envisager assez tôt dans l'existence la possibilité d'une vie en dehors du mariage. Les chiffres sont là, qui démontrent que ce sera le sort d'un certain nombre. Il y a donc là une éventualité avec laquelle il faut compter. Si on l'envisage tranquillement, paisiblement, si l'on cherche à s'aménager une existence dans cette hypothèse toujours possible, on arrivera peu à peu à s'habituer à cette idée d'abord effrayante. La familiarité dissipe la crainte excessive de l'inconnu, comme en général la pensée précise et concrète fait disparaître l'angoisse. L'exercice est d'autant plus facile qu'il est commencé plus tôt, à une époque où l'éventualité semble moins immédiatement menaçante. Au lieu d'avancer dans la vie à reculons, les yeux fixés sur un mirage qui s'éloigne, on l'affronte courageusement en prévoyant honnêtement les orientations possibles. Devant soi, à une distance imprévisible, l'aiguillage qui acheminera définitivement vers le mariage ou le célibat. Mais les deux sont d'emblée ouvertement envisagés, prévus. A mesure que le mariage s'avère moins vraisemblable, l'autre solution

prend plus de consistance, ses conditions se précisent. La vocation de disponibilité et d'abandon à la volonté divine mûrit ainsi naturellement, pour aboutir enfin à cette autre vocation qu'est le célibat consenti, sinon délibérément choisi. Cela ne supprime pas le sacrifice de chères aspirations. Au contraire, cette vocation est tout entière fondée sur un renoncement qui ne fut point du tout choisi, mais imposé par une volonté divine qui se manifeste progressivement.

7° Une composante caractéristique d'une telle vocation sera la vertu de force. La force d'abord d'accepter une épreuve qu'on n'a point du tout choisie; une épreuve à laquelle d'ailleurs on ne se résigne pas en ce qui concerne du moins les aspirations profondes et légitimes; une épreuve cependant qu'on accueille pour cette seule raison qu'elle exprime la volonté divine, manifestée par l'évidence indéniable de faits certains. C'est une vocation assez rare que celle qui n'est annoncée par aucune disposition personnelle et qui ne s'impose que par la contrainte de l'ordre social. Mais la chose n'est point du tout inconnue. N'est-ce pas le cas habituel du soldat, qui accepte de mourir pour la patrie, quoique en lui jaillisse un incoercible désir de vivre? La vertu de force, particulièrement requise quand il s'agit de subir passivement une épreuve, sera donc le ressort essentiel d'une vocation au célibat involontaire.

8° A la différence de la vie conjugale, qui est essentiellement une vie de communauté, le célibat oblige à une vie foncièrement solitaire. C'est là encore qu'interviendra la vertu de force, pour rendre possible une vocation privée des soutiens habituels. On y reviendra à l'instant. Qu'il suffise de souligner ici l'évolution paradoxale qui, partie d'une essentielle et ambivalente indétermination, aboutit à la fermeté d'une situation caractérisée par une virile indépendance de caractère. C'est que, privée des appuis naturels de la société conjugale, la célibataire se voit contrainte à une vie intérieure qui lui fait retrouver dans la toute-puissante volonté divine une source de vigueur et de renouveau. Privée du soutien d'un époux, sa situation lui impose un recours plus élevé et plus surnaturel que d'autres, extérieurement plus favorisées, risquent de négliger.

III. — Personnalité et vie sociale.

1° La personnalité se forme par une lente évolution. Partie d'une totale dépendance à l'époque de la première enfance, elle se développe peu à peu pour acquérir avec la maturité une complète autonomie humaine, morale et religieuse. Restent cependant des dépendances sociales, qui sont normales et nécessaires, puisque aussi bien l'homme est un animal politique qui s'insère normalement dans une communauté. Pour un être voué à la vie conjugale, il y a un passage assez spontané de la dépendance de règle à l'intérieur de la famille paternelle à la dépendance réciproque des époux dans le ménage.

Dans le schéma traditionnel en Occident, la dépendance familiale était particulièrement accusée pour les filles. Au point de vue juridique, elles demeuraient sous la puissance paternelle, et la non moins redoutable vigilance maternelle, jusqu'au moment de leur mariage; et alors elles étaient aussitôt soumises à l'autorité maritale. Au point de vue économique et social, elles vivaient au logis paternel, qui se chargeait de leur entretien et leur épargnait toute sollicitude vis-à-vis du monde extérieur jusqu'au moment où le mari en reprenait la responsabilité.

Cet ensemble de circonstances déterminait nécessairement un type de personnalité caractéristique. La passivité et la dépendance, l'obéissance et la soumission, la timidité et une certaine irresponsabilité, en étaient les traits majeurs. Ces dominantes psychologiques n'excluaient d'ailleurs pas de hautes vertus.

2° Ce schéma classique survit encore dans l'attitude inconsciente de certains, et notamment chez quelques parents et éducateurs. Il est cependant manifeste qu'il ne correspond plus aux conditions concrètes de la vie contemporaine. En ce qui nous concerne ici, il y a d'abord le fait d'une situation économique radicalement bouleversée. La famille ne pouvant assurer l'entretien de ses filles après l'adolescence, celles-ci sont obligées d'accepter du travail au dehors. Par ailleurs, la famille réduite et limitée d'aujourd'hui ne peut plus se charger du sort de ses filles non mariées. Il faut donc qu'elles s'en préoccupent elles-mêmes.

Ceci exige une évolution assez nouvelle de leur personnalité. Dès qu'elle assume des responsabilités économiques, la jeune fille est amenée à une certaine indépendance de vie, de sorties, de rapports sociaux, de dépenses, de distractions, etc. Cela exige une maturité de jugement et une indépendance de caractère considérables. Cela exigerait aussi une éducation en rapport avec les conditions nouvelles.

3° Une telle évolution vers l'indépendance doit s'affirmer à mesure que la situation se prolonge. Elle s'infléchit vers une communauté conjugale de style nouveau, quand vient le mariage. Elle tend au contraire vers une autonomie plus grande à mesure qu'augmente la probabilité du célibat. Elle devrait atteindre son équilibre définitif quand cette vocation se confirme. A ce moment, une personnalité particulièrement forte est requise, qui permette de vivre dans une indépendance et une solitude que ne connaissent point les personnes mariées. Cette situation difficile est imposée par les faits; il faut donc lui faire correspondre un équipement psychologique proportionné. Cet effort comporte des éléments divers.

4° Il y aurait d'abord le plan modestement économique. Il faut vivre. Et il faut aussi prévoir l'avenir d'une personne qui ne peut compter que sur elle-même : maladie, vieillesse, retraite, etc. Le problème doit être librement envisagé, courageusement affronté, et la solution fermement exécutée. Il faudra sans doute ici couper, de manière respectueuse mais décidée, les liens d'une enfance trop prolongée. Sur ce point comme sur bien d'autres, il faut définitivement renoncer à la vie parasite pour accéder à l'autonomie d'un adulte, que dis-je, d'un adulte voué à une exceptionnelle indépendance. Encore la vertu de force et la totale liberté d'une personnalité maîtresse de ses décisions, selon un mode inconnu d'ailleurs.

5° Il y aurait ensuite le problème d'une profession, au sens d'une carrière particulière conforme aux goûts et désirs de l'intéressée. La jeune fille qui va travailler en attendant le mariage peut ne pas attacher beaucoup d'importance au choix d'un métier : car elle espère bien ne pas s'y attarder. A mesure que le temps passe et que la possibilité du célibat s'affirme, il est raisonnable de reconsidérer le problème. Il s'agit désormais

d'une orientation plus durable, qui peut engager toute la vie. Dans ces perspectives nouvelles, l'avenir économique pose lui aussi des questions plus urgentes. La possibilité d'une réorientation, d'un réapprentissage, d'une formation professionnelle plus poussée, d'un départ à la recherche d'un poste plus intéressant méritent d'être envisagés. Ici encore, l'autonomie d'un jugement assuré et mûri trouvera à s'exercer, ce qui contribuera d'ailleurs puissamment à former la personnalité. Il devra se développer si la vocation au célibat imposée par la divine Providence doit aboutir à son plein épanouissement.

Cette réadaptation tardive n'est d'ailleurs qu'un pis aller. Il est déraisonnable, dans les conditions sociales d'aujourd'hui, d'engager une jeune fille dans une occupation quelconque considérée sous l'angle d'un simple salaire d'appoint provisoire pour le foyer paternel. Car nul ne peut prévoir la durée de cet état de pré-mariage; il est certainement destiné à demeurer de façon définitive pour un certain nombre; enfin, les incidents familiaux les plus divers peuvent obliger une femme même mariée à retrouver un gagne-pain. Il convient donc d'orienter d'emblée les jeunes filles vers une carrière en rapport avec leurs goûts profonds, leurs aptitudes et leur éducation, et dès lors susceptible de leur assurer dans la société une place proportionnée à leurs dons. A trente-cinq ans il sera trop tard. Le problème est urgent dès l'âge scolaire. C'est dire la responsabilité des parents et éducateurs qui, par commission ou par omission, engagent tout l'avenir des jeunes confiées à leur garde.

6° Ceci soulève tout le problème du choix d'un métier et, plus profondément, celui d'une carrière spécifiquement adaptée au génie de la femme. Question difficile, et complexe, qu'on ne pourra toucher ici que brièvement, et du point de vue assez spécial qui nous occupe.

On ne dira rien des aptitudes ou capacités spécifiquement féminines, ou considérées comme telles. Car c'est une question empirique que l'expérience se chargera bien de résoudre. On ne fera pas non plus mention des convenances sociologiques. Car les conditions sociales évoluent rapidement, et l'histoire des civilisations comme l'ethnologie nous ont révélé tout ce qu'elles ont de relatif. On ne retiendra donc que l'incidence de la profession

sur la structure psychologique de l'individu. La carrière a en effet une fonction éducative, en ce qu'elle satisfait plus ou moins les besoins profonds de l'âme, en épanouit heureusement les facultés essentielles et assure donc l'équilibre de la personnalité.

Or, la mission essentielle de l'ensemble des femmes restera nécessairement le mariage et la maternité : il le faut bien, si l'espèce humaine veut survivre. La grande majorité des femmes, orientée en ce sens par la nature, le seront donc aussi par l'éducation. Peu importe alors qu'il s'agisse de dons innés ou acquis, elles auront une psychologie caractéristique, des attitudes particulières, des besoins spécifiques. Le problème est de les satisfaire. Il se pose de manière assez différente selon qu'il s'agit de femmes déjà mariées, de jeunes filles avant le mariage, ou enfin de célibataires confirmées en leur état. Dans le premier cas il n'y a guère de difficultés de principe. L'équilibre humain de la femme mariée lui vient de son rôle d'épouse et de mère. Son seul souci sera de ne pas compromettre cet aspect essentiel de sa vie par la profession par ailleurs poursuivie. Il peut y avoir gêne, ou concurrence, qui obligeront à des ajustements délicats. Mais de toute façon les insuffisances humaines de la carrière seront compensées par les activités pleinement satisfaisantes de la vie familiale.

Le problème est plus difficile pour la jeune fille. Destinée au mariage, elle doit s'y préparer en entretenant et développant toutes les valeurs humaines et spirituelles indispensables à cet état. Si sa profession est sèchement technique ou administrative, elle risque de rester insatisfaite, en attendant qu'une longue accoutumance ne l'aie complètement déformée. Pareille situation est toujours dommageable. Elle sera d'autant plus difficile à supporter qu'elle dure plus longtemps, pour atteindre un maximum d'inconvénients quand le célibat provisoire se mue en un état définitif. Certes, il est possible de trouver en dehors de la profession des satisfactions affectives. Mais la chose demeure difficile et ne pourra jamais entièrement compenser une activité professionnelle intrinsèquement décevante. Il y aurait donc grand avantage à orienter d'emblée les jeunes filles vers des situations leur permettant d'épanouir les dons de dévouement et d'intérêt personnel que l'éducation jointe à la nature leur ont inspirés. Tout ce qu'on dira plus loin concernant les fonctions

éducatives ou sociales pourrait utilement s'intégrer dans la carrière, au lieu de constituer des activités d'appoint. Si même on se résout à une carrière scientifique, technique ou administrative assez neutre au point de vue affectif, que ce soit en connaissance de cause et en réservant par ailleurs des éléments complémentaires susceptibles de sauvegarder un équilibre humain satisfaisant.

7° Une vie humaine raisonnable doit dépasser l'étroite ornière d'une profession, quelque intéressante que celle-ci puisse être. Il faut trouver place pour une activité sociale, des amitiés, des distractions, une culture humaine et religieuse, etc. En tout cela, il faut désormais penser pour soi, organiser sa vie, prendre ses responsabilités, exercer une saine prudence, bref se gouverner en personne pleinement adulte et pleinement consciente des obligations que lui impose sa condition de célibataire.

8° Cette vocation prive l'individu du soutien de la société conjugale. Raison de plus pour s'insérer dans toute la mesure du possible dans les communautés qui restent disponibles. Mais il ne s'agira pas d'asiles pour tempéraments craintifs; tout au contraire, il faut en faire des sociétés d'adultes où l'on donne autant que l'on reçoit. Cela peut consister en une société d'amitié de deux ou trois personnes habitant ensemble. Mais il y a aussi les groupements professionnels, syndicaux, paroissiaux, charitables, communaux, politiques, etc. Ici encore, le jugement et la discrète prudence sont de rigueur. Il n'y a aucune raison de se « lancer dans les œuvres » ou de « faire de la politique » de manière inconsidérée. Mais il est raisonnable d'épanouir l'activité normale d'une personnalité adulte et libre, munie de sa carte d'électeur et des autres titres qui en font un membre responsable des divers groupements naturels. Ceci comporte un élargissement des intérêts, une culture plus développée (professionnelle, sociale, politique, religieuse, etc.), et un souci généreux du bien commun. La célibataire, privée des joies de la famille, mais aussi des servitudes qu'elle comporte, se doit plus que tout autre au service de la communauté. Celle qui ne trouverait pas le moyen de servir ainsi la collectivité, d'une manière ou d'une autre, serait certainement un être diminué, qui n'aurait pas fait un usage généreux des moyens que lui confère son état.

9° En tout cela se pose la question du service rendu au bien

commun, ou, si l'on préfère, de la vocation sociale. Il y a là une obligation universelle, car tout homme en ce monde profite de l'ordre social et doit donc prendre sa part des charges communes. Mais le citoyen marié s'en acquitte pour une part importante en la famille qu'il fonde et les enfants qu'il élève; ce qui ne le dispense d'ailleurs pas de ses autres devoirs civiques. Le célibataire, dépouillé des premiers, doit d'autant plus se consacrer à ceux qui lui restent accessibles. La communauté ne peut vivre si ses membres ne se consacrent librement et généreusement aux multiples fonctions qui réclament un dévouement désintéressé et compétent. Et c'est très spécifiquement la fonction de la célibataire, en raison des moyens propres à son état.

10° Une vocation ne peut se définir en termes purement négatifs. Ce n'est pas une vocation que de simplement ne pas se marier. Certes, le sacrifice est dur, d'autant plus difficile à supporter qu'il meurtrit plus profondément des aspirations naturelles et qu'on avait des raisons de croire légitimes. Il est donc concevable qu'il occupe longtemps une place essentielle dans la psychologie de l'intéressée. Il est même normal que ce renoncement fondamental, point de départ d'une vocation péniblement découverte, continue de jouer un certain rôle tout au cours de la vie. Mais, acceptée, apaisée, purifiée, cette peine ne sera cependant qu'un fondement sur lequel doit s'édifier une vocation positive. La destinée de tout homme en ce monde est en effet de faire quelque chose, d'agir de façon constructive, bref de remplir sa vocation. Il est donc essentiel d'ajouter à l'acceptation du célibat (au sens de renoncement au mariage) la recherche des aspects positifs d'une vocation dont le célibat n'était que le revers. Tout comme le mariage n'est rien sans l'époux avec lequel il s'accomplit, de même le célibat est vide de sens s'il ne reçoit le contenu positif d'une vie qui s'épanouit. Et c'est là qu'interviendront à plein la carrière sociale, mentionnée dans ce paragraphe, et la fonction éducative, discutée dans le suivant. Il y a une stricte obligation pour chacun de tirer parti des talents reçus. Les événements mêmes qui révèlent la vocation au célibat doivent donc être réinterprétés pour y découvrir aussi la carrière positive, directement voulue par la Providence, et dont le renoncement au mariage n'était que la condition.

11° On touche ainsi une phase délicate dans le développement de la psychologie féminine. A trop attendre le mariage, une attitude trop intéressée risque de s'établir. On ne pense qu'à soi. Car les « partis » possibles dont tant on se préoccupe ne sont intéressants que par la fonction très particulière qu'ils pourraient remplir. Ce souci dévorant risque de dessécher l'âme. A trop chercher l'amour d'un époux, on en arrive à négliger d'autres occasions d'aimer. Et on perd le sens des dévouements possibles, la faculté de s'enthousiasmer. La générosité disparaît, et avec elle la joie de vivre. On s'intéresse moins au monde. Et on risque donc de ne pas comprendre d'authentiques indications de la Providence, qui orientent vers la vocation réelle en laquelle doit s'accomplir la perfection. Tout durcissement, tout rétrécissement de l'amour sont à ce point de vue des signes de danger. C'est un point auquel devraient particulièrement veiller les jeunes filles dès que le mariage se fait un peu attendre. Car cet égoïsme est également désastreux pour la vie conjugale et pour le célibat.

12° Dernier point. La jeune fille qui commence à s'inquiéter des années qui passent ne doit pas craindre de s'engager dans cette voie d'une maturation de la personnalité. Cela ne compromet en rien ses chances de mariage. L'homme qui épouse une fille très jeune pourra n'être attentif qu'à l'éclat de son sourire et à la fraîcheur de ses vingt ans. Chez une fiancée de vingt-cinq, de vingt-huit ou de trente ans, il cherchera des qualités plus solides et des indices d'une valeur plus affirmée. Passé l'âge, il est vain, et un peu ridicule, de jouer à la fillette.

IV. — Personnalité et enseignement.

1° Saint Thomas, en son traité du gouvernement divin, enseigne qu'il y a deux façons pour l'homme d'agir sur d'autres hommes. Le premier est par la génération, quand les parents donnent la vie à leurs enfants. Le second est par l'enseignement. Le premier procédé est refusé au célibataire, par définition même. Reste le second, dont la portée est considérable.

2° Tout homme vient au monde sous la forme d'un bébé vagissant, et à partir de là il doit croître et se développer pour devenir

un adulte parfait. Ce processus complexe et mystérieux se poursuit dans un milieu constitué par la culture humaine qui l'entoure, et dont les autres hommes sont les facteurs les plus importants. Sur cette éducation repose tout l'avenir de la civilisation et de l'Église. Car rien n'est plus certain que la mort de tous les vivants d'aujourd'hui, et qu'ils seront remplacés par les jeunes que nous aurons élevés. Tous nos actes, nos paroles, notre exemple contribueront à cette fonction; mais aussi les tâches spécifiquement éducatives que librement nous accepterons. Ceci est manifestement un lieu propre pour l'activité du célibataire. Car, d'une part, il ne peut participer à l'autre fonction humaine dans le gouvernement divin de l'univers. Et, d'autre part, il dispose d'une plus grande liberté. Il pourra, surtout, se porter aux postes par ailleurs démunis, et qui réclament une intervention. Dans ce domaine immense, les vocations les plus diverses pourront librement se déployer, à mesure que s'épanouit l'inventive générosité de son amour des hommes.

3° Cette activité peut se manifester sous d'innombrables formes. La plus obvie serait l'adoption d'un orphelin — ou de préférence de *deux* à la fois, afin de leur donner une famille plus normale, et surtout de les mettre à l'abri de dangereux accaparements sentimentaux. Ce serait parfait, mais comporte des exigences d'âge, de moyens financiers, etc., qui peuvent être insurmontables. Restent des adoptions d'un style plus modeste, dont la moindre serait la visite régulière d'un enfant dans une institution. Une visite mensuelle, s'il est impossible de faire plus, permettrait déjà de donner à l'enfant le sentiment qu'il y a quelqu'un au monde qui l'aime, de lui donner surtout quelqu'un qu'il puisse aimer. Le meilleur orphelinat du monde ne peut que priver l'enfant de ces rapports personnels sans lesquels il ne peut se préparer ni à aimer ses semblables ni son Dieu. Inutile de développer ce thème facile de l'adoption, évidemment susceptible d'innombrables variations.

4° L'activité éducatrice peut s'exercer de mille autres façons. On peut accueillir chez soi une compagne de travail plus jeune, trop isolée et donc exposée. On peut s'occuper de l'apprentissage ou de la formation des jeunes dans son milieu de travail. On peut recevoir une étudiante loin de sa famille. On peut soutenir d'une

discrète amitié parents, voisins ou amis qui en auraient besoin. On pourrait d'ailleurs aussi, pour celles qui en auraient le goût, s'occuper d'œuvres strictement éducatives dans l'enseignement, les œuvres, l'assistance sociale, etc.

5° En tout cela se retrouveraient les rapports humains si essentiels en toute vie normale, et dont l'absence d'une famille risque de priver la célibataire. Il est bon, et nécessaire, de se dévouer et d'aimer. Thème évident. Mais il n'est pas moins indispensable de souffrir par ceux que l'on aime, de les servir d'une façon désintéressée, pour *leur* bien. Il sera donc indispensable de leur permettre de se détacher, à mesure que leur éducation progresse et qu'ils se préparent à vivre leur propre vie adulte et indépendante. Ceci est essentiel. Ces rapports personnels ne sont pas destinés à fournir un objet aux émotions mal maîtrisées du célibataire déçu, ils doivent servir ce sujet, cette personne autonome à laquelle on se dévoue. L'éducation a pour règle et pour mesure celui que l'on prétend éduquer. Et c'est dans la mesure même où l'éducateur s'oublie lui-même pour se consacrer au bien de l'autre qu'il purifie ses propres intentions, règle ses passions et, pour tout dire d'un mot, forme son caractère.

Une telle activité, si vraiment elle est désintéressée, rend à la célibataire quelques-unes des peines, mais aussi quelques-unes des joies qu'elle n'a pu trouver dans la maternité. Mais, tout comme le développement spirituel des mères se réalise dans une douloureuse purification de leur amour maternel, la perfection spirituelle de la célibataire éducatrice se constituera dans la purification constante de son dévouement. Et si le jaillissement profond d'un sentiment enraciné dans la biologie lui est à jamais refusé, elle pourra renouveler en des circonstances plus diverses un sentiment plus facilement dépouillé de ses désordres. Les vocations ne peuvent se comparer. Il y a de quoi combler les besoins de tous les cœurs généreux et mener à leur perfection toutes les âmes de bonne volonté.

★

En définitive, on trouverait quatre caractéristiques dans l'attitude psychologique propre aux célibataires involontaires.

1° A la racine de la personnalité tout entière, un sentiment profond et puissant de foi; d'une foi très pure et très dégagée de toutes les faciles et inopérantes « raisons de croire ». Il faut en effet accepter par la violence des faits une vocation au célibat pour laquelle on ne trouve en soi aucune indication, qu'on n'avait jamais désirée et à laquelle on ne se résigne que sous l'âpre contrainte d'une attente toujours déçue. Aucune facilité ici, aucun mouvement spontané vers une vie qui semble correspondre aux besoins les plus profonds du cœur. Mais une indication toute extérieure, qu'il faut savoir comprendre, un appel qu'il faut savoir reconnaître comme l'expression de la volonté divine la plus pure et la plus dépouillée. Mais aussi quelle puissance de l'amour divin qui plie ainsi l'âme à ses desseins ! Point de discrète suggestion, laissant à la créature le moyen de se décider, avec un *qui potest capere, capiat* désabusé; mais un *compelle intrare* auquel littéralement on ne peut se dérober. Tout ici est grand, tout est fort, tout respire la puissance infinie de la sainte volonté de Dieu.

Au départ un détachement douloureux, tardivement révélé, péniblement compris, courageusement accepté, généreusement sanctifié. Par ailleurs, une attente hésitante et passive transformée par l'acceptation d'une vocation enfin comprise en une force d'une exceptionnelle virilité. Enfin, dominant tout, une invitation de la Providence à laquelle l'âme ne peut en définitive se refuser. C'est une vocation exceptionnelle que celle où l'amour de Dieu pour sa créature se révèle aussi distinctement aux yeux de la foi.

2° Cette vocation sera caractérisée par la vertu de force. D'une force lentement développée, à mesure que l'appel divin se précise, tardive à s'épanouir peut-être, mais exceptionnellement puissante. Elle repose en effet sur un abandon total à la volonté de Dieu, manifestée d'une façon inéluctable. Elle doit permettre de comprendre et d'accepter un sacrifice pénible, qui ne peut laisser l'âme endolorie, mais doit au contraire féconder son action ultérieure. Enfin elle doit être celle d'une personnalité destinée à vivre seule, sans les soutiens habituels de la famille, et dès lors contrainte à une autonomie exceptionnelle.

Une telle vertu de force confère à l'âme une fière virilité. Ce

qui ne veut pas dire qu'elle durcit le cœur, ou qu'elle donne à la femme célibataire un caractère masculin. Tout au contraire. La vieille fille (et le vieux garçon) de la caricature sont des êtres manqués, qui n'ont pas su comprendre leur vocation et mûrir leur personnalité. Un célibat réussi doit aboutir à un équilibre qui, tout en conservant les qualités propres à son sexe, participe des vertus de l'autre. Sainte Thérèse d'Avila disait à ses religieuses de « n'être pas des filles », c'est-à-dire de n'avoir pas les défauts et les petitesses de leur sexe. Elle-même d'ailleurs était un exemple d'une haute et forte virilité qui n'avait sacrifié pour autant aucune de ses vertus féminines. Ce sont les insuffisances qu'il faut éliminer, non les dons propres. La vie règle d'ailleurs spontanément ces choses. Il n'y a pas à se préoccuper d'être (ou de rester) « bien féminine ». Qu'on fasse son devoir, qu'on se dévoue à quelques-unes des multiples tâches qui peuvent remplir une vie généreusement épanouie, et les vertus se développeront toutes seules. Il faut penser à l'objet, à la mission à remplir, au bien à faire et au mal à éviter, plus qu'au mécanisme qui en soi l'accomplit.

3° Autre caractéristique, la vocation sociale. La femme célibataire involontaire se doit plus que tout autre au service de la communauté. La chose s'impose en raison de ses origines, de sa liberté, du mode nécessaire de son action. Il importe donc qu'elle cherche dans ce domaine les déterminations positives de sa vocation. Ici encore il faudra du jugement, du courage, et une grande générosité. Il faut savoir apprécier ses moyens, mesurer les difficultés, reconnaître les tâches possibles et leur degré d'urgence, s'engager enfin, et puis rester fidèle à l'œuvre entreprise. En tout cela, il importe de veiller soigneusement à la valeur de l'action personnelle, qui, par le contact immédiat, forme à la fois l'éducatrice et l'objet de son dévouement. Dans le domaine ainsi offert, il y a d'immenses possibilités, correspondant aux moyens les plus divers et permettant à chacun de remplir une vocation originale, riche en valeurs humaines et divines.

4° La quatrième caractéristique de cette vocation spéciale lui viendra de la qualité spécifique de la charité qui l'anime. Toute destinée humaine inclut nécessairement l'amour du prochain; et dans cet amour s'organise naturellement un ordre de charité,

dont la proximité est une des dimensions essentielles. Pour la personne mariée, cette proximité est évidente et nettement délimitée : elle aimera son époux et ses enfants avant tout autre. La priorité est naturelle, elle se fonde directement sur la biologie, elle rencontre aussi des dispositions subjectives immédiates. Par contre, elle risque d'être désordonnée, tant dans sa qualité intrinsèque que dans son exclusivisme. La célibataire organisera son ordre de charité selon un mode assez différent. Il y a beaucoup moins d'ordinations immédiates données par la nature. Celles qui subsistent sont de type social : famille plus éloignée, voisinage, groupe professionnel, etc. Leur multiplicité même nécessite un choix. C'est ici qu'une charité déliée et toute surnaturelle sera indispensable, afin de reconnaître toutes les possibilités et d'accueillir les indications de la Providence.

Ce que nous avons appelé la vocation positive se révèle ici, par le choix surnaturellement inspiré des amours qui animeront la vie et lui donneront, avec ses plus grandes peines, ses joies les plus profondes. Autant le fait du célibat était imposé, autant l'amour qu'il rend possible est ici indéterminé. Il y aura donc dans la charité une liberté d'allure ailleurs inconnue, qui témoigne de sa qualité spirituelle. Elle n'en correspond pas moins à une volonté divine spécifique, qu'il faut savoir lire dans les événements. C'est en ce domaine surtout que se reconnaîtra la perfection d'un célibat réussi, dont la charité purifiée et spiritualisée aura triomphé des déceptions initiales d'un amour trop égoïste et trop étroit, pour servir librement les âmes que de toute éternité la Providence lui réservait.

★ ★ ★

REFLEXIONS D'UNE PSYCHIATRE

La femme célibataire n'est-elle pas plus vulnérable à la névrose que la femme mariée?

Son équilibre psychologique est-il plus difficile à réaliser?

L'ampleur du problème dépasse l'extension de la question, car pour y répondre il faudrait envisager d'ensemble tout le problème de la condition féminine dont il constitue l'un des aspects.

Depuis une cinquantaine d'années les événements et les circonstances ont amené des changements tels que les problèmes concernant l'adaptation de la femme dans la société actuelle sont posés en termes nouveaux.

Il y aurait beaucoup à dire, et il faudrait une étude plus vaste pour indiquer les voies à suivre dans une telle recherche; nous nous bornerons à faire part de quelques réflexions suggérées par notre expérience clinique.

Au plan d'une psychologie « en profondeur », l'on s'aperçoit que chaque sujet porte en lui son « drame particulier ». Telle est l'humaine destinée.

Ce drame particulier ne se traduit en comportement névrotique que si le sujet n'arrive pas à le dominer, à l'intégrer dans sa personnalité et à en faire un élément de sa bonne adaptation au réel — que ce réel soit d'ordre matériel ou spirituel.

L'équilibre psychologique est une réussite difficile, il comporte de nombreux degrés, et rare est sa perfection.

La mauvaise assimilation de ce drame particulier peut se traduire de bien des manières, allant du trouble fonctionnel léger tel que l'insomnie, maux de tête, les spasmes digestifs, jusqu'aux névroses proprement dites : dépressions, phobies, obsessions, etc., en passant par les tics et les crises de nerfs.

Gêné par ces manifestations, ou gênant pour son entourage, le sujet vient alors consulter le médecin.

Les femmes célibataires viennent-elles consulter en plus grand nombre que les femmes mariées ?

Sans être en mesure de fournir des données statistiques, nous pouvons dire que nous en avons vu un peu plus.

Mais se sont-elles trouvées en difficulté avec elle-mêmes parce que célibataires ou parce que femmes ?

Combien n'avons-nous pas vu de femmes mal adaptées au mariage, soit dans leur rôle d'épouse, soit dans leur rôle de mère : femmes frigides, ou mères venant consulter pour les troubles de caractère de leurs enfants, sans se douter qu'il s'agit avant tout de réactions conditionnées par leurs propres attitudes névrotiques.

On est donc fondé à se demander si l'état de célibat est le principal responsable des états nerveux des dites célibataires, ou s'il ne s'agit pas avant tout de difficultés inhérentes à la condition féminine, difficultés qui peuvent être renforcées, durcies par un célibat forcé, difficultés que le mariage pourrait atténuer, masquer, voire résoudre si les époux sont assez bénis du ciel pour s'aider mutuellement à poursuivre l'évolution normale de leur affectivité.

Trop souvent, dans un ménage mal assorti, ces difficultés ne font que s'exaspérer, par maladresse ou simplement par ignorance. Qui en effet se soucie de préparer au mariage avec compétence, tact et intelligence ? A ce point de vue les jeunes hommes semblent souvent plus mal éduqués encore que les filles.

Si donc nous cherchons à analyser les raisons des comportements névrotiques des femmes, qu'elles soient célibataires, mariées ou veuves, nous pouvons presque toujours les classer sous deux grand chefs :

1° Refus de la féminité;

2° Arrêt du développement affectif.

Il existe cependant des difficultés qui tiennent en propre à l'état de célibat. Elles nous apparaissent très différentes, qu'il s'agisse de femmes ou d'hommes.

Pour la femme, en admettant que les difficultés ci-dessus n'existent pas ou n'existent plus, un certain déséquilibre peut se manifester du fait que, toutes les conditions favorables à un bon mariage se trouvant réunies du côté féminin, le mari ne se présente pas. L'éventualité n'est pas illusoire : il y a plus de femmes que d'hommes.

C'est alors un état de souffrance, de solitude, d'insatisfaction ou d'énervement. L'absence de maternité se fait sentir cruellement.

Aux abords de la quarantaine, et même avant, le « démon de midi » peut susciter maintes manifestations empreintes d'instabilité, d'irritabilité, d'attitudes vindicatives ou revendicatrices, ou bien des états dépressifs pouvant aller jusqu'au dégoût de la vie.

Selon le plan de Dieu, qui nous est rapporté dans la Genèse, « Dieu fit l'homme mâle et femelle »; et lorsqu'il façonna la première femme, il lui assigna le rôle d'être « l'aide de l'homme ».

L'homme complet, c'est le couple, l'un étant normalement complémentaire de l'autre.

Le célibat constitue donc toujours en soi une anomalie qui réclame une adaptation particulière, et qui peut aboutir soit à une réussite supérieure, soit à un échec, avec tous les degrés que de telles affirmations comportent.

Nous n'envisageons ici que les cas d'échecs féminins plus ou moins partiels, et nous espérons que notre étude, en décelant les principales causes de ces échecs, permettra à quelques-unes de les éviter, ou leur indiquera la voie pour y porter remède.

Il nous paraît utile d'insister pour montrer que chez l'homme le célibat n'est pas imposé de la même façon que chez la femme. Et le problème est très différent.

Celui qui veut vraiment se marier, qui n'a pas renoncé au mariage pour répondre à un appel, à une vocation particulière, celui-là peut presque toujours choisir une femme. C'est à lui de prendre l'initiative et du choix et du rôle de guide de l'évolution des sentiments de sa compagne. A la condition que sa propre

évolution soit assez bien orientée pour être en mesure de donner aussi bien que de recevoir dans les mutuels échanges.

Mais il serait hors du cadre de cet article de traiter le problème des hommes célibataires; il suffit d'avoir souligné qu'il se pose en termes très différents de celui de la femme célibataire.

★

Essayons donc d'esquisser les grandes lignes des comportements névrotiques de la femme célibataire d'après les raisons que nous avons énumérées plus haut :

1° Refus de féminité;

2° Arrêt du développement affectif.

1° Refus de féminité.

Édouard Pichon appelait cette attitude : inacceptation du sexe; nous pourrions dire aussi incompréhension de la condition féminine.

Nous avons tous devant les yeux le tableau de la femme capable et autoritaire.

A la tête d'un bureau, d'une entreprise ou d'une œuvre : c'est la femme-chef. Elle tient la place d'un homme, souvent d'ailleurs avec succès.

Cette attitude virile, parfois inspirée par des nécessités économiques ou sociales, peut aussi être l'objet d'un choix délibéré de la part de la célibataire qui prétend réaliser seule l'excellence du couple et se vante tout haut, ou tout bas, de se passer d'homme.

Mais la nature ne perd pas ses droits, et nous connaissons des cas où cette superbe se paie par des symptômes névrotiques, par exemple par des spasmes digestifs, entraînant des bizarreries de régime extraordinaires.

Une telle attitude peut aussi, sous certains rapports, constituer une réussite partielle, car elle fournit une compensation et draine utilement l'activité de certaines femmes en surnombre. Il peut y avoir là une compensation véritable, envisagée et du point de vue économique et du point de vue du sujet lui-même. Le métier occupe la vie.

Mais nous savons par les multiples confidences recueillies que, pour une femme, les métiers, même les plus captivants et les plus féminins, comme ceux de médecin, d'éducatrice ou d'aide sociale, ne comblent pas une vie; ils peuvent constituer un élément d'adaptation et en effet contribuer à aider la célibataire à trouver son équilibre, mais l'axe du véritable équilibre psychologique est à chercher en dehors du métier, à des plans plus profonds. A plus forte raison, les tâches où il faut faire l'homme n'apportent pas par elles-mêmes d'éléments d'équilibre psychologique à la mentalité féminine, et elle favorise l'hypertrophie de ses défauts.

On peut se demander aussi si une telle attitude a été une conséquence ou plutôt une cause de non-mariage.

Plus redoutable est la femme-chef dans les œuvres sociales, car son attitude névrotique peut être assez bien compensée pour elle-même, ne se traduisant que par quelques symptômes somatiques qui ne l'empêchent pas d'accomplir une tâche de grande envergure et qui emporte l'admiration.

Mais à cette tâche que conçoit et réalise sa forte personnalité, elle associe collaborateurs et collaboratrices, et le danger peut n'être pas illusoire pour les collaboratrices qui risquent de faire dans leur jeunesse une fixation affective sur « le chef », qui représente alors à la fois le père, le mari et la mère; fixation qui les détournera indûment du mariage et leur fera manquer des occasions heureuses.

On assiste alors à des réveils douloureux et tardifs de filles qui ont le sentiment pénible d'avoir raté leur vie, d'avoir poursuivi des chimères; désillusions qui peuvent accentuer des tendances névrotiques, obsessions, agitation ou dépression et idées de suicide, ou même favoriser l'éclosion d'une psychose.

« Le chef » est en général inconscient de ces mécanismes, il ne conçoit pas qu'il s'agit là des répercussions de sa propre névrose, il est de parfaite bonne foi, victime lui-même de l'ignorance générale de ces problèmes ou de préjugés éducatifs.

On voit ici transposées dans le plan social et des œuvres les conséquences de l'attitude de ce que les psychanalystes appellent la mère castratrice, attitude qui dans les familles bouleverse peut-être encore plus le développement de l'affectivité du garçon que

celui de la fille, et qui est à l'origine de tant de troubles de caractère chez les enfants et de fausses manœuvres dans les décisions et indécisions concernant le mariage.

Peut-on dire que cette tendance autoritaire et captative fasse moins de dégâts chez les célibataires que chez les mères de famille ? Cela dépend à quelle échelle et dans quel milieu s'exerce l'influence.

Ces types de femmes sont souvent attirées par les tâches éducatives, et il est navrant de constater combien de qualités exceptionnelles peuvent être contrecarrées, stérilisées, déviées par de telles dispositions.

Nous ne nous étendrons pas sur la possibilité des développements de tendances homosexuelles, latentes chez les jeunes élèves, par exemple, qui s'enflamment pour leurs maîtresses.

Si le « chef » n'est pas avertie, nous assistons dans son entourage immédiat à la culture de tendances hystériques, mythomaniaques ou paranoïaques et à l'écrasement ou la mise en veilleuse des tendances proprement féminines.

Pourquoi ? Parce que ces femmes-chefs n'ont pas compris qu'elles devaient être avant tout des mères et non des capitaines, c'est-à-dire pas plus des pères que des maris; elles n'ont pas su valoriser à leurs propres yeux et aux yeux de leur entourage les aspects profonds et féconds de la condition féminine, car pour éprouver au fond de soi-même des sentiments pleinement maternels, il faut avoir saisi profondément que l'enfant est le fruit de l'amour, donc une œuvre accomplie en commun avec un autre. C'est un repliement sur soi, un amour-propre (= égoïsme + orgueil) subtil de la part de la mère de considérer l'enfant comme sa propre possession exclusive.

Sans doute, chez la femme mariée, une telle attitude couvre souvent la compensation d'une déception causée par le mari.

Cette illustration tirée de la vie conjugale est destinée à éclairer le mécanisme de l'attitude captative et à montrer qu'il est bien juste de la rattacher à une incompréhension de la condition féminine.

Cela est vrai qu'il s'agisse de mère de famille charnelle, et vrai encore analogiquement lorsqu'il s'agit de maternité sur le plan social ou spirituel.

Avons-nous fait comprendre combien ce tableau presque caricatural (quoique non imaginaire) de la femme névrotiquement virile diffère de celui de la femme forte de l'Écriture.

Cette dernière accomplit avec force ses tâches de maîtresse de maison, mais en cela elle reste essentiellement dans son rôle féminin d'épouse qui a « la confiance et le cœur de son mari et lui lui fera du bien et non du mal tous les jours de sa vie ». Elle est revêtue de force et de beauté. » Elle n'a brimé personne puisqu' « elle ouvre sa bouche avec sagesse et que sa langue se fait une loi d'être clémente ».

« Aussi ses fils se sont levés pour la proclamer bienheureuse et son mari s'est levé pour faire son éloge. »

A côté de ce type majeur de la femme-chef, qui de nous n'a pas rencontré des types mineurs de « sous-chefs » plus ou moins « adjudants » et qui se font gloire d'être des « dures » ?

Le scoutisme féminin n'échappe pas toujours à ce péril, et il faut avouer que la nécessité de la lutte pour la vie, dans les milieux de travail, peut inciter des jeunes filles à réagir dans ce sens, par une attitude d'auto-défense. L'esprit public de pays entiers peut être atteint par cette dévalorisation de la féminité, soit que les femmes sont en surnombre, soit que les tâches urgentes pour l'économie nationale entraînent les femmes dans l'effort de la production.

On peut alors se demander quelle répercussion sur la civilisation entraînera une telle inflation des valeurs proprement féminines.

Arrêt du développement affectif.

A l'opposé de la femme inadaptée par durcissement, se trouve la femme qui est restée en deçà de sa maturité affective. Elle conserve des attitudes infantiles. Elle n'a pas su ou pas pu sortir à temps du nid familial, où la retenait à son insu une fixation à l'image protectrice du père ou de la mère nourricière. Elle ne sait pas voler de ses propres ailes, et le mari possible et ardemment souhaité cependant s'est trouvé plus ou moins inconsciemment écarté, sous de fallacieux prétextes.

La fille n'a pas franchi les étapes normales de son développe ment affectif et c'est la raison pour laquelle elle ne s'est pa mariée.

Elle sera aussi sujette à de tardifs et douloureux réveils. So drame particulier est un état d'ambivalence *qui se prolonge* c'est en cela que consiste l'attitude névrotique. Elle désire arden ment se marier et elle redoute de quitter la sécurité du nid fam lial. Elle peut aussi désirer passionnément la maternité et ne pa surmonter le dégoût inspiré par une révélation traumatisante d la nature de l'acte procréateur.

Ces filles tombent alors dans des états dépressifs, avec fatigue maux de tête, sentiments d'impuissance, névroses d'échec o névroses d'angoisse; ou bien des états obsessionnels, scrupule religieux, obsessions des souillures, phobies de toutes sortes, de lieux découverts ou au contraire des espaces clos.

Ces accrochages dans l'évolution du sentiment chez les fille peuvent encore se traduire par l'attitude revendicatrice du capric et de la bouderie, de l'enfant gâtée, reproduisant la réactio totalitaire de l'enfant devant une frustration : s'il n'a pas tou c'est comme s'il n'avait rien. C'est le terrain sur lequel éclosen les crises de nerfs.

Nous pouvons aussi reprendre le parallèle de telles attitude dans la vie conjugale : ce sera la femme enfant, la femme pou pée, qui pourra rester telle jusqu'à l'âge le plus avancé si, pou son malheur et celui des siens, son mari n'a pas su l'aider sortir de l'impasse et a continué à la traiter en enfant gâtée.

Envisageons en dernier lieu le cas de la femme qui a réussi un évolution normale de ses sentiments.

Elle est devenue adulte dans son affectivité; elle a conquis un suffisante autonomie psychologique et morale; elle est vraimen une personne; elle a pleinement accepté sa féminité et compri dans l'humilité la grandeur de la condition féminine, mais, pou des circonstances indépendantes de la volonté de quiconque, elle n'a pu se marier.

Sa souffrance est grande, elle ressent durement sa solitude, so besoin d'être protégée, d'être complétée et de donner à un ma et à des enfants le meilleur d'elle-même.

Va-t-elle se cabrer devant l'injustice du sort, va-t-elle porter rancune à celles de ses amies qui ont réalisé ce qui n'est pour elle qu'espérance déçue?

Elle a l'impression d'une frustration. Elle a peiné, lutté pour accepter sa condition féminine et il lui semble qu'elle ne peut atteindre l'épanouissement entrevu.

Va-t-elle réagir par des névroses compensatrices, ou chercher des solutions bâtardes de tricherie et de compromis?

C'est ce qui arrive parfois, mais, en regardant les choses de près, ce sont des défauts d'adaptation, ce sont reculs à des stades antérieurs de l'évolution, ce sont des erreurs de calcul psychologique.

Il est donc possible que l'état de célibataire rende l'adaptation psychologique plus difficile, plus lente, plus onéreuse pour la femme qui doit atteindre son équilibre sans le secours de la vie de famille, — mari et enfants, — mais, pour douloureux qu'il puisse être, cet effort d'adaptation n'est qu'un cas particulier de la condition humaine, l'adaptation de la veuve, de la femme mal mariée ou de la femme sans enfants, et qui n'ont pas réuni les conditions les plus favorables, présente le même ordre de difficulté.

Nous voulons en venir à ceçi : que le célibat par lui-même n'est pas générateur de troubles névrotiques et que le mariage n'est pas, comme on le croit, — on le dit trop souvent, — le remède des déséquilibres nerveux des vieilles filles.

Il faut remonter beaucoup plus profond; et c'est en travaillant au dévelopement normal et complet des sentiments que l'homme conquiert son autonomie psychologique et morale.

Le point le plus important est le dépassement du stade de l'amour captatif dont nous avons vu les méfaits, pour cultiver l'amour oblatif. Les deux pôles de l'équilibre étant l'oubli de soi et l'humilité.

Ainsi devenue adulte la personne trouvera en elle-même les ressources pour faire face à des conditions moins faciles. Chaque sexe puisera des ressources particulières en creusant le problème de sa propre condition. La condition féminine nous apparaît privilégiée sous ce rapport.

La sexualité féminine comporte une double polarité, la maternité complétant le rôle d'épouse.

La sublimation des tendances maternelles dans des tâches d'éducation peut être une issue pour un grand nombre. Pour celle-ci, membre de famille nombreuse, le rôle de sœur ou de tante se présentera tout naturellement comme une tâche de sacrifice acceptée pour l'épanouissement du bonheur des autres. Pour telle autre, elle remplira son rôle de femme en participant à la culture de son époque, ou en créant dans son milieu familial ou professionnel cette atmosphère de rayonnement autour duquel se ranimeront les courages et s'illumineront des perspectives d'avenir.

Le but à poursuivre est la conquête de l'autonomie morale dans l'humilité et l'organisation fraternelle de l'état de célibataire dans les perspectives de la mission féminine. Les plus faibles se sentant soutenues par les plus fortes, et que chacune reconnaisse sa vocation particulière dans un esprit de compréhension et de respect réciproque.

Dans ce problème de l'adaptation au célibat, non seulement la condition féminine apparaît comme privilégiée par les ressources de la double polarisation de sa sexualité, mais encore à cause de ses affinités pour les valeurs religieuses.

La vocation féminine est axée par l'amour; et pour la femme chrétienne l'amour, lorsqu'il rejoint celui qui brûle au cœur de Dieu, s'étend aux dimensions de toute réalité temporelle et spirituelle.

Aussi tout ce que nous avons dit en nous appuyant sur des données d'expérience clinique se trouve transfiguré par les perspectives du christianisme. Le mystère de Marie, qui est aussi le mystère de l'Église, vierge, épouse et mère, éclaire singulièrement les perspectives des problèmes féminins.

Ce n'est sans doute pas par hasard que notre temps, époque mariale où le mystère de Marie se développe dans l'Église, est aussi un temps réclamant des solutions renouvelées du problème de la femme chrétienne.

Ne sommes-nous pas à l'aube d'un renouveau où il sera demandé à la femme la fidélité à sa mission propre, qui se tient du côté des sources, des germinations patientes et des maturations

savoureuses, dans le pas à pas quotidien, obscur et fécond des préparations lointaines.

Ce ne sera pas en vain que la femme contemporaine en quête d'une solution neuve et vivante de ses problèmes particuliers se tournera vers Marie, la Femme éternelle, sa sœur et sa mère. Ses mots d'ordre ne seraient-ils pas : humilité et magnanimité, inspirés du cantique de sa joie : le *Magnificat*.

Dr Simonne Leuret.

CÉLIBAT
ET
TRAVAIL FÉMININ

La femme seule, par dignité et par nécessité, doit travailler. Le temps est loin où, cherchant à gagner sa vie, elle était déconsidérée et déclassée, où la fille qui faisait des études se voyait traiter de bas bleu.

La femme célibataire se doit à elle-même de donner un but à sa vie : pour exercer ses facultés et les grandir, pour se discipliner, elle a besoin qu'une tâche sérieuse l'oblige à l'effort quotidien.

Ce but, ce pourra être dans sa propre famille qu'elle ait à le poursuivre : sœur aînée, tante ou cousine, elle sera la providence des siens. Encore faudrait-il que la famille ne la mécanise pas, ne la réduise pas au rôle ingrat de servante sans gages; que maladie et vieillesse lui soient décemment assurées; qu'une part de ressources soit mise à sa disposition et qu'elle puisse avoir son petit « chez soi » où se retrouver, où recevoir même, en toute indépendance.

L'auxiliaire familiale que trop de familles doivent chercher hors d'elles, elle se fût trouvée en elles si le sort qui lui était fait avait été plus juste et plus humain.

Les œuvres sociales et de charité attireront normalement les célibataires : service paroissial, catéchisme, visite des malades, direction des mouvements de jeunesse, Croix-Rouge. Tous ces services exigent des cadres stables, mais il serait souhaitable

qu'une formation sérieuse leur soit imposée. La bonne volonté ne suffit plus, il faut des compétences pour servir; et si la « bénévole » est parfois redoutée, c'est qu'elle n'a pas fait l'effort de se mettre à la hauteur de sa tâche, c'est qu'elle n'y apporte pas toujours la régularité qu'un salaire requerrait d'elle. La bénévole est précieuse pourtant par son désintéressement, par sa libre disponibilité. Beaucoup d'œuvres excellentes ne subsistent que par elle. Mais les fortunes ne résistent pas aux inflations successives et l'on voit des femmes qui se sont dévouées toute leur vie finir dans le dénuement. Ne serait-il point un devoir que de leur garantir une vieillesse digne par une sorte d'assurance mutuelle?

Mais de plus en plus la célibataire s'engage dans une profession. C'est le plus souvent par nécessité, pour gagner son pain, pour décharger les siens de sa subsistance, pour les aider même, souvent. C'est aussi, légitimement, pour assurer son indépendance.

Les parents commencent à avoir ce souci d'orienter leur fille vers un métier qui lui permette une vie intéressante « si elle ne se marie pas ». Encore faut-il qu'ils guident le choix de leur enfant vers une profession valable et épanouissante. Or, la plupart du temps, ce choix est livré au hasard; il ne tient compte ni du tempérament et de ses besoins, ni des goûts profonds, ni des dons véritables. Un examen d'orientation professionnelle s'étayant sur l'observation familiale pourra, vers seize ans, indiquer les voies possibles, mais il reste que la femme, en tant que telle, n'est pas faite pour n'importe quelle tâche et qu'elle ne peut ambitionner de s'égaler à l'homme. Elle devrait s'interdire les métiers exigeant une résistance physique et nerveuse plus que moyenne, le port des fardeaux, la station debout constante; ceux encore qui la masculinisent et l'obligent à une vie trop rude ou trop combative — depuis la conduite des camions jusqu'aux grands concours.

En plus de ces règles générales du travail féminin, la célibataire doit trouver dans son existence personnelle et dans sa profession des compensations à ce qu'une vie de mère et d'épouse lui eût apporté. L'étude de ses besoins humains nous guide vers ce qui peut lui convenir.

Les *besoins vitaux*, de chaleur, d'air, de sommeil et de nourri-

ture ne devront être ni sacrifiés, ni hypertrophiés. La femme seule doit lutter contre sa tendance à se calfeutrer, à se dorloter ce qui l'amollirait. Elle ne doit point tomber dans l'excès contraire et s'imposer une vie inhumaine de privations qui la rendrait incompréhensive aux légitimes désirs des autres hommes. Son emploi du temps sera très heureusement réglé par sa vie professionnelle, une contrainte d'exactitude et de régularité la disciplinera.

Ses *besoins de connaissance* risquent d'être brimés, manquant du renouvellement constant qu'apporte la vie commune. Une profession trop routinière qui peut convenir à une femme ayant par ailleurs d'autres intérêts devra lui être déconseillée. Pour alimenter son besoin de voir, d'entendre, de toucher, de sentir, de goûter, il lui faut être en contact avec la nature, avec la matière ; ainsi son horizon ne se restreindra pas à sa petite cause personnelle et ses curiosités resteront en éveil.

La mère de famille trouve son épanouissement dans son foyer qu'elle crée, dont elle est la reine. La célibataire a, elle aussi, la hantise d'un royaume. Son instinct sexuel tend à s'inverser, à se muer en un besoin de conquête qui apparente sa psychologie à celle de l'homme. Moins puissante que l'homme, elle doit se limiter à un but plus proche et le prendre par la désintégration patiente des obstacles plus que par l'assaut.

Elle satisfera ses *besoins d'action* dans toutes les professions qui réclament création et qui donnent la joie des réussites relativement faciles : couture, mode, décoration, dessin. Elle régnera sur une classe, sur un atelier, sur un magasin et le commerce lui fournit une « clientèle » dont elle apprécie la fidélité. Car la célibataire est le théâtre d'un combat : femme, elle a un besoin profond de sécurité, de protection, de présence. Son goût du risque ne doit point l'entraîner vers l'aventure qui la désaxe. Un salaire régulier lui vaut mieux que des gains intermittents, même plus substantiels. Sans le soutien d'un homme pour l'épauler et la défendre, la prudence doit être sa vertu. Ce qui n'exclut pas les audaces nécessaires.

Ce qui comblera ses aspirations, c'est bien la satisfaction de ses *besoins altruistes* : besoins d'échange, d'amitié, de don de soi. Toute femme doit se dévouer à une part d'humanité, sous

peine d'être malheureuse, et les professions de médecin, d'infirmière, de sage-femme, d'assistante sociale, rempliront sa vie. De même l'enseignement depuis le jardin d'enfants jusqu'aux facultés : généralement moins douée en science pure, elle saura par contre mettre l'abstraction à la portée de ses élèves, car la femme a normalement, pour donner d'elle-même, des réflexes maternels, et elle sait trouver dans cette maternité spirituelle la grande compensation à sa stérilité physique.

Quant au *besoin sexuel*, c'est de tous celui qui se gouverne le mieux puisque son éveil est dû à la présence de l'objet qui doit le satisfaire. La femme seule qui tient à se garder pure ne doit point se croire invulnérable. Certains milieux : haut luxe, théâtre, cinéma, lui sont un danger proche. Le secrétariat d'un patron, de par la complémentarité de pensée qu'il crée, mène souvent à une amitié qui dégénère en sensualité. La femme qui se sent fragile peut fuir l'occasion et trouver refuge dans ces professions qui lui évitent les contacts masculins : enseignement libre, œuvres de l'enfance...

Mais toutes les barrières ne suffisent pas si ce n'est du dedans que vient la vertu. Une éducation des sens, bien conduite dès l'enfance, doit amener la femme à une tranquille maîtrise de soi qui lui permette de vivre sans trouble parmi les hommes. Bien mieux encore : la foi en Dieu, l'amour de Dieu qui peut occuper ce cœur libre et le nourrir jusqu'à plus faim.

La célibataire qui ne cherche pas à s'étourdir a normalement dans sa vie du silence et de la solitude. Aisément, elle mesure le vide de l'humain lorsqu'il n'est point habité d'éternel; elle qui n'a pas un soutien le cherche en Dieu; elle trouve sa conversation dans le ciel — et son trésor. Alors elle peut, dans le monde, apporter sa joie, elle est prête à cet amour universel qui est sa vocation vraie... Non pas « vieille fille » ni « célibataire endurcie », mais femme heureuse à laquelle rien ne manque.

6 février 1949.

S. Fouché.

LA RÉPONSE DE LA FOI

Les problèmes qui se posent aux célibataires involontaires ne sauraient être pleinement résolus des seuls points de vue psychologique et sociologique. Après avoir montré l'importance de ces facteurs naturels, il est temps de demander à la foi sa réponse.

Une théologie de cette situation serait utile, qui en montrerait les causes premières et les solutions totales, et qui, sans rien enlever de leur importance aux facteurs humains, les intégrerait au contraire dans une vue d'ensemble éclairée par la foi.

Mais cette théologie est à faire et nous ne prétendons pas l'exposer ici dans tout son développement. Quelques orientations, cependant, appuyées sur les articles précédents, peuvent être tentées.

Il s'agit donc de ces jeunes filles qui, sans vocation religieuse, attirées par le besoin et l'idéal d'un amour profond et créateur d'autres êtres, ne peuvent réaliser ce grand rêve de leur vie.

Les années passent, des espoirs précis ont été déçus, des fiançailles rompues, la solitude pèse, le cœur gémit, étouffe, se durcit, se désespère, se rebelle. Les nerfs sont à bout. La chair en profite pour aiguiser son tourment. La famille, les amies (mariées celles-là) disent : « Cette *pauvre* Jeanne. » Elle pleure en secret, persuadée qu'elle a « manqué sa vie ».

Les amitiés, le dévouement aux neveux et nièces, le zèle donné aux œuvres ou aux mouvements d'Action catholique, la culture générale, l'assistance sociale, le travail professionnel, tout cela a pu tromper un certain temps. Ça ne suffit plus.

La religion aussi, pense Jeanne, dans ses mauvais moments. Un prêtre confident n'a donné que des consolations éphémères; les devoirs religieux, les exercices de piété ne sont qu'un poids de plus. « La volonté de Dieu était-elle que j'accepte ce fiancé

qui m'était indifférent ? Avais-je une vocation religieuse que je n'ai pas su discerner ? De toutes façons, il est trop tard, même vis-à-vis de Dieu, j'ai manqué ma vie. »

Et notre « pauvre Jeanne » cherche en vain quel sens aurait pu ou pourrait encore avoir sa vie solitaire et stérile.

Il existe cependant. Mais il faut le demander à Dieu et le trouver dans la foi en Jésus-Christ.

Jeanne a assez de foi, de noblesse d'âme et de courage pour entendre cet enseignement. Mais le lui fait-on entendre, même quand elle le demande ?

On voudrait ici lui présenter la réponse de la foi à son angoisse. Réponse nécessairement générale, qu'il lui faudra appliquer à sa « vocation » particulière.

Car elle a bien, elle aussi, comme tout baptisé, une vocation.

Comme tout baptisé, elle a une vocation.

En conduisant un homme au baptême, Dieu manifeste qu'il l'a choisi, élu, prédestiné à faire partie de son peuple. Le Père l'a choisi pour le configurer à son Fils. Le Fils lui dit : « Sois parfait comme ton Père céleste est parfait. » L'Esprit-Saint l'habite pour le modeler à l'image du Fils, parfaire son adoption divine et le conduire au Père.

C'est là sa « vocation », dont le premier appel se fait entendre au baptême.

Le terme et la voie de cette vocation sont communs à tous les baptisés, mais chacun est appelé « par son nom ». Chacun a sa vocation particulière, qu'il lui faut découvrir, étape par étape, en attendant que lui soit enfin révélé, dans la lumière de la Parousie, le « nom » secret et ineffable dont Dieu l'appelle de toute éternité.

Comment discerner les traits particuliers de ce visage éternel qui se cherche en moi depuis mon baptême ? Ce serait une erreur de penser que Dieu a sur moi un plan tout fait à l'avance que je n'aurais plus qu'à suivre, comme l'enfant malhabile repasse à l'encre une page d'écriture déjà tracée au crayon par le maître. Dieu me veut libre. « Si tu veux, viens... » Ce dessein qu'il a sur moi, il veut me le voir inventer, jour après jour. Il l'invente avec

moi, si l'on peut dire. Ce dessein, qui est en lui tout tracé, il l'invente en moi, nous l'inventons ensemble, détail après détail, Dieu tirant le bien du mal par la puissance de sa sagesse et la gratuité de sa miséricorde.

Il est de ses fils adoptifs qu'il appelle à un état de vie particulier, ou à une fonction dans l'Église, par exemple au sacerdoce. Comment un jeune homme se sait-il appelé par Dieu au sacerdoce ? Par un attrait, mais qui ne va pas sans contradictions et renoncements. Par des aptitudes aussi, il faudrait mieux dire par l'absence d'inaptitudes. Fondamentalement, par un appel de l'Esprit-Saint. Mais, en dernière analyse, la certitude lui vient de l'appel de son évêque. C'est à ce dernier qu'il revient, selon les besoins de son diocèse, de juger de l'attrait, de l'aptitude et surtout de la droiture d'intention de l'ordinand. C'est lui qui appelle, au nom du Christ.

Mais tout n'est pas dit pour autant de la vocation de chaque prêtre. Le sacerdoce conféré, sa tâche pastorale reçue, il lui faudra, heure par heure, discerner la volonté de Dieu sur lui. De l'appel intérieur de l'Esprit-Saint aux événements les plus extérieurs, le prêtre est invité à « tirer accroissement de tout, en Celui qui est la tête, le Christ » (Ephes., 4, 15), pour parvenir à la vérité de sa vocation particulière, dût-il souvent marcher contre un attrait de tout son être, que contredit la fidélité à son sacerdoce ou à sa mission, les exigences du prochain ou des circonstances.

Car les circonstances peuvent être, à elles seules, des signes suffisamment probants de la volonté de Dieu.

C'est ce qu'il faut essayer de montrer à cette « pauvre Jeanne » qui, malgré son attrait pour le mariage, ne se marie pas, tout simplement parce que les circonstances ne s'y sont pas prêtées, du moins jusqu'à maintenant.

Ces circonstances parlent — à qui veut les écouter. Que disent-elles tout d'abord, si ce n'est que Jeanne, pour l'instant, est invitée à l'insatisfaction ?

Invitée à l'insatisfaction.

C'est la noblesse de l'homme de ne pouvoir, sur cette terre, être satisfait.

Inquietum cor nostrum... Notre cœur ne peut être en repos. Malheur à qui se satisfait d'une créature, si pure soit-elle. Malheur à qui se satisferait de toute la création, si riche soit-elle. Les âmes bien nées sont faites pour plus encore. Quelque chose, toujours, les appelle, au-delà de leurs plus belles joies.

Heureux celui à qui cette « planète » est inhabitable, non pas seulement à raison de la perversité de ses habitants que de ses limites, physiques et métaphysiques.

« Que celui qui a soif vienne à moi », dit le Seigneur. Viendra-t-il à lui, celui qui n'a pas soif?

Bienheureuse soif qui ne nous laisse pas en repos. Elle est l'appel de Dieu, la marque du choix divin, et l'intensité de son tourment donne la mesure — si elle est possible ici-bas — de la prédilection divine.

Pour la plupart des hommes, cette nostalgie tourmentée d'une terre « où la justice habite » et cette « inquiétude » de Dieu se font jour à travers l'amour et l'usage des créatures. C'est leurs limites et les nôtres qui creusent en nous cette soif de Dieu.

Mais les satisfactions qu'elles nous donnent risquent trop souvent d'endormir cette bienheureuse soif. C'est la vocation de la femme mariée, par exemple, d'aller à Dieu par son mari et ses enfants. Mais l'amour si grand et si pleinement humain qu'elle donne et reçoit menace d'extinction sa soif d'un plus grand amour encore. Humainement comblée et satisfaite, saura-t-elle entendre encore l'appel de Dieu? « Malheur à vous, riches... »

Car il faut être pauvre pour entendre la voix de Dieu. Pour user des biens de ce monde comme n'en usant pas, il est plus sûr d'en manquer quelque peu. Bienheureux les pauvres. Bienheureux ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice. Bienheureux tous ces « petits », ces abandonnés des grands et du succès, car ils ont soif, et l'appel de Dieu est pour eux.

Bienheureuses celles qui voudraient se marier et ne se marient pas. Si du moins cette soif et ces pleurs les éveillent à la soif d'un plus grand amour.

Car la soif de Dieu se nourrit de soif humaine. Ce besoin de Dieu qui nous travaille ne se situe pas seulement à « la fine pointe de l'âme ». C'est une soif d'homme et de femme. Il ne

s'agit pas d'une soif platonique, éthérée, idéale. C'est un tourment de l'être tout entier. Ça ne laisse guère de repos. Ça fait mal. C'est à en perdre la tête, et le cœur, et sa force.

Ce tourment est une béatitude, car c'est là que Dieu fait retentir son appel. Dieu lui-même est là pour apaiser cette soif qu'il a creusée.

Bienheureuse soif pour celui qui a la foi; et l'espérance, car la béatitude n'est pas pour ce monde. C'en est déjà un commencement cependant que de la discerner à l'horizon. Ce tourment a un sens et une fécondité.

Cette insatisfaction, cette soif de Dieu qui, chez la plupart des hommes,

> Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
> Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
> Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts [1],

c'est une belle destinée que de la libérer dans un grand cri de la créature à son Créateur. « Nous savons en effet que, présentement encore, la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement... Nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes dans l'attente de l'adoption : la rédemption de notre corps » (Rom., 8, 22-23).

C'est une belle vocation que de gémir ainsi vers Dieu, insatisfaite des biens de ce monde, et, sans posséder encore pleinement les biens de Dieu, pauvre des hommes et pauvre de Dieu. C'est une vie difficile, tourmentée, méprisée des « riches », une vie héroïque, en travail de béatitude; c'est une fonction charismatique dans l'Église, une voix qui crie dans le désert.

Ce n'est pas une vie manquée. C'est une vie appelée par Dieu à crier vers lui, dans le prolongement de ce grand cri de l'Abandonné de la Croix.

Invitée à l'abandon au Père.

Le Fils de l'Homme ne ressentait aucun attrait humain pour la mort de la croix : l'agonie du Gethsémani nous le manifeste.

---

1. Baudelaire, *La Cloche fêlée.*

Et comment Abraham eût-il pu se sentir attiré au sacrifice de son fils unique ?

Mais il fallait faire la volonté de Dieu et marcher contre son propre cœur, parce qu'il est juste d'obéir au Seigneur de toutes choses et parce que la foi donne cette certitude, dans la nuit, que la volonté de Dieu est bienveillante et paternelle. « Nous savons qu'en toutes choses Dieu collabore au bien de ceux qui l'aiment, de ceux-là qui sont les élus » (Rom., 8, 28).

Il n'est pas d'élu qui ne doive connaître quelque chose de cette épreuve d'Abraham, de cette agonie du Gethsémani.

Il faut avoir l'honnêteté et le courage de le rappeler à notre pauvre Jeanne, sans brutalité, mais sans déguisement.

Ce sont paroles dures à entendre et cette épreuve dépasse toujours nos forces. Toute vocation est toujours trop grande pour celui qui la reçoit. Elle l'écrase toujours. C'est toujours trop. « Mon âme est triste jusqu'à la mort... Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (Mt., 26, 38-39).

Comment Jeanne pourrait-elle éviter, elle aussi, de s'affaisser sous le poids ? Fille d'Adam et d'Ève, peut-être n'a-t-elle pas trop de longues années d'une vie d'affaissements et de reprises de courage, de fautes même et de pardons, pour pouvoir enfin dire, comme le Christ : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne. »

Il faut du temps, car il en faut pour grandir dans la foi, l'espérance et la charité et parvenir à un tel détachement de soi. Il faut du temps pour accéder à une majorité psychologique et morale, dans des conditions de croissance si difficiles. Il faut du temps pour prendre dans toute son exigence le message évangélique et, besognant jour après jour, y conformer sa vie.

C'est une vocation que d'être appelée à l'incertitude, à la disponibilité pure à la volonté de Dieu, telle qu'elle se manifeste — ou ne se manifeste pas — quand elle se manifestera et de la manière dont elle se manifestera. Une vocation à vivre de la conformité au moment présent, sans trop se soucier du passé ni de l'avenir. Une vocation à prendre la situation telle qu'elle est pour l'instant, et à en tirer le maximum. Elle est pleine de ressources en effet.

La religieuse a ses vœux, sa règle, ses supérieures, ses sœurs

pour l'aider dans son effort. Jeanne ne se trouve pas cependant sans moyen, toute seule avec l'Évangile.

Sans doute, n'est-elle pas dans un « état » de vie officiel dans l'Église et ne peut-elle user de moyens de sanctification bien mis au point par une longue tradition et sanctionnés par l'Église. Dans une certaine mesure, Jeanne a donc à mettre au point elle-même un régime de vie adapté à sa situation. Voilà une belle occasion d'acquérir sa majorité.

Souvent moins écrasée de besognes matérielles que les femmes mariées, la célibataire a plus de liberté pour assister à la messe, entendre et méditer la Parole de Dieu, soulager les misères qui l'entourent. Cet avantage n'est pas petit.

Deux grandes richesses évangéliques lui sont spécialement offertes qu'il faut souligner au passage : le célibat et la charité fraternelle.

Invitée à la libération du célibat chrétien.

Jeanne n'a pas désiré le célibat, pour lequel elle ne se sent guère d'attrait. Elle n'en est pas moins, pour l'instant, célibataire. Si provisoire qu'elle soit dans son esprit, pourquoi ne pas s'efforcer de tirer toutes les ressources d'une situation qui, sans être exactement celle d'une virginité consacrée, peut cependant participer à la grâce d'un état de vie que l'Évangile et l'Église déclarent supérieur au mariage ?

Vivre ce célibat dans l'esprit de la virginité chrétienne, ce n'est pas nécessairement faire vœu d'y demeurer toute sa vie. C'est seulement répondre à la grâce du moment présent. C'est, par-dessus le marché, se préparer très efficacement au mariage chrétien tant désiré, qui a lui aussi ses exigences de chasteté et d'oubli de soi pour le Seigneur. Ça peut être aussi l'étape providentielle qui conduira à l'entrée enthousiaste dans la vie religieuse. A tous égards, ce célibat a ses richesses. Il a même son attrait pour toute âme baptisée.

Certes, le mariage est un sacrement. L'union de l'homme et de la femme est chose si difficile à bien réussir, la grâce y rencontre de tels obstacles qu'il n'est pas trop d'un sacrement pour la rendre heureuse et sanctifiante. « Mystère » de l'union du Christ

et de son Église, le mariage sanctifie le plan de base des relations humaines.

Mais si l'on considère l'histoire complète d'une destinée humaine, il faut reconnaître que le mariage n'est qu'un état provisoire, aussi provisoire que notre passage en ce monde. « A la résurrection, on n'épouse pas et on n'est pas épousée, mais on est comme des anges dans le ciel » (Mt., 22, 30). Les époux ne sont « compagnons d'éternité » que dans la mesure où la charité les aura spécialement unis sur cette terre.

S'il est vrai que la grâce reçue au baptême est le germe de la gloire et de notre vie future, elle apporte avec elle l'attrait d'un état de vie plus proche du célibat virginal que du mariage. Sur cette terre, le célibat, pour le Seigneur, en figure peut-être l'anticipation la plus approchée. Tous les baptisés n'y sont pas invités, sur cette terre, mais tous sont appelés à la virginité dans la vie future. Le baptême a mis en tout chrétien un attrait, d'un ordre supérieur, à la virginité, dont quelque chose ne peut manquer de se faire sentir jusque dans le mariage chrétien lui-même. Les exigences les plus hautes de la chasteté conjugale en sont bien l'écho.

Considéré dans la logique du baptême et l'attente de la vie future, le célibat virginal est une situation favorable au chrétien, même sur cette terre. « Aux célibataires et aux veuves, je dis donc qu'ils feront bien de demeurer comme moi... Celui qui marie sa fille fait bien, celui qui ne la marie pas fait mieux encore » (1 Cor., 7, 8, 38).

En allant jusqu'au bout de sa foi et de son espérance, Jeanne trouvera de lumineuses raisons d'aimer son célibat provisoire. Elle en recevra la force de surmonter les tribulations de la chair et du cœur, une réelle libération de ses forces, une concentration de son être au service et pour l'amour du Seigneur, une éducation exquise du cœur, une pédagogie souveraine de l'oubli de soi.

Ces motifs d'aimer le célibat sont positifs. Ils procèdent d'un amour. Ils sont la promesse d'un véritable épanouissement non seulement de l'âme spirituelle, mais du cœur.

Garder le célibat par crainte des obligations du mariage, n'être chaste que par crainte des sanctions divines ou sociales, si on y manquait (ou pour toute autre raison négative), ne peut

manquer de ronger dangereusement une psychologie. Un tel célibat est destructeur.

Mais notre foi nous donne de quoi l'aimer et l'honorer. Dès lors, il libère.

Jeanne est donc invitée par le Seigneur à trouver dans son célibat le secret de sa croissance dans le Christ. Elle y peut trouver, si elle y consent, l'aiguillon d'une marche en avant, heureuse et féconde, pour l'amour de Dieu et de ses frères.

Invitée au service de l'Église.

Le mariage chrétien est le « mystère » de l'union du Christ et de son épouse, l'Église. Mais celle-ci n'est pas qu'épouse. Elle est vierge et mère. Cette virginité et cette maternité ne sont pas réalisées pleinement ni signifiées adéquatement par les épousailles chrétiennes. L'Église a besoin du « mystère » de ses vierges, complément nécessaire du mystère des noces[2].

Quelle transformation dans sa vie, quand Jeanne aura compris la signification de son célibat virginal dans l'Église. Elle est, elle aussi un « mystère » de l'Église.

Son célibat n'est pas seulement une libération personnelle, au bénéfice de son union à Dieu, dans l'intégrité de sa foi; il est d'Église. Il la met au service du Corps mystique du Christ. Son célibat y fleurit en maternité.

L'Église, vierge et mère. Marie, vierge et mère. Jeanne, vierge et mère. C'est le même mystère.

Cela veut dire que, à raison même de son célibat, vécu dans la foi et l'amour de Dieu, Jeanne est invitée à la fécondité d'une maternité spirituelle, d'une même discrétion, mais d'une même richesse que celle de Marie.

Il ne s'agit pas nécessairement de dévouement aux œuvres ou de tout autre activité apostolique. Il s'agit d'abord de charité fraternelle. De cette charité qui nous fait aimer le prochain non pas tant par devoir que par vision — dans la foi — de Dieu en lui; de cette charité qui fait le lien du Corps mystique. Dispo-

---

2. Cf. Henry, *Ève, l'Église et Marie*, dans *La Sainte Vierge, figure de l'Église* (Cahiers de la Vie Spirituelle, 1946).

ible à Dieu, Jeanne est disponible à tous ses frères qui atten-ent de ses mains quelque chose de la miséricorde de Dieu et de on sourire une promesse de la béatitude.

Il s'agit de cette charité qui rend « tendre de cœur », comme it saint Paul (Rom., 12, 10). La charité de Dieu s'enracinant ans une psychologie féminine est capable de merveilles sans gales. Sans le chercher, Jeanne trouvera dans cette charité l'épa-ouissement et la libération de son affectivité — dont le mari et s enfants, s'ils surviennent, seront les premiers bénéficiaires, où elle-même, en attendant, trouvera l'équilibre affectif dont le a besoin.

Telle est du moins la solution idéale, la seule solution qui se uisse offrir à Jeanne et à sa foi.

Qu'elle y parvienne ne lui est peut-être pas demandé. Il suf-t qu'elle y croie et qu'elle commence. C'est assez pour que sa e ait un sens.

Ce ne peut plus être, dès lors, une vie manquée. C'est une vie fficile, inconfortable, par moment peut-être héroïque. C'est, à lumière de la foi, une belle et redoutable vocation, qui mérite estime — et pourquoi pas? — l'enthousiasme et non pas le épris.

Mais Jeanne a droit qu'on l'y aide.

Que ses parents et ses éducateurs — s'il est encore temps — lui mettent pas en tête que le mariage est pour elle le seul nheur possible. Que son entourage cesse de la plaindre, de la nsidérer toujours comme une mineure. Qu'on la libère au ntraire de son « complexe d'infériorité » et qu'on l'aide à miner sa situation.

Que la société la considère comme une personne adulte, avec ne belle vie devant elle, et qu'elle lui permette, si possible, de uver une profession qui lui assure une autonomie financière et orale, en même temps que l'emploi de ses qualités féminines.

Malgré tant d'obstacles et de difficultés de toutes sortes, une lle vocation mérite qu'on l'honore et qu'on l'aime. Elle met jeu les richesses les plus pures et les plus exigeantes de l'É-ngile.

fr. Albert Plé, O. P.

BIBLIOGRAPHIE

Il ne s'agit pas de donner ici une bibliographie exhaustive sur la femme en général, les aspects psychologiques, sociologiques et théologiques des problèmes qui lui sont propres.

Il sera peut-être utile cependant de rappeler les titres de quelques ouvrages, comme les études d'Élisabeth Huguenin (notamment *La Femme à la recherche de son Ame*, paru aux Éditions de la Presse française et étrangère, 1948); les ouvrages déjà plus anciens de Gina Lombroso, *L'Ame de la Femme* (chez Payot, 1929; etc.); Lucien Romier, *Promotion de la Femme* (Hachette, 1930); *La Femme et sa Mission* (Plon, « Présences », 1941); Peter Wust, *La Mission métaphysique de la Femme* (dans *Problèmes de Sexualité*, Plon, 1938); Dr Berge, *Éléments de Psychologie féminine* et *La Crise de la condition féminine et ses répercussions sur la famille et la société* (dans son ouvrage *L'Éducation sexuelle et affective*, aux Éditions du Scarabée, 1948); *La Femme aussi est une personne* (numéro spécial d'*Esprit*, juin 1938); l'article de J.-M. Guichard, *La Psychologie de la Femme* (dans *Masses Ouvrières*, février 1947), etc.

En ce qui concerne l'aspect social du problème, on peut se reporter aux Semaines Sociales de France, Nancy, 1927 : *La Femme dans la société*, et Clermont, 1937 : *La Personne de la Femme*. Cf. aussi le numéro spécial de la *Chronique sociale de France*, consacré aux *Problèmes féminins* (avril-mai 1947), et le récent ouvrage du R. P. de Lestapis, S. J., *La Femme au travail* (Spes, 1947).

Du point de vue plus spécifiquement chrétien, il faut citer, entre beaucoup d'autres, le beau et profond ouvrage de Gertrude von Le Fort *La Femme éternelle* (Le Cerf, 1946); l'ouvrage, d'une lecture plus

acile, de Colette Yver, *L'Église et la Femme* (Spes, 1934); l'article, ien documenté, de Dom Leclercq, dans le *Dictionnaire d'archéologie t de liturgie* (article *Femme*); Sertillanges, *Féminisme et Christia- isme* (Lecoffre, 1921).

L'étude du pasteur Franz J. Leenhardt, *La place de la femme dans 'Église d'après le Nouveau Testament*, est vicié par un féminisme irulent qui lui fait rejeter les textes pauliniens qui le gênent. On ne eut lire cette étude qu'avec beaucoup de réserve.

Signalons enfin un document important, le message de S. S. Pie XII ux femmes (21 octobre 1945), publié, avec d'utiles commentaires, par e R. P. de Lestapis sous le titre *La condition de la femme dans le nonde moderne* (Spes, 1947) (cf. notamment p. 21).

Les problèmes propres de la femme célibataire n'ont guère été étu- liés. Voici du moins quelques indications d'ouvrages et d'articles que ous avons pu lire.

La Femme seule, d'Élisabeth Huguenin (Éd. de la Baconnière, 1946), assemble bien toutes les données du problème, mais ne va guère u-delà d'une suggestion de sa solution chrétienne. Il faut en dire utant de quelques études comme l'article de Nguyen-Thi-Chau, *La 'emme célibataire* (dans *Rythmes du Monde*, octobre 1947); les *Témoignages sur la Femme seule*, parus dans le numéro d'*Esprit* léjà signalé (juin 1936).

On trouve de bons principes d'orientation dans la plaquette du . Sertillanges, *Les Vies sacrifiées* (Librairie de l'Arc), extrait de son ouvrage, *Vies catholiques* (Gabalda).

En trois pages de revue, le R. P. de Dainville a mesuré exactement e problème et lui a donné les véritables réponses chrétiennes. Cet rticle (*Vie intérieure et vocation de la Femme*) est malheureusement l'accès difficile (il est paru dans l'édition féminine de *Enseignants hrétiens*, supplément à *Allez... enseignez...*, organe des professeurs aïcs de l'enseignement libre, avril 1947).

M. l'abbé Joseph Ball a publié dans *Les Équipes enseignantes* (plan le travail, 2e trimestre 1948-1949), un article (à suivre), *Problèmes et spiritualité du célibat*, qui laisse espérer qu'on trouvera là une bonne tude d'ensemble.

Enfin, on trouvera dans les pages de correspondance de *Prêtre et Famille*, de novembre-décembre 1948, quelques pages intéressantes.

En ce qui concerne plus spécialement la virginité, les publication sont un peu plus abondantes, même dans certains ouvrages qui trai tent du mariage. Voici quelques indications :

R. P. Louvel, *Mariage et virginité* (dans *Spiritualité de la Famille* Rencontres, Le Cerf, 1942); R. P. Camelot, *Virgines Christi* (Le Cerf 1944); R. P. Mogenet, *Mariage et virginité* (les *Études*, décembre 1946) R. P. Henry, *Ève, l'Église et Marie* (dans *La Sainte Vierge, figure d l'Église*, Cahiers de La Vie Spirituelle, 1946); Dom Massabki, dans l troisième partie de son ouvrage, *Le Sacrement de l'Amour* (L'Orante, 1947); Guardini, *Le Seigneur* (Alsatia, 1947), dans le chapitre *Mariag et virginité*. Le chapitre VI, *Les Formes oblatives de l'Amour*, du bel essai de Jean Guitton, *Essai sur l'Amour humain* (Aubier, 1948).

Sur l'abandon à la volonté de Dieu, est-il besoin de rappeler l'ouvrage classique du P. de Caussade, *L'Abandon à la Providence* ? On lira aussi avec profit : Dom Vital Lehodey, *Le Saint Abandon*; Dom Vandeur, *L'Abandon à Dieu, voie de la paix* (Maredsous, 1938), et R. P. Garrigou-Lagrange, *La Providence et la confiance en Dieu* (Desclée de Brouwer).

A. P.

A travers les revues

ABSENCE DE DIEU

Dans les *Études* (février 1949), M. le chanoine Leclercq, avant de tirer quelques leçons stratégiques de la déchristianisation actuelle, en montre d'abord la signification générale : c'est dans tous les pays, constate-t-il, que se perd le sens de Dieu : « Une des lignes d'orientation de l'esprit moderne est... de centrer l'homme entièrement sur ce monde-ci ; la tendance se fait sentir en tout pays; les Chinois, les Hindous, les musulmans abandonnent leurs préoccupations religieuses aussi bien que les chrétiens. »

Aussi bien dans les milieux intellectuels que dans les milieux ouvriers se forme actuellement un type d'incroyant qui n'est pas anticlérical, parce qu'il a dépassé l'anticléricalisme et que le problème religieux n'existe plus à ses yeux. Aux États-Unis, notamment, une grande partie du monde scientifique paraît imbu de cet esprit, tellement éloigné des attitudes qu'on a connues dans le passé, que la plupart des catholiques ne se doutent même pas qu'il soit possible. L'antireligion des sans-Dieu communistes est vieillotte en regard de cette irréligion paisible.

La religion, dans cette optique, ne pose plus aucun problème de vérité; on n'y voit plus qu'un phénomène parmi les autres, qu'on étudie du point de vue psychologique, sociologique ou historique. On peut s'appliquer avec passion à cette étude, éprouver pour la vie et la doctrine religieuses la plus vive sympathie, sans soulever aucun problème de vérité.

La religion est étudiée comme un folklore. Elle est vécue comme tel, affirme le P. Loew qui, dans *Masses Ouvières* (février 1949), apporte son expérience paroissiale

en milieu de bas prolétariat de Marseille :

De tout cela, une conclusion s'impose : dans ce milieu païen ou qui se paganise de plus en plus rapidement, ces rites et ces pratiques auxquels on tient n'ont aucune valeur religieuse, aucun rattachement aux croyances, mais sont du *folklore* : ce mot fera peut-être bondir, il exprime adéquatement la réalité. Et tout y est sur le même plan : communion, messe, cierge à Notre-Dame de la Garde, etc.

Cette conclusion s'appuie sur le rapport de propos entendus au sujet de Dieu, des sacrements, etc., qui est accablante — hélas ! — de vérité. On en jugera par ces deux extraits :

La première vérité pour un chrétien est que « Dieu est esprit et que Dieu a fait l'homme à son image ». Or, sur cent ouvriers qui circulent dans la rue entre cinq et sept heures du matin, ou qui jouent aux boules le dimanche, quatre-vingt dix-neuf ne croient absolument pas ni à un Dieu-Esprit, ni à un esprit immortel dans l'homme. Ceci est général, n'importe quelle enquête sérieuse ne nous donnera, hélas! aucun démenti.

Un certain nombre, et pas la majorité (peut-être trente pour cent), affirme ou concède qu'il y a « quelque chose au-dessus de nous » (jamais on ne dit quelqu'un). Ce quelque chose est assez difficile à définir : c'est le mystère de la nature : les hommes se récrient la plupart du temps si l'on veut appeler *Dieu* ce quelque chose. Ceux-là ne sont même pas déistes : ils acceptent dans le monde, et surtout pour expliquer son origine, un mystère, et se distinguent, par là, des militants rationalistes, en nombre infime, qui affirment que la science explique ou expliquera tout. Il est plus que douteux qu'il s'agisse, en beaucoup de cas, d'un être personnel... En beaucoup d'autres cas, cet Être est conçu comme un homme très intelligent, qui a existé « au commencement », qui a créé le monde *et qui est mort*... Il y a en tout cela beaucoup de confusion.

La réflexion générale est : « Tu l'as vu, le bon Dieu ?... Alors... »

... Il y a autant de dieux que de religions : « Vous [les chrétiens], vous l'appelez Dieu, les Arabes disent que c'est le Soleil... »

Ce Dieu, nul, en tout cas, ne le prie jamais.

Pour certains, la religion, c'est de faire le bien.

« Au fond d'une cale de charbon, un docker français apprend que je suis curé, il en est tout remué et me parle de religion. « L'Église devrait pas s'occuper de politique... le bon Dieu, c'est de faire le bien... »

Mais nous verrons que, pour ceux qui se flattent d'avoir encore quelque religion, elle est réduite à une vague superstition.

Dans les cas les plus favorables, Dieu est un être à qui on demande santé, travail, gain à la loterie nationale... Aussi, un malheur arrive-t-il, aussitôt on rejette ce reste de croyance... Beaucoup l'ont perdu, paraît-il, ces derniers temps : « S'il y avait un Dieu, il n'y aurait pas la guerre », « il n'y aurait pas tous ces malheurs ».

Il ne convient sans doute pas de généraliser une telle absence

lu sens de Dieu. Jean de Vincenes et Claude Olivier, dans *Esprit et Vie* (février 1949), semblent un peu moins pessimistes dans leur analyse des « Sentiments religieux dans un quartier populaire de Bruxelles », mais il nous est salutaire, alertés par le P. Loew, de nous demander ce qu'il peut y avoir d'authentique sens de Dieu à travers les vagues pratiques d'une foi qui n'est plus : « Nos chrétiens, souvent trompés par les mots, s'imaginent que beaucoup ont encore la foi... pour eux, quelqu'un qui dit : « Je suis croyant », a la foi. Mais, dans le réel, les choses sont autrement. » « Paganisme et folklore », voilà la réalité.

Mais il nous semble qu'il serait d'autant plus coupable de fermer les yeux que, dans vingt ans, il n'y aura même plus de folklore. Si l'on réagit, dès à présent, nous aurons pour nous la double force de la vérité et de l'initiative. Si nous nous berçons dans l'illusion, ce mensonge achèvera de tout pourrir.

Car ce folklore bouche les yeux et les cœurs au vrai christianisme, Esprit et Vie. Aux yeux du peuple, il nous abaisse au rang des vendeurs d'illusion, cartomanciennes, rebouteux et autres charlatans qu'on subit et même qu'on recherche tout en les haïssant, car on les soupçonne d'exploiter le pauvre monde.

Dans ces conditions, le témoignage porté au Christ doit vaincre cette prévention commune. Les secours charitables n'y suffisent pas — si utiles qu'ils soient —, ni les « réformes de structures ». Il s'agit d'abord de comprendre la misère de la classe ouvrière, et de la porter. C'est la consigne d'un prêtre de la banlieue parisienne aux lecteurs de *L'Anneau d'Or* (n° 24) :

Vous croyez peut-être que la misère, c'est avant tout le manque d'argent ? Pas nécessairement. Parmi tous ceux que je connais, beaucoup ont du travail, un vrai métier, et mangent à leur faim. La misère, c'est le manque de liberté. C'est un état de dépendance, qui vous tient, qui bloque toutes vos initiatives, qui vous ramène sans cesse au point de départ. Pas moyen d'en sortir. On est dedans, jusqu'à trente-cinq ou quarante ans, on résiste, on a des sursauts, on veut essayer d'être homme; après, on se laisse porter par la fatalité. Un jour, au cours d'un cercle biblique où nous avions étudié les premiers chapitres de la Genèse, un de mes auditeurs les a résumés ainsi : « Dieu créa la m... et mit l'homme dedans. »

Ils savent qu'ils ne peuvent pas en sortir. Comprenez-vous le tragique de ce mot : *ils savent* ? Dès qu'on ne croit plus qu'on pourra en sortir, on est perdu. Alors le malheur n'est plus un vêtement, mais une peau. Il fait partie de l'être. On vit avec, on meurt avec.

« Le problème, continue-t-il, n'est pas de faire quelque chose pour eux, mais de faire faire quelque chose par eux-mêmes. » La première tâche du chrétien est de faire figure d'homme libre, dans l'espoir d'éveiller des libertés, ou

de ranimer celles qui chancellent.

Pour ce faire, les laïcs n'y suffisent pas : des prêtres aussi ont à porter ce témoignage, dans une communauté de destin avec la classe ouvrière.

Au cours du récent congrès interprovincial des Frères Mineurs Capucins, tenu à Rome en décembre dernier, et qui avait pour thème les nécessités actuelles de l'apostolat, on a entendu l'exposé du travail des trois Capucins de la Mission de Paris, dont *La Croix* (23 décembre 1948), puis la *Documentation Catholique* (13 février 1949), ont publié une recension, dont voici deux passages :

•

Les trois missionnaires pratiquent une loyauté totale : « Nous ne devons pas travailler en dessous, comme une cinquième colonne de l'Église. Dès les premiers jours de notre présence à l'usine, nous avons fait connaître notre qualité de prêtres et de religieux. Nous fûmes d'ailleurs accueillis avec beaucoup de sympathie. » « Cela fait vingt ans qu'on vous attendait! » s'écria en les voyant un militant jociste de la première heure. Un autre ouvrier pleurait de joie : « N'est-ce pas, Père, n'est-ce pas que c'est ça l'Évangile, n'est-ce pas que c'est ça qu'a voulu le Christ, que c'est ça le tout ? » Visiblement, le prêtre-ouvrier répond à une attente.

Cette loyauté absolue fut le salut des Capucins-ouvriers. « Nous n'avons pas fait d'action politique, nous n'avons pas fait d'action sociale. Nous n'avons pas pris la place des laïcs chrétiens. Nous avons voulu être uniquement des témoins de l'ordre surnaturel. Bien vite, nous nous sommes aperçus que, pour témoigner, le silence, joint à l'exemple, a plus d'efficacité que la parole...

Cet apostolat exige des dépouillements : « Pour rendre de l'Évangile un témoignage aussi pur que possible, il nous a fallu nous dépouiller de tout un ensemble de jugements qui, si légitimes qu'ils soient, ne sont pas l'Évangile, renoncer à toute une mentalité bourgeoise, légitime en soi, encore une fois, mais relative et temporelle. Suivant l'Évangile et les directives de l'Église, nous cherchons une spiritualité, un chemin vers Dieu, qui soit accessible à la mentalité et à la culture ouvrière. »

Cette mentalité et cette culture rudimentaires, il s'agit de les christianiser, comme l'Église a spiritualisé la culture du Moyen-Age. « Si nous rejetons la culture bourgeoise, ce n'est pas par mépris, c'est parce que nous jugeons cet abandon nécessaire à la découverte d'une spiritualité authentiquement chrétienne et authentiquement ouvrière. Notre présence à l'usine est une sorte d'incubation par laquelle nous essayons de préparer cette synthèse.

Ce travail missionnaire, soumis à S. S. Pie XII, a été officiellement béni par lui, au cours d'une allocution aux Pères Capucins (25 novembre), puis dans une lettre au ministre général (4 décembre), dont la traduction est parue dans la *Documentation Catholique* (13 février). Dans la lettre, S. S. Pie XII dit notamment :

Or, toujours, et dès leurs origines, les Frères Mineurs Capucins se vouèrent spécialement aux œuvres d'apostolat et de charité pour le bien des

masses populaires. Comment aujourd'hui n'intensifieraient-ils avec une ardeur plus attentive ce travail pénible, alors que les nécessités augmentent d'une façon si étendue ? Les temps actuels réclament qu'ils exercent cet apostolat non seulement dans les églises — trop souvent ceux qui en auraient besoin les désertent —, mais aussi chaque fois que s'offre à eux comme prêtres l'occasion d'exercer le saint ministère : dans les campagnes, les ateliers, les usines, dans les hôpitaux et les prisons, et quand ils se trouvent au milieu des travailleurs, devenus les frères de leurs frères pour les gagner tous au Christ. Qu'ils joignent leurs sueurs apostoliques à celle des ouvriers; qu'ils libèrent leur esprit des ténèbres de l'erreur et l'élèvent vers la lumière de la vérité; qu'ils s'efforcent de pacifier et d'imprégner de charité divine les esprits aigris par la haine et les rivalités...

Dans la lettre, comme dans l'allocution, le Souverain Pontife prend soin de faire remarquer aux Capucins que ce travail missionnaire en plein « siècle » ne doit pas pour autant les forcer à renoncer aux exigences de leur vie religieuse :

Car les religieux doivent avoir grandement à cœur d'imprégner le siècle dans lequel ils vivent de la saine influence et de la grâce de l'Évangile, et, par des méthodes et des voies appropriées, de gagner au Christ les hommes de leur génération. Quoi de plus désirable que ce but poursuivi ? Quoi de plus salutaire que ces œuvres ? Nous ne pouvons manquer d'approuver ces heureux desseins.

La loi même de la vie exige la conjonction des choses nouvelles et des choses anciennes, afin que la vie reste toujours identique et qu'elle soit en même temps toujours active. C'est pourquoi il vous faut conserver intégralement et précieusement cette forme de vie religieuse. C'est pour la pratiquer et la professer que vous avez été fondés. Ce que vos pères proposèrent pour eux-mêmes et pour leurs compagnons, même futurs, et qu'on doit sauvegarder avec un soin extrême, c'est la pauvreté évangélique, à pratiquer suivant le précepte et l'exemple du patriarche d'Assise.

L'importance de ces documents romains saute aux yeux. Ils nous permettent d'espérer que les pauvres, à nouveau, vont être évangélisés par des témoins de plus en plus nombreux, bien préparés à cette mission difficile et dûment mandatés par l'Église.

A. P.

Les Livres

ECRITURE SAINTE

J. CHAINE : *Le Livre de la Genèse*. « Lectio divina », 3. Paris, Le Cerf, 1948; 526 pp.; 600 fr.

Bilan des quelque soixante dernières années de critique biblique, ce volume met à la disposition des catholiques cultivés et des clercs les résultats les mieux acquis de cet effort. Plutôt que de commencer par exposer et discuter les théories, l'auteur, très heureusement, met le lecteur en face des faits, lui fait toucher du doigt les doublets, les procédés stylistiques qui ont fait généralement admettre la présence dans la compilation canonique de trois principaux documents, le Iahviste, l'Elohiste et le Sacerdotal, habilement agencés par des rédacteurs successifs selon les procédés ordinaires des historiens sémites. Les comparaisons qui s'imposent avec les monuments littéraires sumériens, assyro-babyloniens ou chananéens sont faites loyalement. A tous ces titres, cet ouvrage marque une date. La lettre de la Commission biblique au cardinal Suhard, imprimée à la fin du volume, et que l'auteur n'a malheureusement pu lire avant sa mort, sanctionne définitivement l'étape accomplie.

Mais le commentaire ne va guère plus loin que cette heureuse vulgarisation des travaux des exégètes. Les quelques pages consacrées, au terme de l'ouvrage, à la théologie de la Genèse suffisent-elles à justifier sa présence dans une collection intitulée « Lectio divina » ? Oui, si on le comprend comme une première lecture destinée à prendre une connaissance indispensable des caractères littéraires et de la signification humaine du livre sacré. Les instruments manquaient jusqu'ici aux catholiques français pour s'assurer cette perspective. Mais quand on a retrouvé les genres littéraires qu'ont employés les écrivains sacrés, tout reste encore à faire pour s'accoutumer à entendre la Parole de Dieu qui s'exprime sous la contingence de ces récits humains. Nous craignons qu'une fois de plus des âmes religieuses déçues se rejettent sur des commentaires plus ou moins « spirituels », mystiques et allégoriques, à moins qu'elles ne se persuadent davantage que l'Ancien Testament n'a rien qui puisse les nourrir. Souhaitons que « Lectio divina » fournisse rapidement le complément indispensable de ce volume, une œuvre qui, sans rien oublier ni rien diminuer des acquisitions de l'histoire et de l'exégèse, rendrait sensibles les raisons pour lesquelles l'Église chrétienne, à la suite de la Synagogue, fait de la Genèse la base de sa catéchèse, la lecture fondamentale du carême, destinée à déboucher sur le mystère de la Pâque du Seigneur.

I.-H. DALMAIS.

G. POUGET et J. GUITTON. *Le Cantique des cantiques*. Nouvelle édition, Paris, Gabalda, 1948; 185 pp.

Il s'agit de la simple réimpression d'un précieux petit commentaire, paru pour la première fois en 1934. Rien n'a été modifié dans ce livre, ni la bibliographie, qui aurait pu être mise à jour, ni la table des matières, qui renvoie à une préface, maintenant disparue, où M. G. présentait succinctement son maître, M. Pouget, lazariste, premier inspirateur de l'ouvrage. Seul un avant-propos a été ajouté, où M. Guitton examine, en regard de critiques formulées par Loisy, les avantages de son hypothèse dramatique.

A ses yeux, en effet, le Cantique est un drame : une jeune fille, fiancée à un berger, est amenée au harem de Salomon, résiste aux avances du roi et finit par être rendue à celui qu'elle aime. C'est une glorification de l'amour fidèle et monogame. Ainsi un enseignement moral assez élevé se découvre dans une œuvre que l'on s'est parfois étonné, voire gaussé, du côté des incroyants, de voir ranger dans une collection canonique d'écrits religieux.

M. G. estime que l'explication qu'il adopte « venge » l'Esprit-Saint, puisqu'elle permet de ne pas lui attribuer soit un chant d'amour purement profane, soit au contraire, ce qui n'est guère moins choquant, une allégorie religieuse basée sur un sens apparemment sensuel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail les passages particuliers qui sont signalés comme suggérant directement l'hypothèse dramatique, ou comme éclairés par elle et lui apportant une confirmation indirecte. On peut seulement se demander si une collection de chants nuptiaux (c'est l'hypothèse littéraire préconisée par Loisy) ne pourrait pas aussi bien qu'une action à leçon morale, bénéficier du charisme de l'inspiration.

L'amour humain, avec sa consécration dans le mariage, est voulu de Dieu, comme en témoigne la Genèse dans la scène de la création de la femme. La célébration lyrique de cet amour, au cours des fêtes nuptiales, ne saurait passer pour immorale. Que l'élément sensible de cet amour, qui n'est pas angélique, apparaisse, cela ne devrait choquer que ceux-là pour qui les réalités corporelles ne sont pas l'œuvre de Dieu.

Dans cette conception, sans doute, la fidélité de l'amour est moins expressément prônée par le Cantique que dans la conception dramatique. Mais chanter un amour à la fois sensible et spirituel, même sans l'intention directe d'en souligner les lois et les devoirs, peut fort bien être un objet digne de l'inspiration d'en haut et servir à l'éducation morale du peuple de Dieu.

Car l'ancien Israël, au moins dans certains cercles, voyait dans la femme une simple possession du mari, et dans le mariage avant tout l'institution destinée à assurer à l'homme une descendance. Que des dialogues poétiques, où les deux amants sont sur le même pied, aient été chantés lors de la célébration des noces, que l'amour y ait été exalté, cela contribuait à donner une idée plus haute et plus complète du mariage et à inculquer le sentiment de la dignité égale de la femme.

Même si le genre dramatique n'a pas pénétré en Palestine, on peut donc regarder le Cantique comme un témoin d'abord, puis un agent d'un affinement psychologique et moral de la conscience d'Israël dans son idée de la femme. On retrouvera ainsi la pensée essentielle de M. Guitton, même si l'on a quelque peine à faire sienne l'hypothèse qu'il propose, et on lira avec fruit les pages excellentes qu'il a consacrées à l'amour humain et à sa capacité de figurer les relations de l'âme avec Dieu. Derrière son sens littéral, le Cantique peut prendre une signification spirituelle, à laquelle la tradition catholique s'est arrêtée de préférence et qu'il n'est pas question de lui enlever, mais de fonder plus solidement

en donnant plus de consistance au sens littéral humain.

Les remarques précédentes ne visaient qu'à permettre à un plus grand nombre de lecteurs, et indépendamment d'une hypothèse un peu fragile, de goûter la substance de ce petit livre.

A.-M. DUBARLE.

De la Bible au monde moderne. Comptes rendus de deux conférences œcuméniques sur l'autorité de la Bible pour le message social et politique de l'Église dans le temps présent. *Études théologiques et religieuses* (revue publiée par la Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier), 23e année (1948), n° 2-3; 152 pp.

En vue de la conférence d'Amsterdam qui s'est tenue cet été, différents « volumes » avaient été projetés. Le cinquième avait pour objet *L'autorité de la Bible pour le message social et politique de notre temps.* Il fut préparé par les deux conférences de Londres (10-12 août 1946) et de Bossey, près de Genève (5-10 janvier 1947), conférences dont nous avons ici de très bons comptes rendus. Le nombre des participants était respectivement de vingt-quatre et de vingt-huit. A l'une et l'autre conférence nous signalerons la présence d'un orthodoxe, à la seconde d'un vieux-catholique. A Bossey, quasi unanimité de représentants européens, voire continentaux; à Londres, par contre, participation anglaise et américaine importante.

Nous ne trouvons dans le présent volume les études présentées aux deux conférences que dans une forme très condensée; en revanche, une bonne place est faite aux résumés des discussions, et ce sont sans doute ces derniers qui susciteront chez les lecteur le plus d'intérêt.

Les problèmes abordés sont variés. Nous signalons ici les débats qui nous paraissent mériter le plus d'attention.

Un exposé — du reste vigoureux — de Karl Barth à Bossey proclame hautement le droit de l'Écriture à exercer son autorité plénière sur l'Église; le témoignage biblique ne doit être aucunement soumis à l'autorité du magistère de l'Église. Ceci paraît à l'orateur être le fondement indispensable de l'unité œcuménique et lui semble exclure tant l'Église romaine que le protestantisme moderniste (« quand le catholique romain et le protestant libéral croient en Christ, quand ils espèrent en lui et quand ils l'aiment, ils se mettent en contradiction avec leurs propres systèmes », p. 63). On ne s'étonnera pas que le représentant orthodoxe ait manifesté son désaccord. Il ne fut pas le seul (cf. discussion, pp. 107-108).

Les Anglo-Saxons (conférence de Londres) admettraient volontiers que Dieu fournisse aux hommes des principes d'éthique et sans doute davantage en dehors de la Bible. Il y aurait là un terrain commun entre chrétiens et non-chrétiens et une possibilité pour l'Église de construire sur cette base. Mais, ici, tant luthériens que barthiens font difficulté. D'où débat autour de l'idée de révélation naturelle et de loi naturelle (cf. pp. 42-43, 48-49, 123-124, etc.).

D'une façon générale, et malgré certaines restrictions, on est d'accord que l'Église a une responsabilité en matière sociale et politique, qu'elle trouvera sa lumière dans la Bible et que, cependant, elle ne peut espérer y trouver des formules toutes faites. Il lui faut dégager l'essentiel du message biblique pour lui faire porter ses fruits dans le monde actuel. Et ceci pose le redoutable problème de l'accidentel dans le message biblique. Où trouver un critère pour séparer l'essentiel de l'accidentel ? Il s'avère difficile de le préciser.

Le cas est celui de l'Ancien Testament considéré dans son ensemble. Qu'avons-nous à apprendre de lui ? On trouvera dans l'ouvrage des notations intéressantes sur les rapports entre les deux Testaments (*passim*).

es rapports entre loi et Évangile sont ussi discutés, mais d'une façon qui emble moins enrichissante et assez rofondément marquée par les schè- nes de la théologie protestante.

Citons enfin le débat relatif au rôle e l'Église à l'égard de l'État. On etrouve ici la vieille opposition entre tendance calviniste (emploi fré- uent du mot « théocratie ») et la endance luthérienne (les deux régi- nes). Cependant, et ceci est une re- narque d'ordre général, les diver- ences de vues ne semblent pas avoir ontribué à former des blocs dénomi- ationnels : on trouve fréquemment es représentants d'une même déno- ination dans des camps différents. 'est peut-être là un signe des temps.

Tel qu'il est, cet ouvrage ne pré- endra pas apporter beaucoup de lu- nières très neuves, encore moins écisives sur les problèmes qu'il borde. Il est et reste un ensemble e comptes rendus de divers échanges e vues entre théologiens protestants. lais, à ce titre, ne serait-ce que pour ontrer comment les protestants po- ent ces problèmes et s'efforcent de es résoudre, il présente un réel inté- êt.

fr. A. R.

Bernardin COLLIN : *Les Lieux Saints.* Avec dix-huit photographies et un plan du Saint-Sépulcre. Les Éditions Internationales, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e. Un vol. de 240 pp.; 600 fr.

La question des Lieux Saints se pose ujourd'hui avec plus d'acuité que amais. S. S. le Pape en souhaite le règlement équitable dans son *Message le Noël.*

Or nous ignorons cette question, fait ans doute imputable à ce que, depuis 850, rien n'a été écrit sur ce sujet, nises à part trois ou quatre brochu- es traduites de l'italien ou de l'an- glais. L'auteur comble cette lacune t nous fournit un moyen de travail. l a raison, nous semble-t-il, lorsqu'il écrit en conclusion : « Il est incontestable que l'internationalisation (proposée par l'O.N.U.) constitue un vrai progrès, mais il faut remarquer que la question des Lieux Saints n'est pas réglée. Prenant le *statu quo* pour point de départ, elle suppose le problème résolu et sanctionne l'injustice.

« Le premier problème est d'ordre historique, il doit être étudié et tranché... [par] une commission scientifique... La vérité des droits de chacun étant ainsi établie, il restera à la traduire dans les faits » (p. 195).

L'auteur publie en annexes des documents fort intéressants (Mémoire des Latins à la Conférence de la Paix. Memorandum des Grecs à la Conférence de la Paix. Lettre adressée par le cardinal Gasparri au Conseil de la S.D.N., etc.).

J. Doyen.

S. Exc. Mgr Alban GOODIER. *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1re année), adapté de l'anglais par R. Radisson et E. Delpierre, S.J. Éd. Spes, 1948; 197 pp.; 180 fr.

Une narration vivante, pittoresque, met en relief les gestes, démarches et paroles du Christ, tel qu'il apparut à ceux qui, les premiers, le suivirent. L'auteur, très populaire dans les pays de langue anglo-saxonne, évite la controverse pour tenter de recréer l'ambiance où le Christ enseigne. C'est un regard frais, nouveau qu'il invite à jeter sur l'Évangile, afin de mieux pénétrer les sentiments du divin Maître.

Abbé BERNARD : *En lisant saint Paul.* Élévations et réflexions sur les plus belles paroles des Épîtres Éd. Siloë, 1948; 256 pp.

Le sous-titre de ce livre nous avertit de ne pas chercher en lui une exégèse ou un commentaire littéral des deux Épîtres envisagées : aux Romains

et aux Galates. Il s'agit d'une méditation, d'une longue « manducation » des textes du grand Apôtre, soutenue par les exemples de la vie quotidienne, la confrontation des faits contemporains. Écrit en captivité, ce livre devait se souvenir particulièrement de quelques thèmes répondant aux graves questions de l'heure : la gloire de Dieu, le péché, le gémissement des enfants de Dieu, les juifs, l'autorité, la liberté.

« La clarté et la netteté se trouvent dans ces pages, mieux encore la sûreté de doctrine qu'on pouvait attendre d'un docteur en théologie » (Mgr de Villepelet, préface).

L.-M. G.

LITURGIE

Petit Bréviaire des laïcs. Textes traduits et rythmés en vue de la récitation à haute voix, par Dom G. Thibaut. Turnhout-Paris, 1948 ; 48 pp.

Prime et Complies, d'après le Psautier du Bréviaire romain. Paris, Éd. de la Source, 1948; 128 pp.

R. HOORNAERT : *Le Bréviaire, prière de tous.* 2e édit., Bruges, Éd. Beyaert, 1947; 142 pp.

Il y a deux ans, en janvier 1947, *La Vie Spirituelle* publiait les réponses et les conclusions d'une enquête sur le Bréviaire. La livraison, intitulée *Lauda, Jerusalem, Dominum*, a mis l'eau à la bouche à un certain nombre de laïcs qui ne s'imaginaient pas que tant des leurs goûtaient à ce point l'office divin et faisaient tant de sacrifices pour lui. Cependant, ils appelaient de leurs vœux une édition mieux adaptée à leur vie surchargée et, il faut bien le dire, à leur niveau de culture religieuse. Jusqu'à présent, l'appel était resté lettre morte. Mais voici que vient de sortir un *Petit Bréviaire des laïcs* — vraiment très petit — qui dans sa préface se réfère explicitement à l'enquête de *La Vie Spirituelle*. Il contient quelques psaumes et hymnes pour chaque heure de la journée sauf Matines. Tel quel, il rendra déjà service. Cependant, comparé aux éditions correspondantes de Bréviaires laïcs en langue anglaise ou allemande, il fait encore piteuse figure. Et nous appelons de nos vœux le Bréviaire qui apporte aussi aux laïcs un Psautier complet, convenablement traduit et rythmé, les pièces les plus belles et les plus caractéristiques des offices du Temporal et du Sanctoral, et un beau florilège d'homélies patristiques.

Les bénédictins de la Source présentent une édition supplémentaire, latin-français, de ce « très ancien formulaire de prière du matin et du soir » que sont les offices de Prime et de Complies. La présentation est soignée, les rubriques sont claires, les notes et la traduction qui n'est pas destinée ici à être récitée permettent de s'initier facilement à l'office *complet* de Prime et de Complies.

Les laïcs iront-ils plus loin encore ? C'est ce qu'on peut espérer avec M. le chanoine Hoornaert, l'apôtre zélé du Bréviaire, qui vient de rééditer son *Bréviaire aux mains des laïcs*. Dans sa préface, M. le chanoine Hoornaert constate le développement du mouvement des laïcs en faveur du Bréviaire. Les traductions complètes sont abordables, sinon pour toutes les bourses..., du moins dans toutes les langues internationales (sauf peut-être l'espagnol). Les associations de laïcs qui ont en vue la récitation collective du Bréviaire sont de plus en plus nombreuses. Tous ces faits appelaient la refonte de l'ouvrage de 1934. Entre temps cependant, des « autorités liturgiques » ont suggéré à l'auteur que son traité pourrait bien être utile

ussi aux prêtres et aux religieux. De orte que *Le Bréviaire aux mains des aïcs* est devenu *Le Bréviaire, prière le tous. Tous* ceux qui désirent être onduits dans la vie spirituelle tire- ont profit à lire ce livre. Ils y décou- rriront une « méthode d'oraison » t d'élévation à Dieu qui, pour n'ê- re pas conforme à la dévotion mo- lerne, n'en est pas moins toujours ctuelle. Elle est tout aussi capable, omme le dit dans la préface le Rme ère Abbé de Saint-André, de mener es âmes « jusqu'aux degrés les plus levés de la vie contemplative ».

A.-M. HENRY.

EAN DANIÉLOU : *Le mystère de l'Avent*. Coll. « La Sphère et la Croix ». Éd. du Seuil, 1948; 208 pp.

Le lecteur de *La Vie Spirituelle* rouvera beaucoup de profit et une rande joie à lire et à méditer le nou- el opuscule du P. Daniélou. C'est on deuxième essai dans une collec- ion déjà fort répandue et qui méri- erait qu'on la présente dans son en- emble [1]. « Collection consacrée aux roblèmes missionnaires », porte- elle en sous-titre. Mais certains mots nt aujourd'hui une telle vogue qu'ils n perdent leur sens! Qui, parmi les rais chrétiens, ne veut « penser mis- ionnaire », « vouloir missionnaire », agir missionnaire » ? Une vraie pa- acée! Et le spirituel se méfie... Ici, u'il soit rassuré. Il ne s'agit ni de echnique missionnaire, ni d'analyse u de recette, ni même de « pro- lème ». Tant pis pour le sous-titre e la collection. L'avant-propos du remier volume est plus significatif. t que nous voilà loin du climat où, aguère, on partait en bataille avec l'aphorisme « hors de l'Église, pas de salut » [2].

Le premier opuscule du P. Daniélou dans cette collection parlait d'un mystère. Celui-ci traite encore d'un « mystère ». Toute la puissance spirituelle de ces pages est dans l'évocation de l'impénétrable dessein de Dieu sur la conduite de l'histoire; ou, plus précisément, au sein de l'histoire, du christianisme dans sa relation avec tout ce qui n'est pas lui. Cette position est double, d'accueil ou de combat. La première est une relation proprement « chronologique » du christianisme avec les autres religions dont il recueille l'héritage en tout ce qu'elles ont de valable. L'autre est une relation « dramatique », dans un gigantesque conflit où les puissances du mal trouveront toujours leur vainqueur, le Seigneur, Roi de gloire. Le christianisme détruit ce qui n'est pas à lui. Mais aussi il s'édifie à partir de ce qui n'est pas lui.

Or l'un et l'autre aspect, scripturaires à coup sûr, et on ne peut plus affirmés en tradition chrétienne, sont terriblement emmêlés. Même l'ivraie doit être respectée où pousse le bon grain. Et il est crucial que le christianisme dans sa marche recueille tout ce qui en est susceptible et qui, dans le moment qui précède l'accueil, est devant lui en position d' « *avent* ».

Et, dans cette perspective, le P. Daniélou, avec sa belle connaissance de l'Ancien et du Nouveau Testament, clés l'un pour l'autre et impensables l'un sans l'autre, nous présente une splendide galerie de précurseurs. Chacun à sa façon contribue à nous situer le perpétuel avent que toutes les reli-

1. Compte rendu des deux premiers puscules de la collection dans *La Vie spirituelle*, octobre 1947, p. 366. Un utre dans le numéro de mai 1948, . 587.

2. Première question au P. Daniélou : admises les deux positions du christianisme, sont-elles bien nommées « historique » (ou chronologique) et « dramatique », comme si le drame n'était pas coexistant à toute la phase historique du royaume de Dieu. On peut regretter que le départ de notre opuscule n'ait pas une plus exacte formulation.

gions non chrétiennes sont, sous un certain biais, pour le christianisme.

Voici Abraham et la vocation en lui de tous les peuples de la terre. Abraham est précurseur par la foi (il faut lire ces quelques pages sur la foi personnelle d'Abraham en un Dieu qui intervient dans le cours des choses); il est le père d'Isaac (et, en lui, du peuple juif) et d'Ismaël (et, en lui, lointainement, des musulmans)... ces deux avents mystérieux.

Voici Melchisédech, prêtre de la « religion cosmique » [3], qui paie tribut au père de la religion révélée... encore un avent.

Voici Jean-Baptiste, « celui qui s'est réservé pour entendre la voix du Seigneur » et la faire reconnaître... « perpétuel » avent de l'Église.

Voici les anges. Très beau chapitre sur leur liturgie, leur rôle auprès des nations, leur discernement. Tout remplit d'Origène, ce chapitre. Un peu trop même. Tout un fichier y passe.

Voici la Vierge. Son mystère, « c'est qu'elle est là avant que Jésus ne soit là; elle est en Israël avant que Jésus n'y soit. Et elle est déjà en Israël une mystérieuse présence, je dirais, de Jésus avant Jésus... ». Ces pages mariales sont parmi les plus évocatrices de tout l'opuscule, d'une densité spirituelle authentique. C'est comme cela qu'il faut parler de la Vierge, toujours en fonction de Jésus et dans son auréole... dans son avent. Et on nous donne quelques pages sur les préfigurations de Marie dans le monde païen, le culte de la mère devant acheminer la Chine vers celui de la Mère de Dieu, celui de la vierge devant conduire l'Inde vers la Reine des Vierges. Le mystère de Marie a aussi son avent.

Deux autres chapitres s'intitulent : « le mystère missionnaire de la Croix » (commentaire du « j'attirerai tout à moi ») et « le mystère missionnaire de l'Ascension » (perspective cosmique du « captivam duxit captivitatem ») [4].

Dans une belle conclusion sur le Christ prophète, le P. Daniélou utilise surtout un article du P. Dabeck sur le Christ de saint Luc, « nouvel Élie » [5].

A travers tout cela court un sens saisissant de l'Écriture, Parole de Dieu, une mise en valeur dans les deux Testaments de tout ce qui est préfiguration, révélation successive, acheminement de « type » à « type », montée spirituelle vers le royaume, missions d'individus figurants ou de groupes ethniques figurés; le tout défilant en cascade jusqu'à la récapitulation dans le Christ... On aimerait, à vrai dire, que l'ensemble ait plus de structure. Je ne suis pas sûr que le cheminement de la pensée au cours de ces pages, ni même le cha-

3. Autre question : ce mot de « religion cosmique » sonne-t-il très juste ? S'agit-il tout simplement de la religion naturelle ? Ou bien est-ce, vu dans sa relation à Dieu, le cours même des choses créées, matérielles autant que spirituelles ; mais alors est-ce bien une religion ou simplement le gouvernement divin ? La féerie des mots rend parfois le lecteur méfiant. Que cache leur imprécision ? Plus loin, au sujet de la Vierge, on la voit appelée « Mère cosmique » (p. 134); je ne sais si, en moi, c'est le bon goût qui a été heurté ou le désir de comprendre.

4. Un détail : le P. Daniélou parle-t-il en connaisseur, à la page 171, de l'épiclèse liturgique ? Il dit d'abord que le « supplices te rogamus » correspond à l'épiclèse, puis que la liturgie romaine ne comporte pas d'épiclèse. De bons liturgistes ne préfèrent-ils pas voir l'épiclèse dans le « quam oblationem » ? En tous cas, le P. Daniélou ici affirme trop; et j'en ai quelque malaise pour son interprétation spirituelle de l'épiclèse « descente de l'Esprit sur la communauté ». La meilleure mystagogie ne permet pas tout.

5. Ces pages avaient paru du reste dans un article de *La Vie Spirituelle*.

pitre de conclusion, réponde pleinement à l'annonce de la dichotomie « histoire » et « drame » de l'introduction. Tant pis pour les penseurs. C'est aux spirituels que s'adresse ici notre auteur, à tout chrétien du moins soucieux de « spiritualité » missionnaire. On pourrait aussi relever beaucoup de négligences de rédaction; on dirait parfois du trop vite écrit, du premier jet à peine corrigé. Tant pis pour les amateurs de beau style. On relèverait enfin des erreurs de références. Il est vrai que la plupart sont manifestes, de celles que le lecteur averti corrige en souriant — ah! ces typographes. Oui. Mais, répétées, elles agacent [6].

Au total, nous avons ici un ensemble très attachant, et qui, développé dans la même ligne, aura la meilleure influence sur le large public chrétien cherché par cette collection. Quelques mises au point donneront à cela la construction et l'habillement mérités. Vivez avec le P. Daniélou, spirituels, à la jointure des Testaments. Les plus fortes liqueurs y ont leur source.

J. Bonduelle.

Jean VITALIS : *Spiritualité du laïc.* Préface de Daniel-Rops. Cahiers « Dei amor ». Études augustiniennes, Paris, 1948; 82 pp.

Dès les premières pages, le lecteur se trouve dérouté par le mode d'expression et de pensée bien peu laïc de l'auteur. Celui-ci est-il un laïc « sous tutelle de clerc », ou un clerc mal déguisé en laïc. Je me posais la question quand la publicité faite pour ce livre, dans cette revue même (numéro de février), m'a donné la réponse : il s'agit bien d'un clerc et, qui plus est, d'un théologien doublé d'un patrologue.

On s'explique donc facilement le caractère bien clérical de cette spiritualité du laïc — ce qui eût été moins gênant si l'auteur n'avait pas usé de ce subterfuge —, mais l'on s'étonne de trouver, ici ou là, des positions théologiques fort contestables.

Pour définir ce qu'il entend par mystique, l'auteur discerne deux sens donnés à ce mot : l'un, religieux (expérience de Dieu vivant dans l'âme), l'autre, profane (aptitude d'une doctrine à entraîner vers l'action). Il ajoute dans une note (p. 10) : « Le mot mystique, pris au sens religieux, a une troisième signification réelle dans l'expression « *Corps mystique* du Christ »; il désigne ici cette réalité mystérieuse et cachée qu'est la grâce baptismale, en tant qu'elle est commune à tous les chrétiens et constitue une vraie participation au mystère du Christ. » (Je me demande si cette définition augustinienne du Corps mystique peut encore être soutenue après l'encyclique *Corporis mystici*, mais je ne puis ici traiter tout au long de ce problème.) L'auteur continue : « Ailleurs, le mot mystique est pris dans le sens *symbolique*, et dérive, en quelque manière, des significations précédentes. »

Le malheur est que ce sens, que l'auteur appelle symbolique, soit au contraire le tout premier et fondamental, et que tous les autres en dérivent.

Comment un patrologue — et un disciple érudit de saint Augustin — a-t-il pu commettre une telle méprise et ignorer à ce point le langage de la Bible, de la Liturgie, des Pères et de saint Thomas ? (Cf. par exemple le sens qu'il donne à mystère dans II^a II^{ae} q. 1, a. 8, c. ?) On demeure confondu et navré.

En bref, le laïc ne trouvera guère dans ces pages l'authenticité d'une mise en problème, dans le concret, d'une situation de laïc, ni les principes de solution fidèles tout à la fois

6. Par exemple page 36, ligne 18, au lieu de Jn., 7, 25, il faut aller à Jn, 8, 56. Page 108, avant-dernière ligne : Mt., 26, 53, au lieu de Mt., 16, 15. Page 186, ligne 19 : Lc, 9, 51, au lieu de 4, 51. Et plusieurs autres...

et à la plus ancienne Tradition catholique et aux exigences du renouveau spirituel contemporain.

A. Plé.

La Passion Nostre Seigneur, prononcée par Maistre Jehan Gerson. Texte établi et annoté par le R. P. Dom G. Frénaud, moine de Solesmes. A Paris, chez J. et R. Wittmann, 1947; xxiv-134 pp.

Pour faire cette édition, Dom G. Frénaud a collationné directement six manuscrits. Bien que ce travail, comme le dit lui-même Dom Frénaud, ne résolve pas toutes les questions critiques, les résultats en ont été jugés suffisamment solides pour livrer le texte établi aux presses de l'Imprimerie Protat qui en ont fait un chef-d'œuvre de typographie. On ne saurait dire si c'est le sermon qui fait honneur à l'édition ou si c'est la présentation qui fait honneur au sermon. Ceux qui aiment les beaux textes mystiques et qui ont les moyens de leur rendre un culte typographique seront heureux de les lire dans cette nouvelle série. L'indication du tirage — limité à 825 exemplaires numérotés — nous signale en effet que le sermon *Ad Deum vadit* inaugure une collection de *textes mystiques* publiée sous la direction de Pierre David et de J. et R. Wittmann.

Il semble certain, jusqu'à preuve du contraire, que le sermon eut lieu à Paris dans la belle église aujourd'hui disparue du collège Saint-Bernard. « Le 13 avril 1403, dit Dom Frénaud, les moines blancs y ont célébré la grave liturgie du vendredi saint. Une foule dont les riches parures contrastent avec l'austère dénuement du temple se presse au pied de la chaire. C'est l'élite de la société parisienne : la magistrature, l'université, le clergé de tout ordre, la cour enfin, et peut-être la trop célèbre reine Isabeau de Bavière, attendent l'orateur » (p. ix). La harangue va comporter, selon la coutume de l'époque, un « sermon » de quatre heures le matin, et une « collation » de deux heures après dîner. Le sermon comme la collation sont divisés en douze parties, introduites chacune par la lecture d'un épisode évangélique (dont le texte est tiré d'une ancienne synopse) que l'orateur commente aussitôt, et terminées par une « oroison » de structure liturgique. Nous avons donc affaire à une cérémonie paraliturgique, analogue à ce que pourraient être aujourd'hui nos chemins de croix, ou nos sermons sur les sept paroles du Christ, le vendredi saint. Le XVe siècle n'est plus un siècle liturgique comme le furent par exemple le IVe ou même le IXe. Mais n'est-ce pas parce que la liturgie elle-même, si belle qu'elle soit, est désormais fixée ? Elle n'est plus, comme au IVe siècle, l'œuvre de création incessante de l'Esprit et de la tradition dans les églises. Les paraliturgies sont devenues le lieu normal des poussées de l'Esprit toujours en travail dans les jeunes institutions et les nouvelles mentalités que les siècles apportent. Et ces paraliturgies sont bonnes ou mauvaises selon la qualité des dévotions privées et selon le talent des créateurs. Sous prétexte qu'il y a eu beaucoup de mièvrerie ou de déviations ces derniers siècles, dans la piété, nos liturgistes modernes ont souvent la tentation de bouder sans discernement ces efforts. Nous demandons si l'archaïsme de ces nouveaux esthètes est toujours lui aussi « marqué du sceau de l'Esprit » ?

Quels que soient les avis des liturgistes, réjouissons-nous de ce que les pieuses coutumes du XVe siècle nous aient valu, parmi tant d'autres œuvres, ce beau sermon du chancelier Gerson.

L'originalité du discours est, croyons-nous, dans les descriptions psychologiques des personnages, dans l'effort que fait ce bon prêtre champenois, si simple, si pieux, si fraternel (lui qui, aîné de onze frères et sœurs, ne dédaignait pas de composer des traités mystiques pour ses sœurs) et en mê-

ne temps si fin, si expérimenté, si mouvant. Il pénètre dans le cœur de Notre-Dame et des apôtres et réussit, sans aucune vulgarité, à les faire parler et à les rendre extraordinairement humains et proches.

Souvent, c'est la Sainte Vierge que l'auteur fait parler. Ou, du moins, il essaie de savoir ce que disait Notre-Dame ou ce qu'elle ne disait pas, et comment elle ressentait et vivait ce départ de son Fils et cette douloureuse Passion. Voici, par exemple, comment, arrivé à la fin du *tiers exte* de la collation, Maître Jehan Gerson introduit le *quart texte* :

« Jusques à cy les Euvangélistes n'ont rien dit de Nostre Dame : où elle estoit ou qu'elle faisoit. Que veult ce estre ? Est-il à croire qu'elle ait délaissé son benoît Fils à sa derraine adversité, quant paravant elle lui tint compagnie loyale tant en adversité comme en prospérité ? Elle le nourry de son propre laict dès son enfance, sans lui donner autre nourrice, et elle mesme l'enveloppa de petiz draps et langes incontinent après sa digne naissance sans autre aide de femme avoir. Les pastoureaux et les trois roys trouvèrent Jhésus avecques elle. Puis le porta de Bethléem en Jhérusalem. En après, par l'admonicion de l'Ange, elle le porta en Égypte par moult long voyage pour eschever la persécution d'Hérode. Là elle fut avecques son cher Fils comme povre, estrange pélerine, en vivant moult sobrement du labour de ses mains et du mestier Joseph qui estoit charlier ou charpentier. Puis fu ramené par elle en Nazareth et estoit mené chacun an en Jhérusalem, de quoi il advint qu'il fut perdu trois jours en l'âge de douze ans. Mais alors la diligente inquisition de Nostre Dame monstra bien que ne povoit vivre sans lui. Je remembre ces choses pour monstrer que jamais Nostre Dame n'eust délaissé son amoureux Fils en ceste dernière nécessité : attendu que les autres femmes, qui ne l'avoient pas tant aimé comme elle, l'ensuivoient en sa Passion et pleuroient comme est dit desjà par avant.

« Je vous demande doncques, ô roys Secrétaires et Hystoriens de la vie Jhésus Christ et de ses faiz, vous Messeigneurs les Evangélistes, pourquoi ne nous escripvez vous aucunes choses de vostre bonne Dame et Maistresse : où elle estoit, qu'elle devint, en quelle garde elle demoura ?

« A ceste demande nous respond et satisfait saint Jehan l'Euvangéliste qui estoit présent partout et vit tout. Et nous dit ainsi au texte de son Euvangile : *De costé la croix Jhésus en estant sa Mère et...* »

Terminons par cette prière que « put faire » Marie au pied de la Croix :

« Donnez-moi, Sire, un don : dites à ceste vostre povre mère désolée, afflictée et anlogorée, dites le mot que vous avez maintenant dit au Larron dextre; dites moi : *Au jour d'huy, tu seras avecques moi en Paradis.* Sonnez moi, beau Fils, ce mot; octroyez moi ceste parole et il me suffira. Hélas! Sire, Père de miséricorde, esconduirez vous ceste requeste et humble prière à vostre Mère quant vous l'accordez à un qui ne vous appartient rien de lignage ? Quel est le forfait ou le péché en moi ? En quoi, Sire, vous ai je despleu, que vous me déniez durement ce que vous accordez bénignement à un larron ?... Certes bien heureux es tu, ô Larron, qui pends en ceste croix!... Non pourquant sa volonté soit foite, non pas la mienne. » Ainsi se povoit plaindre, tellement se povoit soubzhaider Nostre Dame. Puis à la fois pensoit aux secrets jugements de Dieu et aux haults mystères de ceste passion... »

A.-M. Henry.

M.-J. BLIGUET : *Défense de la vie intérieure.* Éd. Braconnin, Alger. Collection « Béatrice »; 384 pp.

Bien que l'auteur ait choisi de pré-

senter son enseignement sous une forme qui n'est pas nouvelle : entretiens entre maître et disciple, ce volume, parmi tant d'autres, dits « de spiritualité », est empreint d'originalité. Comme tel, il sera probablement goûté des uns — les jeunes, sans doute —, discuté par d'autres : les personnes soucieuses de réfutations et arguments longuement élaborés.

Nous voudrions communier à l'appel de « Théotime » qui ouvre ces pages... Le style en est trop particulier... Le chapitre suivant, consacré à la découverte de la vie intérieure, nous laisse insatisfaits.

Quatre-vingts pages survolent, sans répondre vraiment sur leur terrain propre, les vastes problèmes que posent la psychologie; la science de l'évolution, les religions théosophiques en particulier. Heureusement, de nombreux chapitres suivent, développant l'acheminement de l'âme par la contemplation vers le mystère du Christ aimé, imité, devenu nôtre. Nous avons la joie de nous trouver soudain, à travers le monde des images et des signes, en climat de spiritualité purement dominicaine, avec son merveilleux florilège de saints, sa formation si sûre de la pensée et du cœur. Une rare occasion nous est ainsi donnée de nous familiariser, non seulement avec l'esprit de l'Ordre dominicain, mais aussi avec des points de belle doctrine et vieille tradition. Grâce enfin à de vivants commentaires de l'Évangile, à la mise en valeur de magnifiques textes bibliques, ce livre pourra devenir, en bien des cas, une véritable introduction à la vie intérieure.

André TENNESSON, S. J. : *Présences de Dieu. Doctrine et pratique.* Éd. Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris-6e, 1948; 125 pp.

Dieu est présent d'une présence commune à tous les êtres, et présent familièrement à certains par la grâce. De ces deux formes de présence, l'auteur dégage les conséquences morales et sociales pour la première, d'union intime avec Dieu pour la seconde. « Cette présence, nous dit l'auteur (p. 56), équivaut à un don de Dieu, un bienfait de Dieu. » Aussi, « les venues » de Dieu, « les missions divines », « les donations », dont parle l'Évangile selon saint Jean, s'expliquent de la même manière.

Frôlant de nombreuses controverses théologiques, ce livre s'adresse plus particulièrement aux prêtres. Cependant, sa forme claire le rendra assimilable à toutes les âmes soucieuses de forte doctrine.

R. P. PICHARD, O. P. : *L'amour séparant.* Chez l'auteur, 35, rue de la Glacière, Paris-13e; 68 pp.

Ces sermons ont été, pour la plupart, prononcés à la Radiodiffusion française au cours du premier trimestre 1948. Leur publication sera accueillie avec joie par les auditeurs habituels. A ceux qui n'ont jamais entendu le R. P. Pichard, il sera plus difficile de retrouver le rythme, le balancement des phrases qui aident tant parfois à dégager le sens profond des mots. Ce n'est pas œuvre impossible cependant. Et le texte vaut bien que l'oreille du lecteur se mette dans le silence, à l'écoute.

Chanoine M. LE BAS. *Conseils spirituels aux institutrices libres.* Préface de Mgr Rochaud. Bonne Presse; 180 pp.; 125 fr.

Ce livre sera sans doute accueilli avec joie par tous ceux et celles qui se dévouent à l'enseignement libre. Ils trouveront à sa lecture une profonde compréhension des difficultés et exigences de leur vocation, lumière et encouragement. Nous ne soulignerons que le mot d'ordre donné : « Aimer par amour, jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités » (p. 160).

NTOINE DE JÉSUS, O.C.D. : *L'au-delà béatifique*. Éd. Casterman, Paris, 1948; 156 pp.; 144 fr.

Il est probable que peu de chrétiens pourraient affirmer que leur foi en la vie future ne se nourrit pas quelque peu de représentations matérielles ou imaginatives. Et c'est pourquoi ce livre du P. Antoine de Jésus doit lt mérite d'être lu de tous ceux que préoccupe — à juste titre — le problème de l'au-delà. Sans doute, les premiers chapitres consacrés au jugement dernier, à la résurrection des corps, à la rénovation des cieux, cessent humblement que, les visions dantesques écartées, il reste peu de prise à notre esprit sur le grand mystère.

Cependant, puisant dans le dogme t dans la *Somme*, l'auteur nous conduit en d'admirables pages, non seulement à une saine notion des choses l'éternité, mais encore à les aimer, es désirer et vouloir dès ici-bas travailler à y participer.

Marcel MICHELET : *Symphonie de la joie*. Éd. « Nova et Vetera », Fribourg; 20 pp.

Une mince plaquette, mais un commentaire original et profond de l'*Imitation de Jésus-Christ*, poème de la oie, sur le thème de la Neuvième ymphonie. Témoignage d'artiste pour ui la vie spirituelle est totale intégration des valeurs, fruit du silence t de la souffrance, enfin chant d'union à Dieu.

L.-M. G.

Émile BRUNETEAU : *Pages spirituelles*. Éd. des Cordeliers, Poitiers, 1948; 246 pp.; 200 fr.

Ces extraits des notes et des ouvrages d'un prêtre du diocèse de Poitiers qui consacra de longues années l'enseignement n'ont pas tous la même valeur (nous préférons ceux qui sont plus directement ordonnés au réel : les Avents, notes sur l'apostolat, notes intimes...), mais ils révèlent une personnalité prodigieusement riche, un esprit cultivé, brillant et profond, d'une extrême lucidité, une sensibilité frémissante, une ferveur ardente, et c'est ce qui en fait avant tout l'intérêt.

Maurice BOUVET : *Nos prières. Pater noster, Ave Maria, Miserere, Veni Creator Spiritus*. Collection « La Vie intérieure pour notre Temps », Bloud et Gay, Paris, 1947; 192 pp.; 120 fr.

Simple, original, profond, ce commentaire nous fera reprendre conscience de la richesse de doctrine et de vie contenue dans les prières que nous récitons si souvent et si machinalement; il nous fera « reprendre conscience de ce qui donne son sens, sa beauté, sa sublime grandeur à l'humble vie que nous menons, chrétiens suscités au sein de ce monde qui passe par la Parole qui demeure ». Citons surtout de belles pages sur la prière du Seigneur, sur le mot *Pater*, les perspectives sur la souffrance amenées par le *Fiat voluntas tua*, les lignes si pleines de poésie consacrées à l'*Ave Maria*, et l'évocation de la création et de tout le plan divin du retour de l'homme à son Créateur à propos de la première strophe de l'hymne au Saint-Esprit.

Daniel CONSIDINE, S. J. : *Paroles d'encouragement*. 1re, 2e et 3e séries. Traduit de l'anglais par G. de Vaulx de Champion. Collection « Museum Lessianum », l'Édition Universelle, Bruxelles, 1947; 186 pp.

En des phrases courtes, presques hachées, où reparaît la vivacité du style oral, assaisonné d'une bonne pointe d'humour britannique, l'au-

teur incite à la confiance, à la simplicité dans nos rapports avec Dieu. Il y a là tout un programme (et des petites recettes) de sainteté agréable, équilibrée, à la portée de tous.

André DAVID. *Angoisse et plénitude.* « La retraite aux hommes chez les Dominicains » suivie de « Mon Père, répondez-moi », en collaboration avec un Dominicain. Lettre-préface de Jacques Maritain. Les Grandes Éditions françaises, Paris, 1947, 250 pp.; 195 fr.

La première partie de ce livre est maintenant classique et l'on fit grand bruit, il y a quelque dix années, autour de la conversion d'un homme de lettres très connu. Le « dialogue de la vie imparfaite et de la vie parfaite », qui y fait suite, aborde bien des questions qui préoccupent les contemporains : civilisation et perfection intérieure, christianisme et politique, défense de la sensibilité, fidélité à la lumière... A la sincérité, la ferveur, à l'anxiété de son correspondant, le Dominicain répond par des mises au point simples et pleines de sagesse, où l'on sent l'amour des Prêcheurs pour la vérité et la sérénité de ceux qui « ont les paroles de la vie éternelle ». Livre profondément humain.

M.-L. T.

MARIOLOGIE

Armand PLESSIS, S.M.M. : *Mariologie montfortaine. Commentaire du « Traité de la Vraie Dévotion ».* Éd. Séminaire des Missions, Montfort-sur-Meu, 2e édit., 1948; 445 pp.

Armand PLESSIS, S.M.M. : *Manuel de Mariologie dogmatique.* Même éditeur, 1947; 360 pp.

L'auteur fait précéder son *Commentaire du « Traité de la Vraie Dévotion »* (on pourrait contester la justesse du vocable *Traité*) d'une introduction historique : bonne esquisse des sources où Grignion de Montfort a puisé sa doctrine. Le *Commentaire* présente une distribution ordonnée du texte montfortain avec une glose assez abondante des principaux passages du saint. Principaux, c'est trop dire, car l'auteur se contente de résumer les numéros 83-86, sur Jésus, Médiateur de Rédemption, et Marie, Médiatrice d'intercession, qui auraient besoin d'explication. De même, il ne montre pas la très grande et originale portée du numéro 225 au point de vue de la maternité divine, tandis qu'il s'étend sur le parallèle entre le serviteur et l'esclave, parallèle qui n'a plus guère qu'un intérêt historique. N'eût-il pas été plus opportun de reconnaître la désuétude du terme d'*esclave* et d'en proposer un plus adapté ?

Bien que ce *Commentaire* ne s'adresse pas aux théologiens il eût été souhaitable de ne pas trouver des passages à tendance bérullienne plus sûre, comme page 62 : Marie participe à la fécondité du Père; ou des sentences catégoriques surprenantes comme celle-ci : « Jésus devait à sa Mère le respect et l'amour filial basés sur l'essence même des choses; il ne lui devait pas obéissance » (p. 71). Qui fait-il des droits maternels de Marie? Ses droits sont aussi réels que sa maternité. Mais le lecteur averti n'est plus surpris quand il passe du *Commentaire* au *Manuel de Mariologie dogmatique.*

Dans ce *Manuel*, on trouve en vérité d'excellentes remarques. C'est même avec plaisir que l'on voit l'auteur tenu au courant des dernières études scientifiques. Il remarque, à juste titre, que l'on ne peut pas prendre le canon 1 du concile d'Éphèse comme texte de définition de la maternité

vine; malheureusement, il n'a pas saisi toute l'importance, l'exclusivité même, du caractère christologique de ce concile. Plus profonde encore qu'une volonté de définir le Θεοτόκος, c'est l'unité du Christ, Homme-Dieu, que les Pères d'Éphèse ont eue en vue et qu'ils ont précisément définie à la lumière de la tradition irrécusable du Θεοτόκος. Un grave reproche est à faire à ce *Manuel* : sa doctrine n'est pas fondée sur l'*ontologie* de la maternité divine, c'est-à-dire sur cette *relation* ni physique ni morale, mais *personnelle* qui établit Marie et le Verbe fait homme en un indéfectible vis-à-vis; relation qui donne à la maternité de Marie son caractère de *divine* maternité. C'est regrettable, tant pour la construction théologique que pour les conséquences susceptibles d'être tirées pour la vie spirituelle des chrétiens.

En somme, nous avons ici un *Manuel* de plus; mais a-t-on une intelligence plus riche et plus vive du mystère de Marie ? Nous ne saurions l'affirmer.

P. STANISLAS, O.F.M. : *Médiatrice*. X. Mappus, Le Puy; 106 pp.

Dans cet opuscule, l'auteur entend faire goûter le mystère de Marie « à toutes les âmes petites et humbles qui veulent, conscientes de leur impuissance et défiantes de soi, prendre, pour aller au Cœur de Jésus, et par lui au Père, la voie aisée et sûre de la céleste Médiatrice Marie ».

Il s'y efforce. Toutefois, il établit la médiation de Marie à partir de l'arbitraire divin (cf. p. 27). Dès lors, on ne voit pas bien la sagesse qui préside au mystère de Marie, sagesse toutefois éminemment capable de nourrir la piété des fidèles.

Pourquoi, aussi, dans ce tout petit livre, instruire les « âmes simples » de la polémique scolastique concernant le motif de l'Incarnation ? Ces « âmes simples » n'y gagneront rien, au contraire.

Abbé MAZIOUX : *Notre-Dame chez les ruraux*. Chez l'auteur, 1947; 253 pp.

Ce livre se présente sous la forme d'un *Mois de Marie*; mais cela ne doit pas donner le change. Il est tout à la fois vivant, captivant même, et de doctrine très capable de solide formation. Malgré la modestie de l'auteur, on discerne de sa part une riche culture. Peut-être la note *moralisante* domine-t-elle et préférerait-on un enseignement à base plus doctrinale, théologiquement. Mais c'est là une simple remarque qui ne voudrait pas atténuer l'intérêt que présente ce beau *Mois de Marie*. Heureux les ruraux qui l'écouteront!

DANIEL-ROPS : *Les Évangiles de la Vierge*. Éd. Robert Laffont, 1948; 262 pp.

Ce livre comprend trois parties : 1° Comment connaissons-nous la Sainte Vierge ? 2° Textes sur la Vierge Marie (1. Évangiles canoniques; 2. Textes apocryphes); 3° Images de la vie de Marie (quarante belles planches précédées d'un commentaire).

C'est donc principalement dans la première partie que l'auteur donne ses idées personnelles sur la Vierge des Évangiles et de la primitive Église. Il se dégage de ces pages une impression de fraîcheur et de délicatesse qui font du bien à l'âme. On jugera de la discrétion religieuse de l'auteur : « Ainsi une pincée de documents, et rien de plus, voilà ce qui permet à la tendre curiosité des chrétiens de partir à la découverte de la Mère de Dieu » (p. 24). De même il y a, sur le mystère de Marie à l'Annonciation, des remarques à retenir : « L'événement annoncé à peine connu, l'acceptation emplit cette âme. Pas un instant, elle ne songe à se dérober. La vertu d'espérance ici touche à un sommet presque inaccessible : c'est l'être entier qui se fond dans la volonté de Dieu... A partir du moment où elle est mère, Marie s'absorbe en

sa maternité » (p. 28). Il faut signaler, en outre, la si juste règle que donne l'auteur, pour interpréter les écrits apocryphes : « C'est en fonction de la Tradition authentique de l'Église qu'il faut juger leur apport; ce n'est point à leur échelle qu'il convient de mesurer cette Tradition. »

En somme, charme jamais lassé — tant pour l'intelligence que pour les yeux, joint à une connaissance parfaite de l'histoire de l'Église primitive, voilà la caractéristique de ce beau livre qui est tout à la louange de Dieu par Marie, sa Mère.

H.-M. Manteau-Bonamy.

R. P. POUPON : *A Jésus par Marie, la parfaite consécration à Marie selon saint Louis-Marie Grignion de Montfort*. Vellecour, Lyon, 1948; 188 pp.

Ce petit travail se présente comme « l'abrégé » d'un plus important ouvrage du même auteur, *Le poème de la parfaite consécration à Marie*, dont *La Vie Spirituelle* a rendu compte en juin 1948. Il s'agissait, paraît-il, d'une « œuvre magistrale qui par son ampleur, son authenticité spirituelle, sa précision et sa sûreté théologique, sa minutieuse information historique, constitue désormais une référence indispensable pour l'historien religieux du XVII^e siècle, pour le théologien comme pour le dévot de Marie ».

N'ayant pas lu le gros ouvrage de six cent soixante-six pages, je ne discute pas cette appréciation. Mais j'estime que le présent abrégé n'a rien de « magistral ». Quant à « l'ampleur » du travail, je me demande s'il ne s'agit pas d'une forêt trop touffue où les pistes se coupent et se recoupent pour égarer plus sûrement le promeneur. (Je ne discute pas le plan tripartite « préparation, consécration, oblation et union »; émané du texte de saint Louis-Marie, il me paraît plus descriptif que normatif; une certaine impression de durci et de forcé viendrait peut-être de la confusion de ces points de vue.) « L'authenticité spirituelle » me semble d'un professeur plus que d'un docteur, d'une sorte de dialecticien qui épilogue en scolastique sur une certaine voie mariale éminente, plus que d'un apôtre qui empoigne son lecteur pour le jeter en Jésus par Marie. Pour « la précision et la sûreté théologique », j'hésite : un paragraphe, par exemple (p. 23), sur la filiation unique de Jésus, s'achève par cet énoncé : « C'est la même filiation qui échoit à Jésus vis-à-vis du Père et vis-à-vis de Marie, néanmoins sous un rapport différent. » Ne rien préciser de plus donne au lecteur averti un peu de malaise. N'est-ce pas laisser entendre que cette filiation serait également réelle dans son rapport à Marie et dans son rapport au Père ? C'est en tous cas une imprécision qui durcit malheureusement la doctrine. Le service de la Vierge répudie les partis qui, poussés trop loin, faussent les perspectives. Je ne suis pas sûr non plus que les théologiens se satisfassent absolument des énoncés concernant « l'état filial » qui, comme état intérieur, doit être ni plus ni moins l'état de charité avec un certain influx du don de piété. Quant à l'information historique, l'auteur en a complètement allégé le présent abrégé; on n'en peut juger ici.

Au total, la grande dévotion montfortaine est-elle vraiment bien servie par le présent abrégé ? En tous cas, rien dans cette lecture ne me fait désirer d'aborder le gros ouvrage qu'il résume. Rien non plus ne confirme le premier diagnostic de *La Vie Spirituelle*. C'est dommage.

J. Bonduelle.

J. BRIARD : *Les sept transfixions de Notre-Dame*, d'après *L'Épée et le Miroir* de P. Claudel. Casterman, Paris, 1948; 152 pp.; 195 fr.

Faire de l'œuvre de Claudel un thème de prédication, porter *L'Épée et le Miroir* jusqu'à la chaire, quelle gageure! Et cependant non, le livre

du chanoine Briard, qui fut d'abord une prédication, ne mettra pas aux prises claudéliens et anti-claudéliens. Les sept transfixions de Notre-Dame pourront, pour la plus grande intelligence de son mystère, être lues et méditées par tous. L'Évangile constitue leur ligne profonde, les textes de Claudel en fournissant l'illustration magnifique, il faut le reconnaître. Et c'est pourquoi, quittant ce livre, il faudra bien reprendre, selon le désir de l'auteur, celui qui l'a inspiré : *L'Épée et le Miroir* du grand poète biblique.

L.-M. G.

DIVERS

Jean DANIÉLOU, S. J. : *Dialogues avec les marxistes, les existentialistes, les protestants, les juifs, l'hindouisme.* Collection catholique, Paris, Le Portulan, 1948, 192 pp.

C'est une bonne idée que le P. Daniélou a eue de rassembler en un volume les débats poursuivis par lui depuis quelques années avec des personnalités représentatives de ces différents courants intellectuels et spirituels. Donner dans un premier chapitre un tableau des courants les plus vivants de la France contemporaine, puis engager le dialogue avec chacun d'eux avec le souci de les rencontrer dans leurs particularités, telle est l'œuvre qu'il s'agissait de mener à bien en deux cents pages à peine.

Il ne faut pas s'étonner que dans ces conditions certains dialogues ne fassent qu'engager le débat.

C'est le cas du chapitre consacré aux protestants. On lira avec intérêt dans ce chapitre la réponse franche et réaliste de M. le pasteur Westphal et l'on suivra son conseil de se reporter par exemple au recueil « Protestantisme français » (coll. « Présences », Plon).

Le dialogue avec les existentialistes, le dialogue avec les juifs sont pleins de problèmes cruciaux. Ils donnent beaucoup à réfléchir. Ils auraient eux aussi besoin de compléments que ce n'était pas le but de cet ouvrage d'apporter.

Le dialogue avec l'hindouisme se réduit à un article sur la mort de Gandhi.

L'étude la plus approfondie est le dialogue avec les marxistes auquel se rattache un chapitre très riche sur le thème « Christianisme et Histoire ».

Tout le volume est animé du même esprit : désir de reconnaître dans toute la limite du possible l'élément valable de chaque courant envisagé et cependant maintenir dans son intégrité la foi catholique.

Le P. Daniélou est très frappé par le jeu parfois bien déconcertant des « mentalités » et des « adhésions métaphysiques ». C'est ainsi qu'un catholique, le P. Daniélou ne s'en cache pas, peut se sentir « beaucoup plus proche par la mentalité de tel protestant ou de tel orthodoxe que de tel catholique » (p. 127). Le courant existentialiste rassemble dans son sein des chrétiens et des athées. L'auteur estime, et à bon droit, que l'adhésion métaphysique prime la mentalité : « Je pense que la foi à laquelle un esprit adhère librement est plus importante que la forme de son esprit et qu'ainsi finalement M. Gabriel Marcel est plus près du P. Teilhard que de M. Sartre » (p. 10). Mais ceci laisse aux mentalités la plénitude de leurs droits. Comme catholiques nous n'en rejetons aucune parce que le catholicisme précisément n'est pas une mentalité, « il doit être le lien de toutes les mentalités dans l'unité de la foi, ou il n'est rien » (p. 127). C'est ce qui justifie l'effort du P. Daniélou pour se faire tout à tous, pour dégager le catholicisme de toute culture ou mentalité et en même temps mon-

trer comment il peut s'engager en toutes.

Tel qu'il est, ce livre est un puissant stimulant pour la pensée, il soulève quantité de problèmes passionnants et si les lignes que choisit le P. Daniélou pour opérer le discernement ne rencontrent pas toujours l'approbation unanime, on ne peut nier qu'elles soient dans bien des cas très éclairantes.

A. R.

J.-M. GRÉVILLOT : *Les grands courants de la pensée contemporaine : existentialisme, marxisme, personnalisme chrétien.* Éd. du Vitrail, 1948; 306 pp.; 280 fr.

Ce livre, écrit par un professeur de philosophie d'un grand séminaire, constitue une initiation excellente aux doctrines existentialistes et marxistes, une très bonne introduction à une étude plus approfondie du personnalisme chrétien.

L'auteur a envisagé l'existentialisme dans l'œuvre de M. Sartre, et son étude est remarquable de netteté. Cependant, bien que l'œuvre d'un G. Marcel se rattache davantage, selon M. Grévillot, au personnalisme chrétien, on eût aimé quelques précisions, dégageant le fait de l'existentialisme chrétien et ses sources dans un Kierkegaard.

La conception marxiste, matérialiste et dialectique de l'homme et de l'univers est examinée avec grande objectivité. Du personnalisme chrétien, l'auteur souligne surtout les sources évangéliques.

De réelles appréciations de valeur peuvent déjà être formulées à partir de cet exposé extrêmement clair. Des textes nombreux, bien choisis, s'y ajoutent. Aussi cet ouvrage sera précieux à tous ceux qui, n'ayant pas le loisir de lire des travaux plus importants, ont cependant le souci de se tenir au courant des grands courants de pensée qui influencent si fortement la littérature, l'art et la mentalité contemporaine. Éducateurs et maîtres des novices, prêtres et militants tout spécialement, seront intéressés par ce travail.

L.-M. G.

Pour l'animation chrétienne du Mouvement ouvrier. Témoignage, novembre 1948; 32 pp.; 30 fr.; 25, rue du Moulinet, Paris-13e.

Par sa vérité nourrie d'expérience, par la clarté de ses vues et la concision de ses consignes, ce numéro spécial de *Témoignage* est un excellent guide pour l'ensemble de *l'animation chrétienne du Mouvement ouvrier* (Action catholique ouvrière : A.C.O.).

Nous ne pouvons entrer dans le détail : chaque remarque est importante. Signalons seulement l'exposé du triple objectif de l'A.C.O. et les réflexions sur l'équipe prêtre-laïc.

Nous savons que ce numéro connaît un accueil enthousiaste et une large diffusion. Nous souhaitons vivement qu'il soit connu, lu et médité.

Louis VARIGAS : *Plus de vocations ? Allons donc ! ! !* 72 pp. Éd. Xavier Mappus, 52, avenue Foch, Le Puy.

Cette brochure s'adresse aux prêtres et leur rappelle l'obligation urgente qu'il y a de découvrir et d'aider les vocations sacerdotales. Pour cela, l'auteur, qui connaît bien les enfants, propose d'excellents moyens simples et classiques. Même si, dans la pratique, des erreurs ont été commises, je ne crois pas du tout à la concurrence entre le prêtre et le militant d'Action catholique (ch. 1). Dieu donne à chacun sa vocation propre, et le laïc sait que le prêtre, comme dit l'auteur, est irremplaçable.

F. MOUREY, C.R.I.C. : *La communauté paroissiale.* Au Centre de Documentation sacerdotale, 19, rue de Varenne, Paris-7e; 39 pp.

Comment revigorer nos paroisses ? Telle est la question à laquelle répond cette brochure. L'auteur donne d'ex-

cellents conseils aux prêtres et aux éducateurs; il revalorise l'organisation diocésaine (chap. VI). Nous sommes un peu déçus, avouons-le, de ne pas trouver abordé de front le problème brûlant de l'insertion de l'Action catholique dans la paroisse : le chapitre V traite des *contacts immédiats avec les paroissiens hors de l'église*; il se divise en quatre titres : la visite des familles, les réunions par groupes spécialisés (dix-sept lignes seulement...), les patronages. La question n'est-elle pas plus ample ?

J. DOYEN.

La grande famille d'un grand saint. Cahiers Eudistes, n° 1, 1948; 1, rue Jean-Dolent, Paris-14e.

Une courte biographie de saint Jean Eudes, une brève notice sur chacune des nombreuses congrégations dont il est le père spirituel composent ce manuel qui joint à l'intérêt historique celui d'une nomenclature très précise et complète des maisons eudistes.

R. P. PÉRINELLE, O. P. *Béthanie. Les pécheresses réhabilitées.* Béthanie, Montferrand-le-Château, Doubs; 30 pp.; 30 fr.

En fondant Béthanie en 1856, le P. Lataste ouvrait aux libérées de justice les portes d'une vie nouvelle, de travail et de prière; leur proposait de devenir membres de la grande famille dominicaine. *Béthanie* chante les ressources de sainteté que le Christ peut mettre au cœur des plus coupables, unies au plus pures en son amour.

C.-M. CHARPENTIER. *Le témoignage d'un village de France.* Œuvre populaire d'éducation et de rénovation, Ecully (Rhône); 256 pp. ; 140 fr.

Un prêtre raconte simplement la belle, puis douloureuse histoire de son humble paroisse. Peinture très vivante des paysages du bas Berry, mais aussi des mœurs de ses habitants, intégralement chrétiens jusqu'à la Révolution. Celle-ci passe et l'on assiste à la lente agonie de l'âme du village... Ce drame vécu ne peut laisser le lecteur indifférent. Il y a en tout Français quelque racine paysanne, qui retrouvera ici le sens d'un bien sacré à défendre et sauver. Et c'est pourquoi ce livre constitue le complément nécessaire des études déjà faites sur la paroisse rurale et sa rechristianisation.

L.-M. G.

Mgr GABRIEL PIGUET, évêque de Clermont : *Prison et déportation. Témoignage d'un évêque français.* Paris, éd. Spes, 1947, 192 pp., 130 fr.

« Vous n'appellerez pas bien le mal, ni mal le bien... » C'est dans cet esprit, avec le souci de défendre la liberté et la dignité de la personne humaine, de libérer le monde des risques permanents de tyrannie, en en dévoilant l'horreur, qu'un évêque nous parle de ses mois de captivité dans les camps allemands de Natzweiler et de Dachau.

MARIE GIORGI. *Des amours d'enfants.* Quelques souvenirs de l'Angélus. Éd. du Chevalier, Saint-Étienne, 1947, 48 pp.; 120 fr. Chez l'auteur, villa Médicis, Draguignan.

Les débuts, racontés avec simplicité et émotion, d'une œuvre destinée à recueillir les tout-petits sans parents; des jours durs, beaucoup de dévouement, et la grâce souriante des enfants.

ANDRÉ DAVID. *Amour charnel de la patrie.* Éd. de la Maison française, New-York, 1944, 176 pp. En vente aux Grandes Éditions françaises, Paris.

« L'Angleterre est un empire, l'Allemagne un pays, une race; la France est une personne. » Cette phrase de Michelet, qui ouvre le livre, montre avec quel amour il fut écrit, alors que l'auteur se trouvait de l'autre côté de l'Océan et souffrait de voir l'ennemi

occuper le sol natal. Et c'est avec une certaine mélancolie qu'on le ferme : n'avons-nous pas trop oublié les expériences de ces années douloureuses ? De nos espoirs d'alors, que reste-t-il ?

J.-D. ROBERT : *Existence de Dieu et conscience moderne.* « Études religieuses », La Pensée catholique, Liége, 1947; 38 pp.; 6 fr. belges.

En s'appuyant sur la preuve du « consentement universel au divin », qu'il ramène d'ailleurs à ses justes proportions, l'auteur essaie d'indiquer une voie indirecte qui conduise les esprit positifs et scientifiques modernes à se poser le problème de Dieu.

Le service social dans les Colonies françaises d'Afrique noire. Coll. « Bibliothèque de l'Union missionnaire du Clergé », Éd. Spes, Paris, 1947, 144 pp.; 100 fr.

Cinq conférences qui montrent quels sont les besoins, les conditions, les réalisations des services sociaux d'Afrique centrale, quel rôle y jouent les missionnaires. Elles intéressent les missionnaires, les coloniaux, les assistantes sociales. Regrettons une grosse faute de mise en page (p. 116).

M.-L. T.

PIERRE LAISNEY. *Pour un travail chrétien.* Éd. Ouvrières, 12, rue Sœur-Rosalie, Paris-13e, 64 pp.

Excellente petite brochure, où les développements partent de l'Écriture ou de la théologie. Les premiers chapitres surtout sont intéressants : l'auteur nous montre comment l'homme est le collaborateur de Dieu en faisant sortir des choses les virtualités déposées par Dieu en elles.

A qui s'adresse l'auteur ? à des ouvriers, à des étudiants ? Le style nous fait poser cette question. Il est concret, certes, mais encore très proche par son vocabulaire de celui de la théologie.

J. DOYEN.

ANCELLE : *Femme.* Société de Publicité et d'Éditions rurales, 12, rue du Docteur-Roux, Paris, 175 pp.

Le grand mérite de ce livre est de conduire ses lectrices non à des évasions qui, frivoles ou sublimes, restent toujours faciles, mais à l'approfondissement fervent de chaque geste quotidien. A chacun de ces gestes, il restitue sa richesse oubliée ou camouflée, l'étincelle surnaturelle qui ne demande qu'à en jaillir.

« La vie ordinaire, dont l'unique ruse pour venir à bout de tout idéal est d'être ordinaire... », nous dit Ancelle. Contre cette ruse, elle combat avec patience et ardeur. Elle se refuse à user d'armes artificielles. Elle ne veut pas conduire à une vie intérieure qui ne serait qu'un dédoublement. Elle refait patiemment les points de suture entre notre vie et la Vie. Chaque simple devoir est révélé par elle comme un puits étroit et profond, capable de rejoindre la vaste nappe souterraine où toute existence chrétienne trouve son sens et sa fécondité.

M. D.

Mgr A. ANCEL : *L'homme à la lumière de la raison.* E. Vitte, 128 pp.

Ces quatre conférences, prononcées aux Facultés catholiques de Lyon en 1942, qui tendent seulement à apporter un peu de lumière à des jeunes qui s'interrogent, parfois avec angoisse, sur le sens de la vie, donnent un aperçu simple, clair, solide, à la manière de l'auteur, de ce que l'homme peut en découvrir par sa raison : place de l'homme dans l'univers par rapport aux autres et à lui-même, exigences d'une vie dotée d'un principe spirituel, terme logique de cette vie humaine, à savoir l'immortalité. Ainsi est amorcée une autre étude de l'homme à la lumière de la foi. Alors apparaîtra définitivement le seul véritable humanisme, l'humanisme chrétien, si cher à l'auteur (Cf. « La pauvreté du prêtre d'après la vie et les écrits du Vénérable An

toine Chevrier », deuxième appendice, pp. 338 sq.)

B. DE TOUCHET.

A. BONNINGUE : *Étudiants chinois, silhouettes et tendances*. Paris, Alsatia, 1948; 128 pp.

Croquis sans prétentions mais qui réussissent, par quelques touches comparables à celles du pinceau d'un lettré chinois, à nous faire saisir les tendances présentes de la jeunesse cultivée de Chine, héritière d'une culture traditionnelle qui la modèle encore, mais qui craque de toutes parts sans que les formes nouvelles se dessinent encore. A un moment des plus critiques dans l'évolution de la Chine, alors que, plus nombreux que jamais, les étudiants viennent s'initier chez nous à la civilisation technique, souhaitons que ces quelques pages donnent à beaucoup un premier contact avec ces jeunes et les invitent à nouer avec eux des relations plus directes. A qui aura compris ce qu'est la famille chinoise et ce que le foyer et la mère représentent pour ces étudiants, la pensée viendra peut-être d'ouvrir parfois leur demeure et leur cœur à ces isolés; on ne saurait souhaiter à ces croquis meilleure aventure.

J.-H. D.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE

ASTRUC (F.) : *Le Christ mystique ou le Christ en nous*. Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur, Lyon, 1948; 48 pp.

BARABE (P.-H.) : *Un siècle de miséricorde*. Éd. de l'Université, Ottawa (Canada), 1949; 416 pp.

BARRAL (F.) : *La Médiation de Marie*. Dillen and Cº, Issoudun, 2e édit., 1949; 204 pp.; 120 fr.

BINDEL (V.) : *Claudel et nous*. Collection « Pionniers du spirituel ». Casterman, 1947; 88 pp.; 99 fr.

CALMELS (N.) : *Chanoines prémontrés*. Aubanel, Avignon, 1949; 48 pp.

Che mi chiede oggi il sacerdozio ? Camerino. Tip. Succ. Savini-Mercuri, 1948; 28 pp.

CHRISTEN (L. DE) : *Nicole ou l'enfant volée*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948. Album illustré; 20 pp.; 50 fr.

CORDONNIER (Ch.) : *Monseigneur Fuzet*. T. I : *Les origines, l'épiscopat à La Réunion et à Beauvais*. Beauchesne, Paris, 1948; 388 pp.

CORM (Ch.) : *Les miracles de la Madone aux sept douleurs*. Éd. de la Revue Phénicienne, Beyrouth, 1948; 66 pp.

CRAPEZ (E.) : *Le Message du Cœur de Marie à sainte Catherine Labouré*. Spes, Paris, 1947; 256 pp.; 160 fr.

CROEGAERT (A.) : *Les rites et prières du saint Sacrifice de la messe*, tome II. H. Dessain, Malines, 1949; XIV-406 pp.

DANTLO (R.) : *Essai sur la morale*. Éd. Siloé, Paris; 96 pp.; 120 fr.

DELLE (R.) : *Le Frère Duvillard : l'élan vers Dieu*. Apostolat de la Prière, 1948; 144 pp.; 130 fr.

DEMOULIN (J.) : *La tentation de la facilité dans l'enseignement et l'éducation*. Alsatia, Colmar, 1949; 96 pp.

DOMINIQUE (P.-J.) : *Les chaînes qui tombent*. Éd. Siloé, Paris, 1948; 272 pp.; 225 fr.

DONCOEUR (P.) : *Le Christ dans l'art français*, 2e vol. Plon, Paris, 1948; 200 pp
DUESBERG (H.) : *La paix du Christ*. Alsatia, 1948; 87 pp.
ENNE (chanoine) : *L'Eglise et les valeurs humaines*. La Pensée Catholique Liége, 1948; 24 pp.; 6 fr. belges.
GENEVOIS (F.) : *Mère, Médiatrice et Reine des cœurs*. Dillen and Co, Issoudun 1948; 152 pp.; 120 fr.
GENEVOIS (F.) : *L'Amour divin, source de vie profonde*. Dillen and Co, Issoudun, 1948; 168 pp.; 120 fr.
GENEVOIS (F.) : *Lumières de vie et famille humaine*. Bonne Presse, Paris, 1943 206 pp.
GUILLOT (J.) : *Cow-boy et trappiste (Frère Mary Joachim)*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 80 pp.; 80 fr.
GOSSELIN (J.-B.) : *La prière du Christ dans le cœur du chrétien*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 340 pp.; 300 fr.
Le Jour du Seigneur. Centre de Pastorale liturgique. R. Laffont, 1949; 384 pp.
LATU (R.) : *L'Eglise derrière le rideau de fer*. Bonne Presse, Paris, 1949; 160 pp.; 175 fr.
LEBRET (L.-J.) : *Action, marche vers Dieu*. Les Éditions Ouvrières, Paris, 1949; 224 pp.
LEBRETON (J.) : *Tu solus sanctus*. Beauchesne, 1948; 267 pp.
LEDENT (G.-M.) : *Plaidoyer en faveur de la Providence*. La Pensée Catholique, Liége, 1948; 16 pp.; 6 fr. belges.
LEMAITRE (P.) : *Sainte Bernadette*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948; 80 pp.; 70 fr.
MAIRE (E.) : *Une petite sainte : Anne de Guigné*. Apostolat de la Prière, Toulouse. Réédition 1948; 64 pp.; 55 fr.
MONTCHEUIL (Y. DE) : *Aspects de l'Eglise*. Éd. du Cerf, 1949; 174 pp.; 240 fr.
OGER (H.-M.) : *L'Eglise catholique aux États-Unis*. La Pensée Catholique, Liége, 1948; 20 pp.; 6 fr. belges.
PERRIN (J.-M.) : *Le mystère de la charité*. Tome I : *Le trop grand amour*. S.L.M., 21, rue de l'Opéra, Aix-en-Provence, 1947; 168 pp.
PERROY (H.) : *Notre messe vécue*. Dillen and Co, Issoudun, 1948; 104 pp.; 84 fr.
Petits séminaires, expériences. J.E.C., Éditions de l'Épi, 1947; 128 pp.; 90 fr.
S. S. PIE XII : *Message de Noël, 24 décembre 1948*. La Pensée Catholique, Liége; 20 pp.; 6 fr. belges.
POSNOFF (I.) : *Pour s'unir dans le Christ avec nos frères séparés de l'Orient*. 2e éd. Centre d'Action Missionnaire, 23, Rosier, Anvers, 1948; 56 pp.
ROUSSEAUX (P.) : *La messe, traduction, explications*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 196 pp.; 220 fr.
SAINT-MARTIN (L.) : *Enfants de Dieu*. X. Mappus, Le Puy, 1948; 258 pp.
SEGURA (E.) : *La educacion catolica en la liturgia*. Éd. « Surco », La Plata, Buenos-Aires, 1947; 44 pp.
Sœurs des Écoles chrétiennes de Vorselaar : *Méthode d'enseignement religieux*. Bibliotheca Alfonsiana, Louvain, 1948; 148 pp.; 60 fr. belges.
Vie des Saints et Bienheureux selon l'ordre du calendrier par les RR. PP. Bénédictins de Paris, tome VII, juillet. Letouzey et Ané, Paris, 1949; 800 pp.; 800 fr.
WINOWSKA (M.) : *Le fou de Notre Dame*. Éd. du Cerf, 1949; 32 pp.; 45 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Imprimerie AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trim. 1949. — Impr., n° 404.

La Vierge, Épouse du Fils de Dieu

Marbre XVI[e] siècle, église de Maxéville

L'Enfant passe un anneau au doigt de sa Mère.
Ce geste concrétise une idée souvent exprimée